

U d'/of OTTAWA
39003002163425

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

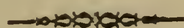
ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIETE DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES



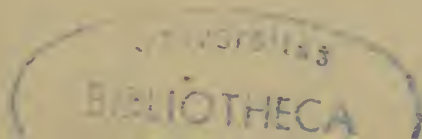
TOME TROISIÈME

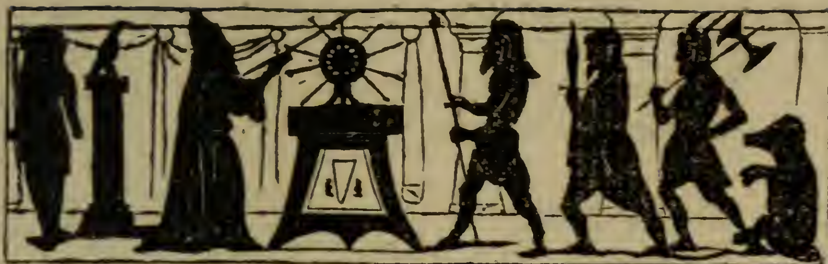


LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTE

1877



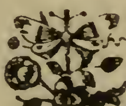


ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVIe, XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES



LES MATINES DE CYTHÈRE

AIR : *A notre bonheur l'amour préside*

Chantons les matines de Cythère :
Tout ce qu'on y fait, se fait à deux ;
Oui, ce n'est qu'à deux qu'on peut bien faire
L'office du dieu qui rend heureux.

Le prêtre à l'autel porte son cierge,
C'est à la prêtresse à l'allumer ;
Le clerc met la mèche à l'huile vierge,

Que la novice vient consumer
Chantons les matines, etc.

L'amour vient quand la beauté l'appelle,
Des droits du Dieu la belle s'instruit :
Le fuit-elle? il ne bat que d'une aile,
Mais il en a deux quand il la suit.
Chantons, etc.

Voulez-vous savoir quelle est l'antienne
Qu'on entonne à ce peuple charmant :
« Qu'importe à deux cœurs que la nuit vienne,
Si la nuit n'amène le moment! »
Chantons, etc.

L'art d'aimer n'est rien sans l'art de plaire;
C'est de cet office l'oraison :
Joindre enfin le plaisir au mystère,
Des amants heureux c'est la leçon.
Chantons, etc.

Mais pour que ces fêtes soient complètes,
Six fois il faut recommencer,
En s'accompagnant de deux sonnettes,
Qu'en sourdine l'amour fait tinter.

LAUJON.

LA GUINGUETTE

AIR : *Ziste, zeste, point de chagrin!*

Chantons l'illustre Ramponneau
Dont tout Paris raffole ;
L'on a chez lui du vin nouveau,
Et fille qu'on cajole;

C'est là que Michaud
Renverse Isabeau
Sur le cul d'un tonneau !
Et ziste et zeste, et point de chagrin ;
L'on s'y ri, l'on s'y ri, l'on s'y rigole ;
Et ziste et zeste, et point de chagrin,
L'on s'y rigole avec son vin !

L'on danse au son du tambourin,
L'on fait la cabriole ;
L'on s'y bat, l'on y prend au crin,
Le brave qu'on enrôle ;
Puis l'on en revient
Au vin qui soutient,
A Catin qui vous tient !
Et ziste, etc.
L'on s'y rigole avec Catin !

Lorsque l'on est las de Catin,
L'on embrasse Nicole,
Qu'on abandonne, le matin,
Pour Suzon, qu'on bricole,
Ou pour Jeanneton,
Ou pour Margoton,
Ou pour mam'zell' Tonton !
Et ziste, etc.
L'on s'y rigole avec du vin !

Le vin fait revivre l'amour
Et lui rend la parole ;
L'amour altère et, tour à tour,
L'on boit et l'on s'accole.
Couchés, ou debout,
Ici, là, partout,
L'on boit et l'on y fout !
Et ziste, etc.
L'on s'y rigole avec Catin !

Vous, filles de trop bonne foi,
Que l'amour affriole,
Faites-y des sujets au roi :
Coûtent-ils une obole?
Quand vous en avez,
Ils sont élevés
Chez les Enfants trouvés !
Et ziste, etc.
L'on s'y rigole avec le vin !

COLLÉ.

MARGOT

AIR : *C'est une bouteille.*

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi ! l'embrasser ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce blaise.
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi ! se fâcher? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-là ;
Comme à table elle babille !

Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne pétille !
Quoi ! l'air décent? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
Sa voix nous charme et nous touche ;
Mais, devant un soprano,
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi ! par pitié? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Ici, point d'Albanèse.
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe ;
Mais par elle il est souvent
Traité par dessous la jambe.
Quoi ! par dessous ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Il faut bien qu'il s'y plaise.
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse,
Car elle tient à sa main
Qui parfois lui rend service.
Quoi ! pour broder? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Que fais-tu sur ta chaise
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écriera cette brunette !

À moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !
Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize.
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

BÉRANGER.

LES DEVISES

Chaque état, chaque devise :
Vaincre ou mourir est celle des héros ;
Courte prière et long repos,
Sera longtemps celle des gens d'église ;
Toujours à table ou sur le dos,
Est celle que Margot a prise.

GRÉCOURT.

CHANSON

AIR : *Hé ! qué qu' ça m'fait à moi ?*

Chaque jour plus élégante,
Si partout ma femme plaît,
Des amis qu'elle me fait
Si toujours le nombre augmente,
Hé ! qué qu' ça m' fait à moi ?
C'est ainsi qu'on représente,
Hé ! qué qu' ça m' fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'elle reste à sa toilette
Jusqu'à l'heure du rempart,
Que son panache avec art
Se lève et flotte en aigrette,
  Hé ! etc.
Pour qui croit-on qu'elle est faite ?
  Hé ! etc.

De quel éclat elle brille !
On la lorgne, et chacun dit :
La parure s'embellit
Sur une femme gentille.
  Hé ! etc.

Qu'elle parcoure la foire,
Se donnant mille bijoux ;
Qu'un chevalier des plus fous
La ramène à la nuit noire,
  Hé ! etc.
Je ne paye pas l' mémoire.
  Hé ! etc.

Souvent, sans que je la presse,
Elle soupe à la maison,
Et quand je rentre au salon,
J'y vois régner l'allégresse !
  Hé ! etc.
On me flatte, on me caresse.
  Hé ! etc.

Le boudoir est préférable,
C'est là que madame rit ;
Plus le cercle s'étrécit,
Plus madame est adorable.
  Hé ! etc.
Chacun m'applaudit à table.
  Hé ! etc.

Quand le champagne m'inspire,
Elle pétille d'esprit ;
C'est toujours elle qui dit
Le bon mot que j'allais dire.
Hé ! etc.
Je la fais pâmer de rire.
Hé! etc.

Ainsi chéris de leurs belles,
On trouve peu de maris ;
On nous cite dans Paris
Tout comme deux tourterelles,
Hé ! etc.
Je cite aussi mes modèles.
Hé! qué qu' çà m' fait à moi,
Quand je chante et quand je bois !

(*Correspondance d'Eulalie*, 1785.)

CHANSON

Air : *Dans ma cabane obscure* (du *Devin de village.*)

Charmante boulangère,
Qui des dons de Cérès,
Sais d'une main légère
Nous faire du pain frais ;
Des biens que tu nous livre,
Pourquoi nous réjouir ?
Ah ! quand ta main fait vivre,
Tes beaux yeux font mourir.

De ta peau blanche et fine
J'admire la fraîcheur ;
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur.

Que j'aime la tournure
Des petits pains au lait,
Que la belle nature
A mis dans ton corset!

De ces pains, ma mignonne,
L'amour a toujours faim,
Si tu ne les lui donne,
Permets-en le larcin.
Tu ne veux rien entendre,
Tu ris de nos hélas!
Quand on vend du pain tendre,
Peut-on ne l'être pas?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pétri!
De mes maux, belle Agathe,
Que n'est-il attendri!
Ne sois plus si sévère,
Ecoute enfin l'amour,
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four.

Le duc de NIVERNOIS *(Anecdotes secrètes du XVIIIe siècle,* I, p. 69.*)*

LA SOLITUDE

IDYLLE

Charmante et paisible retraite,
Que de votre douceur je connais bien le prix!
Et que je conçois de mépris
Pour les vains embarras dont je me suis défaite!
Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours!

Dans ces lieux écartés que la nature est belle!
Rien ne la défigure ; elle y garde toujours
La même autorité qu'avant qu'on eût contre elle
Imaginé des lois l'inutile secours.
Ici, le cerf, l'agneau, le pan, la tourterelle,
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
N'ont point ensemble de querelle ;
Nul bien ne leur est étranger ;
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique ;
Ils ne se doivent point de respects ni de soins ;
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints ;
Et d'aïeux éclatants pas un d'eux ne se pique.
Hélas! pourquoi faut-il qu'à ces sauvages lieux
Soient réservés des biens si doux, si précieux?
Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure?
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux,
Et que vous ne suivez que la seule nature?
Elle est sage chez vous qui n'êtes point contraints
Par une loi bizarre et dure.
Quelle erreur a pu faire appeler les humains
Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains?
Que, pour se détromper de ces fausses chimères,
Qui nous rendent si fiers, si vains,
On vienne méditer dans ces lieux solitaires.
Avec étonnement j'y vois
Que le plus petit des reptiles,
Cent fois plus habile que moi,
Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.
Qui de nous, dans le temps de la prospérité,
A l'active fourmi ressemble ?
A voir sa prévoyance, il semble
Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité ;
Et qu'étant au-dessus de la faiblesse humaine,
Elle ne fasse point de cas
De tout ce qu'étale d'appas
La volupté qui nous entraîne.

Quels états sont mieux policés
Que l'est une ruche d'abeilles ?
C'est là que les abus ne se sont point glissés,
Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien ;
On sent leur aiguillon, dès qu'on cherche à lui nuire.
Pour les châtier il n'a rien ;
Il n'est roi que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.
En vain notre orgueil nous engage
A ravaler l'instinct qui, dans chaque saison,
A la honte de la raison,
Pour tous les animaux est un guide si sage.
Ah ! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,
En les voyant être heureux sans richesse,
Habiles sans étude, équitables sans lois,
Qu'ils possèdent seuls la sagesse ?
Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu
Des leçons qui l'ont fait rougir de sa faiblesse ;
Et, quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse
Plus d'un art que sans eux il n'aurait jamais su.
Innocents animaux, quelle reconnaissance
Avons-nous de tant de bienfaits ?
Des présents de la terre, hélas ! peu satisfaits
Nous vous sacrifions à notre intempérance :
Quelle inhumanité ! quelle lâche fureur !
Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
La brutale et farouche humeur,
Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse
Le cruel et superbe cœur.
De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare
Ceux à qui la nature a fait un cœur barbare,
Aux ours, aux sangliers, aux loups ?
Ils sont moins barbares que nous.

Mme DESHOULIÈRES.

LE DOCTEUR IN UTROQUE

Chaud de boisson, certain docteur en droit,
Voulant un jour baiser sa chambrière,
Fourbit très bien d'abord le bon endroit;
Puis la virant, preste sur la croupière
Se huche. — Hélas ! quel taon vous a piqué ?
Serrant le cul, s'écria la commère,
Par là jamais nous n'avons forniqué.
— Jamais ? tant pis ; allons, laisse-moi faire,
Ne suis-je pas docteur *in utroque ?*

PIRON.

LA BACCHANTE

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau*

Cher amant, je cède à tes désirs.
  De champagne enivre Julie
Inventons, s'il se peut, des plaisirs.
Des amours épuisons la folie.
  Verse-moi ce joyeux poison;
  Mais, surtout, bois à ta maîtresse.
  Je rougirais de mon ivresse,
  Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
  Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur, vois tomber ma couronne.
  Le cristal vient de se briser.
  Dieux, baise ma gorge brûlante,
  Et taris l'écume énivrante
  Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes ?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours.
Ma pudeur ne connait plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah ! je sens redoubler mon être !
A l'ardeur qu'en moi tu fais naitre,
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras, tombe enfin à ton tour.
Mais, hélas ! tes baisers languissent.
Ne bois plus et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins, pour les éteindre,
Le vin où je les ai puisés.

Béranger.

LE BOUT DE SAINT VINCENT

Chez dame Alise introduit le matin,
Père Simon la trouve à sa toilette ;
Lors, par hasard, ou peut-être à dessein,
La belle laisse entrevoir au billette,
L'échantillon d'un assez blanc tetin.
A cet aspect, la main sous la jaquette,
Voilà mon moine agitant le malin.
— Que faites-vous ? lui dit la dame Alise.
— Hélas ! je râpe un bout de saint Vincent.
— Ah, reprend-elle aussitôt vivement,
Prêtez-le moi, que j'en fasse une prise.

(*Légende joyeuse,* III, 11).

L'AXIOME DÉMENTI

Chez dame Erneste, un aigle académique,
Environné de mignons des neuf sœurs,
Pour son écot, d'un ton géométrique,
Analysait le traité des longueurs.
Pour démontrer, n'ayant que sa fourchette,
Et pour tableau, le fond de son assiette,
Sans adversaire à son aise il discourt :
Que le plus droit est toujours le plus court.
Cet axiome a choqué la soubrette.
Principe faux, dit-elle, j'en réponds.
Plus il est droit, Monsieur, plus il est long.

LE BAPTISEUR DE JUIVES

Chez des juives un paillard moine
Prenait sa récréation :
Sur quoi certain grave chanoine
Lui disait par compassion :
Ami, vous courez risque d'être
Brûlé comme un porc, vif ou mort.
— Nenni, pardieu, reprit le prêtre,
Car je les baptise d'abord.

J.-B. ROUSSEAU.

LE HURON JUDICIEUX

Chez les Hurons, certain missionnaire,
N'ayant rien à dire de mieux,
Leur disait d'un ton sérieux :

La liberté, les biens, les femmes,
Sont les trois ennemis des âmes.
Si vous voulez vivre et mourir heureux,
Renoncez-y par les trois vœux.
— Bravo, bravo, révérend père,
En se levant lui dit un des sages d'entr'eux ;
Cherchez parmi nous qui le peut,
Si vous n'en trouvez point, n'entrez point en colère ;
N'est pas fanatique qui veut.

L'abbé Mangenot.

L'EXCUSE GALANTE

Chez un de ses clients dînait un procureur.
A la sœur du premier il prit une faiblesse :
Ceci, dit le robin, m'a l'air d'une grossesse.
Mon épouse y comptait et toujours sans erreur.
— C'est une impertinente et très mauvaise preuve ;
Depuis trois ans, ma sœur est veuve.
— Ah ! madame, pardon ! de grâce, excusez-moi !
A votre air enfantin, votre taille gentille,
Je vous le jure, sur ma foi
D'homme d'honneur, je vous prenais pour fille.

P. de Bologne.

LE PRÊTRE A JEUN

Chez un évêque, on était douze à table,
Entre un curé, qu'on laisse là debout.
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés et le prélat surtout ;
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,

Lui dit : Curé, que dit-on pour nouvelles?
En savez-vous? — Oui, monseigneur. — Et quelles?
— Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh ! c'est trop d'un, dirent nos gens assis;
La mère en tout n'a que douze mamelles.
Qui nourrira le treizième? — Ma foi!
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode! il fera comme moi!
Il verra seul à jeûn dîner les autres.

Piron.

LA PLAIDEUSE CHEZ SON PROCUREUR

Air : *Le petit mot pour rire*

La Plaideuse

Chez vous j'arrive incognito,
Pour quitter Monsieur Brigandeau,
Votre digne confrère.
Longtemps j'ai souffert ses larcins ;
Mais aujourd'hui, j'ai de ses mains (bis).
Retiré mon affaire.

Le Procureur

Pour une fille, en vérité !
L'on a bien peu d'humanité!
Ce n'est pas sans colère
Que je vois les gens du palais
Se livrer à de tels excès. (bis).
Mais, voyons votre affaire.

La Plaideuse

Je crois que vous devenez fou.
Ah! Monsieur, laissez mon genou.
Il serait nécessaire,

Avec votre permission,
Que vous fissiez attention (bis).
Plutôt à mon affaire.

LE PROCUREUR

Belle brunette, assurément,
On ne saurait trop chaudement
S'empresser pour te plaire;
Et si je te parais distrait,
Ce n'est que pour ton intérêt; (bis).
Je pense à ton affaire.

LA PLAIDEUSE

Je finirai par me fâcher.
Monsieur voudra-t'il me lâcher?

LE PROCUREUR

Il faut me laisser faire,
La belle enfant, point de soucis.....
Je crois, par ma foi, que j'y suis, (bis).
Je saisis ton affaire.

Je réponds de tout, mais d'abord,
Il faut au moins être d'accord.
Prends bien garde, ma chère,
Que je suis certain du succès.
Si tu ne vas pas, tout exprès, (bis).
Déranger ton affaire.

LA PLAIDEUSE

Puisque l'examen est fini,
Devenant inutile ici,
Je cours chez le notaire
Porter les papiers que voilà.
Mais, pendant que je serai là, (bis).
Pensez à mon affaire.

LE PROCUREUR

J'y veux mettre tout mon latin,
Ton impatience, à la fin,
A mes vœux est contraire.
J'entends, en procureur adroit,
Distinguer le fait et le droit,
Et revoir ton affaire.

(*Recueil de Cazin*, tom. 8.)

INSCRIPTION FUNÉRAIRE

Ci-dessous gît la belle Niphéset,
Fille d'amour et mère des andouilles,
Qui aima mieux le foutre que le lait,
Et usa moins de souliers que de couilles.

(*Parn. satyr.*, I, 89.)

ÉPITAPHE

Ci-dessous gît le corps usé
Du lieutenant-civil Rusé,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré cocu.
A son frère il n'en coûta rien,
Et si pourtant il l'était bien.
De ce nombre il en est assez.
Priez Dieu pour les trépassés.

BOURSAULT.

ÉPITAPHE D'UN GRAND SEIGNEUR

Ci-dessous gît un grand seigneur,
Qui de son vivant nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

PAR Mme LA COMTESSE DE BRÉGY (*Rimes gauloises.*)

TENTATION DE S. ANTOINE

AIR : *Plus inconstant que l'onde, etc.*

Ciel ! l'Univers va-t'il donc se dissoudre ;
Quel bruit ! quels cris ! quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats.
Tout est en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu ! du haut des cieux,
Vois ma disgrâce,
Et par ta grâce,
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

AIR : *Du haut en bas*

C'étoit ainsi
Qu'Antoine exprimoit ses alarmes ;
C'étoit ainsi
Qu'Antoine exprimoit son souci,
Lorsque le Diable, par ses charmes,
Venoit chez lui faire vacarmes ;
C'étoit ainsi.

AIR *des Folies d'Espagne*

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille spectres divers.

Des noirs esprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter déserta les Enfers.

AIR : *Turelure lure, et flon flon*

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne;
De la Cochinchine et de l'Espagne.
L'on y vit des diables blondins,
Des bruns, des gris et des châtains :
Les bruns surtout, méchants lutins,
Faisoient remuer des pantins.
Turelure lure,
Et flon flon ;
Tous avoient leur ton,
Leur allure.

AIR : *La faridondaine*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon saint Antoine,
Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un Moine.
Il n'en coûtoit que la façon,
La faridondaine,
La faridondon.
Peut-être en avoit-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : *Sous un Ormeau*

Sur un sopha,
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvroit deux jolis monts
Ronds.

Air : *Au fond de mon Caveau*

Ronflant comme un cochon,
L'on voyoit sur un trône
Un des envoyés de Pluton.
Il portoit pour couronne
Un vieux réchaud de fer sans fond,
Et pour sceptre un tison.
Sous ses pieds un démon,
En forme d'un dragon,
Vomissoit du canon.
Le diable s'éveille, et s'étonne ;
Et dit : Garçon !

Air : *La Pierre Fitoise, Contredanse.*

Courez vite ; prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond :
Courez vite ; prenez le patron ;
Tirez-le par son cordon.
Bon !
— Messieurs les démons, laissez-moi donc !
— Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
— Courez vite ; prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon !

Air : *Quand la mer rouge apparut*

Le saint craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vite se cacher
Sous sa couverture ;
Mais montant sur son chalit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron ;

Sous des traits
Pleins d'attraits,
Une concubine ;
C'étoit Proserpine.

Air : *Nous autres bons Villageois*

Piqué dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisoit sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avoit fait caca dans sa huche ;
Crainte aussi de tentation,
Notre saint prit un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.

Air *du second quatrain des Folies d'Espagne*

Tel qu'un voleur, sitôt qu'il voit main-forte ;
Tel qu'un soldat à l'aspect des prévôts :
L'on vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ses affreux cachots.

Air : *Ah ! maman, que je l'échappe belle*

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faisois le diable cornard.

Air : *Le Démon malicieux et fin*

Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas ce jour assez malin.
S'il eut pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas ;

C'en étoit fait ! la grâce étoit muette,
Et saint Antoine eut volé dans ses bras.

SÉDAINE.

ÉPITAPHE DU ROI LOUIS XVIII

Ci-gît ce roi polichinelle,
Imitateur du grand Henry,
Qui prit Decaze pour Sully,
Et quelquefois pour Gabrielle.

ROGER DE BEAUVOIR
(*Parnasse XIXe siècle,* t. I, p. 30).

ÉPITAPHE DE LA COMTESSE DE VERRUE,
SURNOMMÉE DAME DE VOLUPTÉ, COMPOSÉE PAR ELLE-MÊME

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette *dame de volupté,*
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

LA COMTESSE DE VERRUE, 1736.

ÉPITAPHE

Ci-gît, de monsieur Lablouse,
La jeune et regrettable épouse,
Qui, pour avoir trop peu vécu,
Ne le fit qu'une fois cocu.

ANONYME.

ÉPITAPHE DE Mlle COULANGE. 1785

Ci-gît Eglé. De son vivant,
Elle eut une âme tendre et pure ;
Elle aima beaucoup son amant,
Qu'elle épousa sans sacrement,
Suivant les lois de la nature.
Bien d'autres qu'elle en font autant.

(Anecdotes secrètes du 18e siècle.)

ÉPITAPHE

Ci-gît Doralise qui fut
Une merveille sans seconde ;
Car elle plut à tout le monde,
Et tout le monde aussi lui plut.

St-Pavin *(Tallemant des Réaux,* IX, 260).

ÉPITAPHE DE DÉSAUGIERS *(faite par lui-même)*

Ci-gît, hélas ! sous cette pierre,
Un bon vivant, mort de la pierre ;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

ÉPITAPHE

Ci-gît ma femme... ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien !

Du Lorens, 1658.

SUR L'ÉVÊQUE DE PISE :

Ci-gît qui, de son temps, a fait tout de travers.
Toujours de la médaille, il prenait le revers.
Evitant la vérole, il eut la cristalline,
Son cul souffrit des maux évités à sa pine.
Bigot devant le monde, impie aux yeux de Dieu,
Libertin, hypocrite et friponnant au jeu :
Tel était, en deux mots, cet évêque de Pise,
Qui priait au bordel et bandait à l'église.

Prince de Ligne (*Sens devant derr.*, p. 13.)

ÉPITAPHE D'ALIX

PAR CL. MAROT

Cy gist, qui est une grand' perte,
En culetis la plus experte
Qu'on sceut jamais trouver en France.
C'est Alix, qui dès son enfance,
Quand sa nourrice l'allaitoit,
Dedans le berceau culetoit;
Et de trois jusques à neuf ans,
Avec garçons, petits enfants,
Alloit toujours en quelque coin
Culleter au grenier à foin;
Et à dix ans tant fut culée,
Qu'en culant fut despucelée.
Depuis, grosse garse devint,
Et lors culetoit plus que vingt.
En après devint toute femme
Et inventa la bonne dame
Mille tordions advenans
Pour culeter à tous venans.

Vray est, quand plus n'eut dent en gueule,
Qu'elle culeta toute seule.
Mais, afin que le monde vist
Son grand sçavoir, elle escrivit
Un beau livre de culetage,
Pour ceulx qui estoient de grand' aage,
Et un autre de culetis
Pour ceulx qui estoient plus petits.
Ces livres feit en s'esbatant,
Et puis mourut en culetant.
Encor, dit-on, par grand' merveille,
Que si on veult mettre l'oreille
Contre sa tumbe, et s'arrester
On oira ses os culeter.

(*Œuvres de Cl. Marot*, 1873, II, p. 219).

ÉPITAPHE DU SIEUR PIRON

PAR LUI-MÊME

Ci-gît, qui ? quoi ? ma foi personne, rien.
Ci-gît quelqu'un qui ne fût ni clerc ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, commis, ni prêtre :
Marguillier, même académicien,
Ni franc-maçon, il ne voulut rien être.
Il vécut mal. Eh quoi ! certe il fit bien,
Car après tout, bien fol qui se propose,
De rien sortant, redevenant à rien,
D'être ici-bas, en passant, quelque chose.

ÉPITAPHE

de frere Jehan l'Evesque, cordelier, natif d'Orléans

Cy gist, repose et dors léans
Le feu Evesque d'Orléans,
J'entens l'Evesque en son surnom,
Et frère Jehan en propre nom,
Qui mourut l'an cinq cens et vingt,
De la vérolle qui luy vint.
Or, afin que sainctes et anges
Ne prennent ses boutons estranges,
Prions Dieu qu'au frère Frappart
Il donne quelque chambre à part.

Cl. Marot (1520) *Œuvres de Cl. Marot*, 1873, II, p. 213.

ÉPITAPHE DE RONDON

Ci-gît Rondon. Voici l'histoire de sa vie :
Le bonhomme était né coiffé ;
A soixante ans, il prit femme jolie,
Et mourut comme il était né.

Pons de Verdun.

LA CONCILIATRICE

Cléon, poussé d'humeur folâtre,
Regardait à son aise un jour
Les jambes plus blanches qu'albâtre

De Lise, objet de son amour.
Tantôt il s'attache à la gauche,
Tantôt la droite le débauche.
— Je ne sais plus, dit-il, laquelle regarder,
Une égale beauté fait un combat entr'elles.
— Ah ! dit Lise, ami, sans tarder,
Mettez-vous entre-deux, pour finir leurs querelles.

La Monnoye.

A CLORIS

FAISANT LA SÉVÈRE

Cloris, modérez cet orgueil,
Qui fait que, d'un si mauvais œil,
Vous regardez toutes ces belles.
Si l'amour est leur élément,
Vous n'êtes pas plus chaste qu'elles,
Mais plus discrète seulement.

Gombauld.

SAGES CONSEILS

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes
N'est-ce pas pour voltiger ?

Le papillon, de la rose
Reçoit le premier soupir.

Le soir, un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphir.
Jouir de la même chose,
C'est vraiment ne plus jouir.

Apprenez, de ma fauvette,
Qu'on se doït au changement ;
Par ennui d'être seulette,
Elle eût moineau pour amant;
C'est, pour sûr, être finette
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage?
Voilà fauvette en souci :
S'il changeait!... Dieux, quel dommage!
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisqu'Hercule fût volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croyez que la pauvrette,
En regrets se consuma?
Au village, une fillette
Aurait ces faiblesses-là ;
Mais, le même jour, Fauvette
Avec Pinson s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit.
Un jaseur, un petit maître!...
C'est pour cela qu'on le prit.
Quand on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage ;
C'est là le train d'un amant.
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.

L'imiter, c'est être sage;
Aimons et changeons souvent.

Mme DE BOURDIC-VIOT.

SUR LA MORT DE COLAS

Colas est mort de maladie :
Tu veux que je plaigne son sort.
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivait, Colas est mort.

GOMBAULD.

LES JOIES DU PARADIS

Colas, vrai manant de village,
Épousa la veuve Alison
Qui, plus ardente qu'un tison,
Connaissait fort le mariage;
Mais Colas n'était qu'un oison.
La première nuit du mariage,
Elle n'en pût tirer raison;
Car il avait son pucelage,
Et ne fit, pour tout badinage,
Que papilloter la toison.
Le lendemain, il faut voir comme
Alix maltraita le jeannot :
— Je croyais avoir pris un homme,
Dit-elle, je n'ai pris qu'un sot.
— Dame, il n'a jamais fait la joie,
Lui répondit un des parents;
Faudrait le mettre sur la voie,
Et vous seriez bientôt contents.

— Volontiers, qu'à cela ne tienne.
En effet, la grosse maman,
Qui devait savoir le tran tran,
La nuit d'après lui coula cette antienne :
— L'ami, serais-tu curieux
De goûter le plaisir des Dieux?
— Des Dieux qui sont au ciel? Sans doute.
Mais comment? car nous ne voyons goutte!
— N'importe, approche-toi, pas ainsi, bon cela;
Encor tant soi peu... t'y voilà,
Courage, allons, fort dans les boules!
Colas, dans ce moment, crut quitter son taudis
Et s'écria : Ma mère, ayez soin de nos poules,
Je sens que j'entre en paradis.

Grécourt.

LA DISTRACTION

« Colette, on vous a fait outrage,
Nommez le ravisseur... Courage!
Il faut être franche aujourd'hui.
— Oui, monsieur. J'étions sous l'ombrage;
Si ben donc que... Mais, c'est dommage,
Je ne peux dire si c'est lui,
Je n'ons pas pris garde au visage. »

Anonyme.

LA FILLE DILIGENTE

Colin, à beaux deniers comptans,
Corrompit une chambrière
Qui, d'entre celles de son temps,
Remuait le mieux le derrière.

Elle, pour dépêcher matière,
Laissant à part tout entregent,
En trémoussant de la croupière,
Montrait les tours de son corps gent.
Alors, jurant comme un sergent,
Colin lui dit tout en colère :
Puisqu'ici la chair est si chère,
Ménageons un peu mon argent.

MOTIN *(Cabinet satyr.)*

LE JALOUX

Colin est un capricieux
Dont amour trouble la cervelle;
Ce fou veut crever tous les yeux
Qui regardent ceux d'Isabelle.
Il lui fait garder la maison
Où, dans sa plus verte saison,
La belle devient sèche et blême.
Je conseille à ce grand cheval
De n'aimer jamais que lui-même,
Puisqu'il veut aimer sans rival.

MAYNARD.

COLIN ET COLINETTE

Colin et Colinette,
Dedans un jardinet,
Assis dessus l'herbette,
Faisaient un beau bouquet,
Avec quelqu'autre chose,
Que je ne dirai pas.

— Quoi donc? Quoi donc?
Mais je n'ose, mais je n'ose;
Ne m'entendez-vous pas?

Colin, plus chaud que braise,
La jette sur le jonc,
Et là, tout à son aise,
Il lui prend le menton
Avec quelqu'autre chose, etc...

Mais ce berger peu sage,
Enflammé, plein d'ardeur,
Lui fit voir qu'à son âge
On a toujours du cœur,
Avec quelqu'autre chose, etc...

Lassée du jeu, Colette,
Dans les bras de Colin,
S'endormit sur l'herbette,
Le tenant par la main,
Avec quelqu'autre chose, etc...

Ancienne chanson anonyme.

LES DEUX BOUCHES

Colin, l'honneur des bergers du hameau,
Garçon ayant long nez, larges épaules,
Beau batailleur, s'il en fut dans les Gaules,
Sous la coudrette enflait son chalumeau.
Trio brillant de jeunes bachelettes,
Fort bien en point, fringantes et proprettes,
Que chaud mettait en séve de plaisir.
Le rencontrant, lui conta son désir.
Souvent le temps allume la tendresse,

Le lieu souvent donne de la hardiesse.
Prude connais, dont la sombre fierté,
Devant les gens a des airs de Lucrèce,
Qui Laïs est dans un antre écarté.
Telle, en hiver, rit du feu qui me brûle,
Qui me courra les jours de canicule.
Le temps, le lieu, je le redis toujours,
Sont deux ressorts qui font tout en amours.
Or donc Colin, que le nombre importune,
(Trop d'embonpoint fait crever quelquefois)
Leur répondit en pâtureau courtois :
— Belles, je suis trop chargé de fortune.
Hélas! pourquoi, par de trop dures lois,
Toutes les trois ne vous trouvai-je en une?
Ou bien pourquoi ne me trouvai-je en trois!
Je suis perplexe. Si l'une je festoie
Sans le restant, deux en auront dépit;
Si la faveur à nulle je n'octroie,
Dans votre cœur je perdrai tout crédit.
Mais il me vient une idée excellente.
Ecoutez-moi, tout est raccommodé;
A celle-là sera prix accordé
Qui mieux soudra la question suivante.
La voici donc ; n'en perdez pas le fil.
Des feux du ciel, quand le voleur subtil,
De terre glaise eût formé vos pareilles,
Il vous ouvrit deux bouchettes vermeilles;
Une en la face, autre sous le nombril.
Or, il s'agit de me dire laquelle
Est la plus vieille? Alors, Chloé la belle
Dit en riant : Le cas est fort aisé.
Il me paraît que plus vieille est la haute;
Car ayant pris toutes ses dents sans faute,
De l'autre encor nulle dent n'a percé.
— Bien, dit Colin, la réponse est fort bonne.
Qu'en pense Hébé? — Moi, repart la friponne,
Tout autrement; que c'est celle d'en bas;

Car elle a barbe et l'autre n'en a pas,
— Très-bien encor, dit Colin ; et Rosette ?
Rosette dit que c'est celle d'en sus,
Car longtemps ce qu'elle ne tette plus,
Et Dieu merci, l'autre encor bien tette.
Or, dites-moi, messieurs les beaux esprits,
A qui des trois adjugez-vous le prix ?

B. DE LA MONNOYE.

LES SOUVENIRS

AIR *des Souvenirs, de Chateaubriand.*

Combien j'ai douce souvenance
De nos amours, ô ma Clémence,
Ces jours à jamais effacés,
J'y pense,
Où sont nos coïts insensés
Passés !

Te souvient-il lorsque ma pine,
Luxurieuse et libertine,
Entre tes lèvres se glissant,
Coquine,
Tu me suçais en rougissant
Souvent ?

Dis-moi, te souvient-il encore
De ces caresses que j'adore :
Ma langue avide en frémissant
Dévore
Ton clitoris rose et dardant
Son gland.

Te souvient-il du tour agile
De notre tête-bêche habile,

Quand ma langue, du cul au con,
Docile,
Répondait à ton postillon
Mignon.

Te souvient-il de ta sœur Luce,
Qui me branlottait le prépuce,
Tandis que toi tu lui mettais
En puce
Ta langue au con et lui faisais
Minet.

Oh! qui nous rendra nos foutries,
Nos jouissances, nos orgies!
Oh! qui nous rendra ces amours
Jolies
Qui doraient nos nuits et nos jours
Toujours!

De La Fizelière. (*Parnasse XIXe siècle*, t. II, p. 104.)

REPROCHE GALANT

HISTORIETTE

Comme Alcidon baisait la gorge de Philis :
« Ah! dit-elle, pourquoi changer ainsi les choses?
Ma gorge fut toujours de la couleur des lys,
Mais elle est maintenant de la couleur des roses.
Ah! quittez ce fâcheux dessein,
Et si votre amour est fidèle,
Faites rougir ma bouche à la place du sein,
Elle n'en sera que plus belle.

L'abbé Cotin.

ÉPIGRAMME

Comme la mer, dessus l'areine,
Pousse son flux et son reflux,
Ainsi Janot, sur Madeleine,
A tant foutu qu'il n'en peut plus.

(Parnasse satyrique du sieur Théophile.)

MON AMI REMI

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Comme les biens de cette vie
Se partagent en amitié,
Un ami que chacun m'envie,
Chez moi, dans tout est de moitié.
Aussi mon cœur, en récompense,
Ne l'aime-t-il pas à demi.
Ce bon Remi !
Ah ! quel ami !
C'est la divine providence
Qui m'envoya ce cher ami.

Il me fit un épithalame
Le jour où j'engageai ma foi,
Et, quant à l'honneur de ma femme,
Il en est plus jaloux que moi.
En lui, tous mes rivaux, je pense,
Trouveraient un rude ennemi !
Ce bon Remi ! etc...

D'abord, ma femme fût jalouse
De l'amitié qu'il me portait ;
Pour plaire à cette digne épouse,

Je ne sais ce qu'il n'a pas fait.
A force de soins, de constance,
Il en vint à bout, Dieu merci !
Ce bon Remi ! etc...

Un soir, revenant de Vincennes,
Remi, maudissant les coucous,
Voit que mon épouse me gêne,
Vite il la prend sur ses genoux.
Tandis qu'il souffrait en silence,
Comme un bienheureux j'ai dormi.
Ce bon Remi ! etc...

Il faut voir comme il est aimable,
Quand il tient un chapon truffé ;
Pour qu'il préfère ainsi ma table,
Il faut que je sois né coiffé.
C'est par ma santé qu'il commence,
Dès qu'il attaque mon chablis.
Ce bon Remi !... etc...

Enfin tout le monde en raffole :
De nos enfants c'est le bijou ;
Ma femme en est à moitié folle,
J'en suis déjà tout à fait fou.
Mon gros chien, plein d'intelligence,
M'étranglerait, je crois, pour lui :
Ce bon Remi ! etc...

1829. Aug. Marcillac.

LES INCORRIGIBLES

Comme l'on a soin de ses proches,
Une tante blâmait du jeu

Son neveu, avec grands reproches.
A la fin, lui dit le neveu :
— Quittez le jeu d'amour, ma tante,
Et moi les dés, je le promets.
— Le traître, dit la reprenante,
Ne se corrigera jamais.

Théod. Agrippa d'Aubigné.

A UNE JEUNE FEMME

ACCOUCHÉE D'UNE FILLE

Comme un chien dans un jeu de quilles,
On reçoit une pauvre fille
A l'instant qu'elle vient au jour.
A quinze ans, quand elle est gentille,
Elle nous reçoit à son tour
Comme un chien dans un jeu de quilles.

L'abbé de Latteignant.

D'UN ÉCOLIER ET D'UNE FILLETTE

Comme un écolier se jouait
Avec une belle pucelle,
Pour lui plaire bien fort louait
Sa grâce et beauté naturelle,
Les tétons mignards de la belle
Et son petit cas qui tant vaut !
— Ah ! Monsieur, adonc, ce dit-elle,
Dieu y mette ce qu'il y faut.

Cl. Marot.

L'ARRANGEMENT AU PHYSIQUE ET AU MORAL

Comtesse, allons! point de défaite,
Je vous le demande à genoux :
Exprès pour moi vous êtes faite,
Et je suis fait exprès pour vous.
De moi vous serez satisfaite;
Vous verrez s'ils me valent tous.
Arrangeons-nous, arrangeons-nous!

— Mais, vicomte, je le désire
Autant peut-être et plus que vous,
Et c'est exprès pour vous le dire
Qu'on vous donne ce rendez-vous :
Mais un moment donc... que j'admire,
Pourrai-je?.... Allons, je m'y résous :
Arrangez-vous, arrangez-vous.

Vicomte, vous êtes terrible!
— Il est vrai, mais madame, vous,
Mais vous, vous êtes impossible!
— Monsieur, le compliment est doux,
Mais il est sur vous reversible,
L'honneur est égal entre nous.
Arrangez-vous!... (bis.)

Aie! aie! où me suis-je engagée?
Cela ne m'ira pas du tout.
Ah! monsieur, je suis saccagée!
Vous n'en viendrez jamais à bout!
La comtesse était arrangée
Et criait encor d'un ton doux :
Arrangez-vous!... (bis)

Collé.

LE CASUISTE

Confessez-vous
D'avoir privé votre époux
De ce qu'hymen a de plus doux,
Ou du ciel craignez le courroux.
C'est un crime
Qui vous ouvre l'abîme.
Dès qu'au temple de l'hymen,
Deux cœurs ont dit *Amen*,
Apprenez qu'il ne faut plus d'examen.
Dieu commande,
Dans sa sainte légende,
De mettre ensemble en valeur
Et d'une égale ardeur
La vigne du seigneur.
Mais à ces préceptes-là,
Ah ! ah ! jeune coquette,
La grimace que vous faites
Veut déjà me dire, holà !
Vous voulez donc un amant ?
On y consent.
Si vous sentez de grands feux,
Prenez-en deux ;
Mais au moins qu'à votre devoir,
Le soir,
Votre époux vous trouve prête ;
Car enfin, vous sentez bien
Que le chrétien
De qui vous partagez le bien
N'est pas un chien.
Comme mari,
C'est à lui
Votre joli gentil... con-fes-sez, etc.

(*Anthologie française,* 1765, tome 4.)

EPITRE CONSOLANTE

A UN COCU

Consolez-vous, monsieur Fumet,
Gens de robe, gens à plumet
Ont un destin pareil au vôtre :
C'est le bon Dieu qui le permet.
Le grand prophète Mahomet
N'en fut pas plus exempt qu'un autre.
Il prit pour femme Cadigha.
Celle-ci, d'humeur un peu chaude,
Dans son cher époux distingua
Des façons qui sentaient le claude,
Lors Dieu sait comme elle intrigua.
Un ribaud plût à la ribaude.
Ce ribaud qui la subjugua
Était un gros prieur de carmes;
Mahomet le sut, la nargua,
Et prit un croissant pour ses armes.
Bel avis aux gens délicats!
Quand il aurait fait des éclats,
Quand il aurait battu sa femme,
Au jour marqué pour son trépas,
En aurait-il moins rendu l'âme?
Ce fut, suivant un érudit,
A Médine qu'il la rendit.
En mangeant un gigot maudit,
Il lui prit une sueur froide
Qui le força d'aller au lit.
De fait, quand on l'ensevelit,
On lui trouva le *caiche* raide
(Caiche est synonyme de vit).
Soudain le bruit s'en répandit.
Sa veuve accourt, elle s'écrie :
Ah! certe, j'aurais eu grand tort
D'avoir passé plus d'une envie

Avec un moine, vrai butor,
Si mon époux, qui disait d'or,
L'avait porté pendant sa vie
Comme il le porte après sa mort!

(*Etrennes gaillardes*, 1784, p. 97.)

ÉPIGRAMME

Contemplez le destin de mon cœur, qui ne vit
Que par l'heureux espoir de posséder le vôtre.
En lisant ce quatrain, pour savoir ce qu'il dit,
Prenons du premier vers, vous un bout et moi l'autre.

(Variante donnée par le *Manuel Gaillard*, 1876, p. 44, d'un quatrain qui se trouve dans le Cabinet satyrique, dans le Labyrinthe d'amour, etc.)

GAILLARDISE

Contente-toi d'un point.
Tu es, je ne mens point,
Trop âpre à la curée.
Un coup suffit la nuit.
L'ordinaire qui suit,
Est toujours de durée.

De reins faible je suis,
Relever je ne puis.
Un cheval de bon être
Qui au montoir se plait,
Sans un nouveau surcroît,
Porte toujours son maître.

Le nombre plus parfait
Du premier un se fait
Qui de soi se compose.
La très-simple unité,
Loin de pluralité,
Conserve toute chose.

Le monde sans pareil,
Ne porte qu'un soleil,
Qu'une mer, qu'une terre,
Qu'une eau, qu'un ciel ardent.
Le nombre discordant
Est cause de la guerre.

Ma mignonne, crois-moi :
Mon cas n'est pas mon doigt.
Quand je puis il me dresse.
Tant de fois pigeonner,
Enconner, r'enconner,
Ce sont tours de jeunesse.

Mon cheveu blanchissant,
De mon cœur va chassant
La force et le courage.
L'hiver n'est pas l'été.
J'ai autrefois été :
Tu seras de mon âge.

Hier tu me bravas,
Couchée entre mes bras.
Je le confesse, Bure;
J'eusse été bien marri
Au règne de Henri
D'éprouver telle injure.

Lorsqu'au printemps, le sang
M'échauffait tout le flanc

À gagner la victoire,
Bien dispos je rompais
Huit ou neuf fois mon bois.
Maintenant il faut boire.

Ne ressemble au goulu
Qui, son bien dissolu,
Tout à la fois consomme.
Cil qui prend peu à peu
L'argent qui lui est dû,
Ne perd toute la somme.

Sois donc saoule de peu :
De peu l'homme est repu.
Celui qui sans mesure
Le fait et le refait,
Ménager il ne sait
Le meilleur de nature.

Au lieu que l'inconstant
Jouvenceau le fait tant,
Trop chaud à la bataille ;
Demeurons plus longtemps.
Qu'un de nos passetemps
Quatre des autres vaille!

Il faut se reposer,
Se tâter, se baiser,
D'un accord amiable,
Faire trêves et paix.
Souvent les petits mets
Font durer une table.

Ne fronce le sourcil
Si tu le veux ainsi,
Bure, tu es servie.
Je veux, sans m'abuser,

En me jouant user,
Et non perdre la vie.

RONSARD.

L'AUMONE

CONTE

Conteurs, parleurs, écoutez la morale
Dont en passant je vous veux régaler :
Vous avez tous la fureur sans égale
De raconter, de parler pour briller.
Chacun de vous sans doute est très habile;
Mais l'amour-propre est un ami trompeur.
Tel nous endort qui se croit beau diseur.
L'art de parler n'est pas chose facile.
Il faut esprit, mémoire, jugement.
Mais, dites-vous, j'ai tout cela vraiment.
Je le croirai quand vous saurez vous taire.
Mais vous, monsieur, qui voulez tout régler,
Vous contez bien ! Moi c'est une autre affaire,
Mon médecin m'ordonne de parler,
Or, écoutez, si cela peut vous plaire.

Un amateur des fêtes de Cypris,
Dans l'âge heureux où la troupe légère
Des ris, des jeux vole sous nos lambris,
Du doux plaisir suivant le cours facile,
Avec ardeur moissonnait dans ses champs,
Et dans les bras de la jeune Lucile,
Des fleurs d'amour couronnait son printemps.
Heureux mortel, jouis dans le silence !
De ton bonheur, qui ne serait jaloux !
Est-il sultan de Madrid à Bysance,
Qui sur le trône ait des plaisirs plus doux ?

Mais le remords troublait sa destinée,
Il redoutait les griffes du malin;
Il était faible, et son âme entraînée
Pleurait le soir les plaisirs du matin.
Pour apaiser la divine vengeance,
Concilier ses plaisirs et la peur,
Damis souvent, aux pieds du confesseur,
S'allait laver des eaux de pénitence.
D'un cœur contrit il demandait pardon;
Pleurait, du ciel implorait la clémence,
Puis retournait à son péché mignon.

Telle une femme et craintive et sensible
Quitte un amant, revient à son époux,
Et puis revole à cet objet plus doux.

Un carme était le juge incorruptible
De ce chrétien si faible en son devoir.
Il fallait voir avec quel air terrible
Il le grondait, le damnait sans espoir.
Dieu, disait-il, l'auteur de la nature,
Hait ce péché que l'on nomme luxure,
Plus que la mort, autant qu'on peut haïr.
Un seul moyen peut parfois l'adoucir,
Et ce moyen, mon cher fils, c'est l'aumône.
Le pauvre est homme et Dieu veut qu'on lui donne.
Aussi vraiment chaque fois qu'il venait,
Au saint parquet le moine le taxait,
Selon le cas, de telle ou telle somme,
Et cet argent était mis en ses mains
Pour l'hôpital ou pour les orphelins.
Ce train finit. Notre béat de Rome
Alla ailleurs absoudre les humains.
Un an après, notre aimable jeune homme
Vint à Paris pour changer ses destins.
Là, certain soir, une nymphe élégante,
En chapeau rose, en robe voltigeante,

D'un air riant, l'appelant par son nom,
De lui s'approche et le bon soir lui donne.
— Bon soir, dit-il, mais votre abord m'étonne,
D'où savez-vous mon nom? — Ah! qu'il est bon!
Vous souvient-il du petit père Anseaume,
De Perpignan, votre doux confesseur?
S'il m'en souvient! oui, c'était un saint homme,
Béni de Dieu, tout bouillant de ferveur.
— Vous souvient-il que le zélé pasteur,
Pour effacer la tache malheureuse
De vos péchés, de vos petits besoins,
Vous imposait une aumône pieuse
Que vous daigniez confier à ses soins?
— S'il m'en souvient! oui vraiment, mais vous-même
D'où savez-vous un pareil incident?
— D'où je le sais? Ah! le bon stratagème!
Ecoutez bien, le conte en est plaisant.
L'homme de Dieu, dès qu'il avait l'argent,
Venait chez moi. D'un zèle charitable,
Il ordonnait un souper excellent :
Bon feu, grand vin du cap, du frontignan.
Point de témoins, l'amour servait à table.
On ne pouvait, monsieur, regardez-moi!
De votre argent faire un plus doux emploi.
Aussi le père, en cette sainte orgie,
Je dois l'aveu de cette vérité,
Ne manquait point de boire à la santé,
Du petit saint et de sa bonne amie.
La belle alors termina le récit.
Damis s'en fut, dit-on, tout interdit.
Le tour est bon, l'on aurait pu m'y prendre;
Mais je voudrais que l'on me dit ici
Dans quel couvent ce moine put apprendre
A vivre ainsi des sottises d'autrui.

De Lantier *(Travaux de l'abbé Mouche.)*

SUR SAUCOURT (1)

Contre ce fier démon, voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne?
Et toutes cependant sont contentes de lui,
Jusqu'à la sienne!
Non, ce n'est point ici le démon de Brutus
Ni de Socrate;
Par d'autres qualités et par d'autres vertus
Sa gloire éclate.
Sous la forme d'un homme, il prouve ce qu'il est :
Doux, sociable;
Sous la forme d'un homme aussi l'on reconnaît
Que c'est le diable.
Le bruit de ses exploits confond les plus hardis
Et les plus mâles ;
Les mères sont au guet, les amants interdits,
Les maris pâles.

MISÈRE DE JOB

Contre Job, autrefois, le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé;
Mais, pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit? Il lui laissa sa femme.

Fr. B. Cocquard (*Flèches d'Apollon*, II, p. 17.)

(1) Le marquis de Seyecourt (on prononçait Saucourt), grand veneur et cordon bleu, était célèbre dans les fastes de la galanterie, au commencement du règne de Louis XIV. Ces vers, où Benserade parle de lui, sont extraits du ballet royal des *Amours de Guise*, dans lequel Saucourt représentait un diable.

RONDEAU

Contre l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre,
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand, une fois, il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins; qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre.
Trop de malheur n'ont su que nous apprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit.
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Mme DESHOULIÈRES.

LE GROS MOT

Contre un jeune étourdi, la précieuse Hortense
Un jour porta sa plainte au grand prévôt de Blois.
A l'ouïr, il était question d'une offense
Qui blessait gravement le bon ordre et les lois,
Et partant réclamait une prompte vengeance.
— Or ça, dit le prévôt, de quoi nous plaignons-nous?
Jasons un peu tous deux, ma chère demoiselle.
— Ah! monsieur, c'est un monstre, et cette injure est telle,
Que j'en rougis encor de honte et de courroux.
— Que vous a-t-il donc fait? — Oh! rien, lui répond-elle,
Mais il m'a dit... ô ciel! — Eh bien? — Sucre de vous...

— Allons, vous vous moquez, c'est une bagatelle
Qui ne mérite pas qu'on fasse autant de bruit.
Où l'injure n'est pas, faut-il qu'on la suppose ?
— Mais, monsieur, ce n'est pas ainsi ce qu'il m'a dit,
Et vous comprenez bien... — Ah ! c'est autre chose,
Entendons-nous, parlez nettement sur ce point.
—Fi donc, monsieur ! jamais.—Et pourquoi non ?—Je n'ose.
— O parbleu ! parlez donc, ou ne vous plaignez pas.
Vous conviendrez qu'ici ma patience est grande !
Force lui fut en vain de lâcher le gros mot,
Mais là... Tout à travers ; lors, le malin prévôt :
— Et vous nommez cela du sucre ? Ah ! la friande !

MARANDON.

LES CORNES

Cornes portaient les pères de nos pères,
Cornes comme eux nos pères ont porté,
Sur notre chef même bois est planté,
Et nos enfants, par droits héréditaires,
Cornes auront dès qu'ils épouseront.
C'est mal commun, bien rusé qui l'échappe.
De ce bois-là rameaux croissent partout,
Sous la couronne ainsi que sous la cape ;
Fou qui s'en fâche, et sage qui s'en fout.

(*Recueil du Cosmopolite.*)

SONNET

Pour deux filles qui firent coucher sur leur lit un garcon tout vêtu et qui le prièrent de faire des vers sur ce sujet.

Couché la nuit passée avec deux beaux objets,
J'ai, par leur ordre exprès, fait plusieurs entreprises,

Et j'ai pris tant de peine, à diverses reprises,
Qu'à la fin, par bonheur, je les ai satisfaits.
Aussi, pour contenter ces deux beautés exquises,
J'ai fait plus de travail que je n'en fis jamais;
Car, malgré du sommeil les fréquentes surprises,
J'ai fait quatorze ...., enfin, j'ai rempli leurs souhaits.
Je leur ai fait..., mais quoi, je vais être indiscret;
Elles m'ont défendu d'éventer le secret.
Si je n obéis pas, j'ai mon sac et mes quilles.
N'importe, il faut parler, c'est trop être en suspens.
Couché la nuit passée avec deux belles filles,
J'ai fait quatorze vers en une heure de temps.

(*Bibliothèque d'Arétin*, p. 6.)

TRADUCTION DE MARTIAL

Couper le nez à son rival
N'est pas aller à la source du mal.

BUSSI-RABUTIN.

MAXIME D'AMOUR

Courez sur la terre et sur l'onde,
Et voyez tout ce qu'a le monde
De plus rare et de plus charmant.
Vous n'avez aucune tendresse,
Si vous ne croyez fortement
Que tout cède à votre maîtresse.

La comtesse de LA SUZE.

ÉPIGRAMME

POUR UN TABLEAU DE L'OCCASION

Courtisans, pipés de faveurs,
Et couillonnés de la fortune,
Vous n'êtes tous que des rêveurs,
D'aboyer ainsi à la lune.
Pour l'assurance de vos vœux,
L'Occasion a des cheveux
Qu'il faut que tout le monde happe ;
Mais, de peur qu'elle vous échappe,
Je sais bien une autre façon :
Il faut la prendre au poil du con.

D'ESTERNOD *(L'Espadon satyrique.)*

INVECTIVE

CONTRE Mme DE MAINTENON, 1709

Créole abominable,
Infâme Maintenon!
Quand la Parque implacable
T'enverra chez Pluton.
O jour digne d'envie,
Heureux moment,
S'il en coûte la vie
A ton amant!

(Chansons hist. et sat. sur la cour de France, p. 72.)

LA FEMME LIBERTINE

Crispin avoit pour femme une jeune coquette,
Joueuse, libertine, à ses plaisirs sujette,

De ces femmes qui font enrager leurs maris.
Il avoit beau crier, et s'emporter contre elle,
Point ne l'écoutoit la donzelle,
Et le traitoit sans cesse avec un grand mépris.
Crispin, au désespoir, ne sachant plus que faire,
S'en alla trouver son beau-père,
Lui conta que sa fille avoit plusieurs galans,
Qu'avec eux elle étoit toujours en promenades,
Qu'elle couroit tous les brelans,
Et lui faisoit mille algarades.
Enfin, ajouta-t-il, plutôt que d'employer,
Pour punir son incontinence,
Ce qu'inspire en tel cas une juste vengeance,
J'aime mieux vous la renvoyer.
Le beau-père lui dit : Mon gendre,
Tout ce que vous voyez ne doit point vous surprendre,
Votre femme est jeune, et partant
Elle aime les plaisirs et le libertinage,
C'est l'effet d'un sang pétillant.
Son feu se passera quand elle aura plus d'âge.
Sa mère, en sa jeunesse, en faisait tout autant,
Elle m'en a moulé longtemps tambour battant,
Et maintenant elle est fort sage.

(*Poésies diverses de Baraton*, 1704, p. 206.)

ÉPIGRAMME

TRADUCTION DE CATULLE

Crois-moi, vivons au gré de nos désirs.
Calmons notre âme, et ne faisons que rire
De ces vieillards qui, lassés des plaisirs,
Censurent tout et n'aiment qu'à médire.
Nos beaux soleils vont achever leur tour ;
Livrons nos cœurs à la merci d'amour.

Le temps qui fuit, Chloris, nous le conseille.
Mes cheveux gris me font déjà frémir.
Dessous la tombe il faut toujours dormir;
Elle est un lit où jamais on ne veille.

MAYNARD.

MÉTAMORPHOSE DE L'AMOUR EN PET

Cupidon, voulant m'enflammer
D'une que je ne puis aymer,
Se mist finet en embuscade
Dans les rayons de son œillade;
D'où soudain il me décocha
Un trait dont le fer reboucha
Contre ma poitrine emmurée
D'une ranqueur invéterée.

Ce Dieu, extrêmement fasché
D'avoir sans effect décoché
Sur moy, derechef il m'eslance
D'une plus grande violence
Un autre trait, de qui le fer
L'avoit desjà faict triompher
De plus d'une centaine d'ames
Qui n'avoient peu vaincre ses flammes.
Et, d'autant plus il se froissa
Que fortement il l'eslança;
Hastant luy-mesme sa ruine
Contre ma trop dure poitrine,
Ce qui le mist en tel despit
Que tout à l'instant il rompit
D'une vehémente secousse
Les traits qu'il portoit en sa trousse.
Cela fait, au Ciel s'envola,

Puis aussitost il dévalla
D'une vitesse plus soudaine
Qu'on ne voit fondre dans la plaine
Ou dans quelque aquatique herbier
Le gerfaut dessus son gibier.
Estant à terre il se promeine
Quelque temps, pour reprendre haleine;
Puis comme esclair, il s'est jetté
Dans les yeux qu'il avoit quitté,
Où estant, il n'eut point de cesse
De songer par quelle finesse
Il pourroit triompher de moy.

Luy donc, en ce profond esmoy,
Qui son entendement abuse,
S'avise d'une belle ruse,
A sçavoir, de se transformer
En vent, puis après s'enfermer
Dans le corps de ceste fillette
Que mon cœur à bon droit rejette :
Et depuis sortit fièrement
Par le trou de son fondement.

Donc ce Dieu en vent se transmue
Et dans ceste dame se rue,
Où estant, se laisse couler
Par ses boyaux, sans grommeler,
Jusques près de la porte infecte
Par où ceste orgueilleuse pette.
Là, sans bruit et sans mouvement
Il attend l'heure et le moment
Que je m'approche plus près d'elle
Pour sortir de sa sentinelle.

Moy, ignorant la vérité
D'une telle subtilité,
Je m'approche près ceste fille

Et avec elle je babille,
Tantost la reprenant d'avoir
Mal fait envers moy son devoir;
Tantost d'une parole feincte
Je luy faisois une complainte
De sa trop grande cruauté,
Et luy disois que sa beauté
Surpassoit celle d'Angélique.
Là dessus, elle me réplique
Qu'elle est telle qu'il plaist à Dieu,
Mais qu'il n'est âme en ce bas lieu
Qui luy puisse donner reproche,
Et que son honneur point ne cloche
Et que point il ne clochera,
Ou sa volonté changera,
Et pour quant à moy, qu'elle pense
Jamais ne m'avoir faict d'offense.

A peine ce propos estoit
Fini, qu'Amour qui m'aguettoit
De si près la presse et la gesne
D'ouvrir le trou où elle vesne,
Que malgré qu'elle en eust, fallut
L'ouvrir, mais si peu, qu'il ne put
Sortir sans faire de tempeste,
Tant elle luy serroit la teste;
Tellement que ce serrement
Fit jouer la mine autrement
Qu'il ne cuydoit, car sans se faire
Entendre de moy son contraire,
Il pensoyt franchir ce destroict
Pour après s'en venyr tout droict
A mon nez, et par là s'espandre
Par tous mes sens, pour me surprendre.

Mais moy, ayant ouy le son
De ce pet bruyant comme un ton,

Soudain, d'une jambe venteuse,
J'abandonnay ceste peteuse
Qui, de vergongne d'avoir fait
Au lieu d'une vesne un gros pet,
Contre terre baisse sa face,
Voyre si bas, que sa tetasse
Et son menton s'entretouchoient
Et si rudement s'ecachoient
L'un et l'autre, que ceste fille
D'ahan encore un coup distille
Un pet plus gros que n'est un muy,
Et en fist sortir après luy
Plus de cent, qui à leur issue
Chantoient assez haut leur venue.

Moy, qui n'avois point de désir
Qu'ils me vinssent le nez saisir,
Plus loin d'une course volante,
Je m'escartay de la puante.
Par ainsy je ne fus surpris
Des ruses du fils de Cypris,
Qui en pet transmué dès l'heure,
Se retira vers sa demeure.

(Les Muses Gaillardes.)





LA CRÉATION DU MONDE

D'abord, Dieu créa la santé,
Sans laquelle ici-bas aucun bien n'est goûté.
Ensuite vint la patience,
Vertu si nécessaire, autant que l'équité;
Et puis en digérant, il fit la bienfaisance;
On est toujours humain lorsqu'on est bien lesté.
Le quatrième jour vit naître la gaîté;
C'est depuis ce temps que l'on danse.
Au milieu du cinquième il forma la beauté;
Le lendemain au soir il fit la tempérance.
Pour septième chef-d'œuvre enfin la volupté;
Mais la vérole prit naissance,
Et tout l'ouvrage fut gâté.

DAUBONNE (*Mémoires de Bachaumont*,
14 mars 1785.)

LE JÉSUITE VERTUEUX

Daignez m'ouvrir le vase de nature,
Disait à Lise un des pères cornus.
— A vous, dit-elle, à vous, Philotanus!
C'est se moquer; on connaît votre allure.

Onc ce sentier par vous ne fut battu.
— Pardonnez-moi, reprit le bon apôtre;
J'ai quelquefois, tout comme un autre,
Des intervalles de vertu.

(*Légende joyeuse*, I, 92e épigr.)

L'INSTANT DE CRIER

Dame Alix, mariant trois filles à la fois,
Leur dit, les yeux baissés : Oh ! chastes jouvencelles,
Criez quand vos époux entreront dans leurs droits.
Sans cela les bourreaux ne vous croiront pucelles.
Enfin, le soir venu d'employer tout leur art
Pour que, sans altercas, l'affaire se consomme,
Manon cria trop tôt, Suzon cria trop tard,
Agnès, ne criant point, dupa le mieux son homme.

(*Poésies de l'abbé* Mangenot, p. 61.)

LA MORTE

OU LE MOT OBSCÈNE

Dame amoureuse et tendre,
N'a pas longtemps s'avisa de mourir;
Jà sur la planche on vous la vient étendre.
Jà commençaient héritiers d'accourir,
Pour s'installer dans les biens de la belle;
Jà le curé pour frais d'enterrement
Se débattait, disputait, âprement.
Jà femmelette empressée autour d'elle
Lavait le corps, dans un drap le cousait :
Quand certain gars, qui tenait la chandelle,

Pour éclairer la couseuse et niaisait,
S'étant brûlé, prononça de voix forte
L'obscène mot. Au même instant, la morte
Fit mouvement, pas ne dit convulsif,
Ains, bien plutôt fit mouvement lascif;
Car se branlant rudement sur la planche,
Elle vous meut et l'une et l'autre hanche :
Tout comme si... comme si... c'est assez ;
En dire plus, ce serait trop en dire.
Quoiqu'il en soit, soudain elle respire
Et prend congé des pâles trépassés.
Même aujourd'hui de chacun désirée,
Nous la voyons embellir ce séjour,
Et mettre encore en œuvre chaque jour,
Ce dont le nom du tombeau l'a tirée.

VERGIER (*Conte XV*, *Œuvres*.)

LES QUIPROQUOS (1)

Dame Fortune aime souvent à rire,
Et, nous jouant un tour de son métier,
Au lieu des biens où notre cœur aspire,
D'un quiproquo se plaît à nous payer.
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause :
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.
Chloris et moi, nous nous aimions d'amour :

(1) Ce conte a été publié pour la première fois, en 1696, dans les *Œuvres posthumes de La Fontaine ;* mais Walckenaer l'a réimprimé sur le texte d'un manuscrit du temps, plus correct que cette édition : c'est ce texte que nous suivons. Le conte des *Quiproquos* est tiré de l'*Heptameron*, de la Reine de Navarre, nouv. VIII, ou des *Cent nouvelles nouvelles*, nouv. IX, ou d'un ancien fabliau, *le Meunier d'Aleus*, etc.

Au bout d'un an, la belle se dispose
A me donner quelque soulagement,
Foible et léger, à parler franchement;
C'étoit son but; mais, quoi qu'on se propose,
L'occasion et le discret amant
Sont à la fin les maîtres de la chose.
Je vais, un soir, chez cet objet charmant :
L'époux étoit aux champs heureusement;
Mais il revint, la nuit à peine close.
Point de Chloris! Le dédommagement
Fut que le sort en sa place suppose
Une soubrette, à mon commandement :
Elle paya cette fois pour la dame.
Disons un troc où réciproquement
Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains,
Pour amener chose ainsi surprenante :
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident, qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là, du berceau,
Lève la paille (1), à l'égard du Boccace;
Car, quant à moi, ma main, pleine d'audace,
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or, il est temps de finir ma préface,
Et de prouver, par quelque nouveau tour,
Les quiproquos de Fortune et d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose,
Que par un fait, à Marseille arrivé :
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.

(1) Expression proverbiale qui veut dire : entre en concurrence.

Là, Clidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un, qui fût en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame,
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Devoient tenir Clidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habileté,
Que de nous tendre un piége aussi facile
Que le désir d'un peu de nouveauté!
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante, ainsi qu'elle mignonne,
De même taille et de pareil maintien,
Gente de corps; il ne lui manquoit rien
De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures.
La dame avoit un peu plus d'agrément;
Mais, sous le masque, on n'eût su bonnement
Laquelle élire entre ces créatures.
Le Marseillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt
Madame Alix; c'étoit cette soubrette.
Madame Alix : encor qu'un peu coquette,
Renvoyoit l'homme. Enfin, il lui promet
Cent beaux écus bien comptés, clair et net.
Payer ainsi des marques de tendresse
D'une suivante, étoit, vu le pays,
Selon mon sens, un fort honnête prix.
Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse?
Peut-être moins; car le hasard y fait.
Mais je me trompe; et la dame étoit telle,
Que tout amant, et tant fût-il parfait,
Auroit perdu son latin auprès d'elle :
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.
Devrois-je faire entrer les dons aussi?
Las! ce n'est plus le siècle de nos pères!
Amour vend tout, et nymphes, et bergères;

Il met le taux à maint objet charmant :
C'étoit un dieu ; ce n'est plus qu'un marchand.
O temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !
Alix d'abord rejette un tel commerce ;
Fait l'irritée ; et puis s'apaise enfin,
Change de ton ; dit que le lendemain,
Comme Madame avoit dessein de prendre
Certain remède, ils pourroient, le matin,
Tout à loisir, dans la cave se rendre.
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté ;
Et la soubrette ayant le tout conté
A sa maîtresse, aussitôt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoîtroit rien,
Tant la suivante avoit l'air de la dame :
Puis, supposé qu'il reconnût sa femme,
Qu'en pouvoit-il arriver, que tout bien ?
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

Le lendemain, par hasard, Clidamant,
Qui ne pouvoit se contenir de joie,
Trouve un ami, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.
Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu
Que le marché pour moins se fût conclu :
Les cent écus lui faisoient quelque peine.
L'ami lui dit : « Eh bien, soyons chacun
Et du plaisir et des frais en commun. »
L'époux n'ayant alors sa bourse pleine,
Cinquante écus à sauver étoient bons :
D'autre côté, communiquer la belle,
Quelle apparence ! Y consentiroit-elle ?
S'aller ainsi livrer à deux Gascons !
Se tairoient-ils d'une telle fortune ?
Et devoit-on la leur rendre commune ?
L'ami leva cette difficulté,
Représentant que, dans l'obscurité,

Alix seroit fort aisément trompée.
Une plus fine y seroit attrapée :
Il suffiroit que, tous deux, tour à tour,
Sans dire mot, ils entrassent en lice,
Se remettant du surplus à l'Amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel silence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix, sans manquer, le prendroit
Pour un effet de crainte et de prudence :
Les murs ayant des oreilles, dit-on,
Le mieux étoit de se taire ; à quoi bon
D'un tel secret leur faire confidence ?

Les deux galants, ayant de la façon
Réglé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là, dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
Même un clin d'œil, qu'il put bien remarquer,
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, et longtemps contestèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés, pour le mieux ils réglèrent
Le précurseur (1), ainsi que de raison.
Ce fut l'ami. L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :
Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire
Tout doucement le signal nécessaire.
On ouvre, on entre ; et, sans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoître

(1) Celui qui aurait le pas sur l'autre.

Ceci, cela, l'erreur, le changement,
La différence enfin qui pouvoit être
Entre l'époux et son associé,
Avant qu'il pût aucun change paroître,
Au dieu d'amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée,
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement;
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame, en son cœur,
Se proposa d'en dire sa pensée.

La fète étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut, en certain vestibule;
Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens;
Ni l'un ni l'autre, ils n'avoient eu le temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.
J'en suis surpris; la plus sotte à mentir
Est très-habile, et sait cette science.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent,
Plaignant l'époux, et le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout sur son compte :

Tout cela n'est que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir
Deux questions : l'une, c'est à savoir
Si l'époux fut du nombre des confrères,
A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendoient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;
Et l'on demande, en cette occasion,
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance,
A cette dame auroit été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.

Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudroit nullement consoler !
J'en connois bien qui ne feroient que rire ·
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

La Fontaine (*Contes*, livre V.)

LES SERINS

CONTE

Dame Gertrude avait un fils unique,
Beau, fait au tour, jeune époux de Catin
Plus jeune encore, que du soir au matin
Tant caressa, qu'il en devint étique.
De peur de pis, Gertrude sépara
Le tendre couple. En vain Catin pleura ;
Malgré ses pleurs, il fallut que la belle,
Trois mois entiers, couchât seule à l'écart.
Dans cette angoisse, advint que le hazard,

A la fenêtre un jour la jouvencelle
Contre le mur, sous un toit fait exprès,
Vit des serins, qui dans une volière
Faisoient l'amour : — Ah! dit-elle, pauvrets,
Que vos plaisirs, que vos jeux sont doux ! mais,
Dépêchez-vous, j'entends ma belle-mère.

B. de la Monnoye.

ANECDOTE

Dame Jeanne et maître Claude
Au moulin portaient leur blé ;
La journée était fort chaude.
Ma foi, dit Claude, accablé :
Arrêtons-nous, dame Jeanne,
Vraiment j'ai soif et beaucoup.
Nous ferons pisser notre âne,
Et puis nous boirons un coup.

Goubracap (*Anthol. franç.*, 1816).

RÉPONSE

POUR TROIS COMPAGNONS EN UN PASQUIL

Dames, nous sommes trois compagnons d'aventure,
Venus en vos châteaux afin d'y besogner.
L'un de nous est couvreur qui sait les trous boucher,
Il vous pourra servir pour votre couverture.

L'autre, avec son fourgon, fournira de pâture
Si vous avez un four. Le tiers est un boucher!
Qui vous fera toujours bon marché de sa chair.
Ainsi, ne manquerez jamais de nourriture.

Non, ne vous y fiez, va dire un étranger.
Celui qu'aux feux d'amour on voit même brûler,
Y brûlerait vos pains, il n'y a point de doute.

L'autre, en livrant sa chair, surprend celle d'autrui.
L'autre est un faux couvreur, ne vous fiez en lui,
Plus il couvre vos toits et plus il y dégoutte.

R. F. (*Labyrinthe d'amour*, I, 67.)

L'ERMITE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Dame Vénus et dame Hypochrisie
Font quelquefois ensemble de bons coups.
Tout homme est homme, et les moines surtout.
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous sœur, fille ou femme jolie?
Gardez le froc (1), c'est un maître Gonin (2);
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune ermite étoit tenu pour saint;
On lui gardoit place dans la Légende.
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint,

(1) Prenez garde au froc.

(2) C'est-à-dire : fin et rusé. Brantôme cite un *maître Gonin*, fameux magicien sous François Ier, et un autre, fils du précédent, qui vivait sous Charles IX. Le nom de maître Gonin était déjà synonyme de trompeur à l'époque même où vivait ce charlatan; car Bonaventure des Periers l'emploie en ce sens dans ses contes et dans son *Cymbalum*.

Pleine de nœuds ; mais sous sa houppelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un chapelet pendoit à sa ceinture,
Long d'une brasse, et gros outre mesure ;
Une clochette étoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard ;
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.
Un bourg étoit dedans son voisinage,
Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité.
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingénue, agréable et gentille ;
Pucelle encor, mais, à la vérité,
Moins par vertu que par simplicité.
Peu d'entregent, beaucoup d'honnèteté ;
D'autre dot, point ; d'amants, pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne falloit matelas ni linceul (1) :
Même le lit n'étoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus ; Hymen, qui marchoit seul,
Mène à présent à sa suite un notaire.

L'anachorète, en quêtant par le bourg,
Vit cette fille, et dit sous son capuce :
« Voici de quoi ! Si tu sais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce. »
Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ai déjà dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison, par notre anachorète,

(1) Drap de lit.

Étant percée aisément et sans bruit,
Le compagnon, par une belle nuit
(Belle, non pas : le vent et la tempête
Favorisoient le dessein du galant),
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la tête,
Il leur cria : « Femmes, écoutez-moi ! »
A cette voix, toutes pleines d'effroi,
Se blottissant, l'une et l'autre est en transe.
Il continue, et corne à toute outrance :
« Réveillez-vous, créatures de Dieu !
Toi, femme veuve, et toi, fille pucelle ;
Allez trouver mon serviteur fidèle
L'ermite Luce, et partez de ce lieu,
Demain matin, sans le dire à personne ;
Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduirai vos pas ;
Luce est bénin. Toi, veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie ;
Car d'eux doit naître un pape, dont la vie
Réformera tout le peuple chrétien. »

La chose fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée,
Ne laissa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart d'heure en silence.
La fille enfin met le nez hors des draps,
Et puis, tirant sa mère par le bras,
Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :
« Mon Dieu, maman, y faudra-t-il aller ?
Ma compagnie ! Hélas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne sais pas comment il faut parler ;
Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ses sermons.
— Sotte, tais-toi ! lui repartit la mère.
C'est bien cela ! Va, va, pour ces leçons,
Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :

Dès la première, ou bien dès la seconde,
Ta cousine Anne en saura moins que toi.
— Oui ! dit la fille ; eh ! mon Dieu ! menez-moi :
Partons ! bientôt nous reviendrons au gîte.
— Tout doux, reprit la mère en souriant ;
Il ne faut pas que nous allions si vite ;
Car que sait-on ? le diable est bien méchant
Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,
Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?
As-tu pris garde ? Il parloit d'un ton cas (1),
Comme je crois que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien
Que, sans courir ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laisser surprendre.
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre...
Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.
— Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,
Dit la fillette. — Or bien, reprit la mère,
Puisque ainsi va, mettons-nous en prière. »

Le lendemain, tout le jour se passa
A raisonner, et par-ci, et par-là,
Sur cette voix et sur cette rencontre.
La nuit venue, arrive le corneur ;
Il leur cria d'un ton à faire peur :
« Femme incrédule, et qui vas à l'encontre
Des volontés de Dieu, ton créateur,
Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,
Ou tu mourras ! » La fillette reprit :
« Eh bien, maman, l'avois-je pas bien dit ?
Mon Dieu ! partons ; allons rendre visite
A l'homme saint ! Je crains tant votre mort,
Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,
S'il le falloit. — Allons donc ! » dit la mère.
La belle mit son corset des bons jours,

(1) D'un ton cassé, ou rauque.

Son demi-ceint (1), ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toujours soin de plaire.

Notre cagot s'étoit mis aux aguets,
Et, par un trou qu'il avoit fait exprès
A sa cellule, il vouloit que ces femmes
Le pussent voir, comme un brave soldat,
Le fouet en main, toujours en un état
De pénitence et de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ses méfaits ;
Faisant si bien, en frappant tout auprès,
Qu'on crut ouïr cinquante disciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux pèlerines,
Du premier coup ; et, pendant un moment,
Chacune put l'entrevoir s'escrimant
Du saint outil. Enfin, la porte s'ouvre ;
Mais ce ne fut d'un bon MISERERE (2).
Le papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant, la veuve lui découvre,
Non sans rougir, le cas comme il étoit.
A six pas d'eux, la fillette attendoit
Le résultat, qui fut que notre ermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
« Je crains, dit-il, les ruses du Malin !
Dispensez-moi ; le sexe féminin
Ne doit avoir en ma cellule entrée.
Jamais de moi saint-père ne naîtra. »
La veuve dit, toute déconfortée :
« Jamais de vous ? Et pourquoi ne fera ? »
Elle ne put en tirer autre chose.

(1) Ceinture d'argent ou d'autre métal, avec des *pendants* auxquels les ciseaux, les clefs, la bourse, etc., étaient attachés.

(2) Ce vers, suivant M. Boissonade, veut dire que la porte ne s'ouvrit pas avant que l'ermite eût pris le temps de psalmodier un *Miserere*, septième psaume de la pénitence.

En s'en allant, la fillette disoit :
« Hélas ! maman, nos péchés en sont cause ! »

La nuit revient, et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, alors que l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison.
Il leur cria, toujours du même ton :
« Retournez voir Luce, le saint Ermite ;
Je l'ai changé ; retournez dès demain ! »
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette histoire.
Il les reçut. La mère s'en alla,
Seule s'entend ; la fille demeura.
Tout doucement il vous l'apprivoisa ;
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire ;
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautés que l'on cache à la vue.
Puis le galant vous la mit toute nue,
Comme s'il eût voulu la baptiser,
O papelards, qu'on se trompe à vos mines !
Tant lui donna du retour de matines (1),
Que maux de cœur vinrent premièrement,
Et maux de cœur chassés Dieu sait comment.
En fin finale, une certaine enflure
La contraignit d'allonger sa ceinture,
Mais en cachette, et sans en avertir
Le forge-pape, encore moins la mère ;
Elle craignoit qu'on ne la fît partir.
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.
Vous me direz : « D'où lui vint tant d'esprit ? »
D'où ? De ce jeu ; c'est l'arbre de science.
Sept mois entiers la galande attendit :

(1) Cette locution vient de ce que les moines étaient plus dispos et plus gaillards, au retour des matines, après le repas qu'ils prenaient avant de se remettre au lit.

Elle allégua son peu d'expérience.
Dès que la mère eut indice certain
De sa grossesse, elle lui fit soudain
Trousser bagage, et remercia l'hôte.
Lui, de sa part, rendit grâce au Seigneur,
Qui soulageoit son pauvre serviteur.
Puis, au départ, il leur dit que sans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
« Gardez pourtant, dame, de faire rien
Qui puisse nuire à votre géniture !
Ayez grand soin de cette créature ;
Car tout bonheur vous en arrivera.
Vous régnerez, serez la signora ;
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,
Princes les uns, et grands seigneurs les autres,
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,
Ne manqueront en aucune manière,
Non plus que l'eau qui coule en la rivière. »
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mère,
S'entretenoit, jour et nuit, du saint-père ;
Préparoit tout, lui faisoit des béguins ;
Au demeurant, prenoit tous les matins
La couple d'œufs ; attendoit en liesse
Ce qui viendroit d'une telle grossesse.
Mais ce qui vint détruisit les châteaux
Fit avorter les mitres, les chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille :
La signora mit au monde une fille.

(*Contes de la Fontaine*, II, 15.)

LA FILLE PRUDENTE

Damis fait un bel homme, et Philémon est laid ;
Damis est fort petit, Philémon grand, bien fait ;
Ainsi, lequel préférez-vous, ma fille,
Disoit Cloris, à l'aimable Camille,
Qui, pour lors, parcourant des yeux
Les longs membres, la longue taille
Du plus grand de ses amoureux :
Gentil minois n'est pas chose qui vaille,
Dit-elle ingénuement, je suis pour Philémon,
Si le tout, ma bonne, y répond.

(*Le Joujou des demoiselles*, 1757, p. 36.)

RIEN POUR RIEN

Damis obtint le mois passé
Un gros emploi dans la finance,
Et, faisant l'homme d'importance,
Comme s'il eût été placé
Pour son mérite et sa science,
Disait : C'est sans protection
Que j'ai cette commission,
Sans voir ni Monsieur ni Madame.
Je n'ai pas bougé de céans.
Il est pourtant vrai que ma femme
S'est donné quelques mouvements.

(*Anthologie Française*, tome II.)

CONTRE UN VANTARD

Damis, petit-maître et grand fat,
Offre le fantastique état
De ses amoureuses prouesses.
Sur ce catalogue banal,
Il inscrit bourgeoises, duchesses.
Tel fût le pauvre d'Alainval.
Il fit l'*Embarras des richesses;*
Puis, il mourût à l'hôpital.

(Anthol. franç., 1816.)

LE BORGNE

Damon, borgne et jaloux, avait femme coquette.
En son absence, un jour, la petite follette
S'amusait à faire un cocu.
Elle était dans les bras du trop heureux Saint-Yve,
Quand son mari d'un long voyage arrive
Trois jours plus tôt qu'il n'était attendu.
Pour causer à sa femme, agréable surprise,
Dans sa chambre il entra sans se faire annoncer.
Au même instant, notre belle en chemise,
Saute du lit sans balancer,
Dans les bras de Damon avec transport se plonge :
Ah! mon ami, que tu viens à propos!
Dans ces moments consacrés au repos,
Je faisais bien le plus beau songe!
S'il était vrai, que tu serais heureux!
Il me semblait que tu voyais des deux.
Que je m'en assûre bien vite.
De plaisir et d'espoir déjà mon cœur palpite.
Sa main sur le bon œil s'appliquant aussitôt,

Fait d'un borgne un aveugle, et Saint-Yve, *presto*,
Pour s'évader de ce moment profite.
— Y vois tu, mon ami ? — Mamour, je n'y vois rien.
Va, va, tout songe
N'est que mensonge.
— Hélas ! je m'en aperçois bien.
Par un baiser sa femme le console,
En ajoutant cette douce parole :
Petit coquin, je t'aime cent fois mieux
Comme cela qu'avec deux yeux.

L'abbé BRETIN.

LA BERGÈRE EXIGEANTE

AIR : *On fait ce qu'on peut.*

Damon, calmez votre colère :
A quoi bon ces emportemens ?
Dès que je dépends de ma mère,
Suis-je maîtresse de mon tems ?
Pour vous, d'amour mon cœur pétille ;
Hélas ! je ne pense qu'à vous :
Et si je manque au rendez-vous,
Vous savez que, quand on est fille,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Pénétré d'un aveu si tendre,
Damon de joie est transporté.
Sur eux l'Amour alloit répandre
Les charmes de la volupté,
[illegible]l, par une malice extrême,
[illegible] voulant tromper leurs vœux,
[illegible]n suspendit les feux,

Et lui fit voir que, quoiqu'on aime,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Mais bientôt l'Amour le ranime :
Tout est force en lui, tout renait ;
Trois fois il répare le crime
Que son trop d'ardeur avoit fait.
Redouble, cher amant, dit-elle,
Redouble, reste entre mes bras.
J'y sens, répondit-il, mille appas :
Mais vous seriez cent fois plus belle,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Hélas, je vois bien, dit Aminte,
L'air attristé, les yeux baissés,
Que votre amour n'étoit que feinte :
Votre tiédeur le prouve assez.
De Damon, surpris de l'entendre,
Ce reproche attise le feu.
Elle en tire encore un aveu ;
Mais cet aveu lui fait comprendre,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

RIBOUTET (*Anth. franç.*, 1765, tom. Ier.)

LA FILLE A MARIER

Damon vante sa fille, et son bon caractère,
Et ses vertus, et ses appas.
Mon cher, lui dis-je hier tout bas,
Tu nous la vantes bien ! tu veux donc t'en défaire ?

IMBERT.

QUATRAIN

Damon, quand son ardeur le presse,
Se sert de son poignet dispos,
Et dit que les cons et les fesses
Ne sont faits que pour les manchots.

(*Recueil du Cosmopolite*, p. 211.)

LA FONTAINE D'OUBLI

D'amour et de mélancolie,
Celemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé.
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie,
J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avait tarie.

FERRAND.

LE CHAPELIER

CONTE

Dans Avignon était un chapelier
Des mieux tournés, et plus beau cavalier
Qu'on ne peint le Dieu de la guerre.
En le voyant, femme ne tardait guère
A se prendre en si beau lien.
Une comtesse en devint amoureuse.

Elle désira d'être heureuse;
Ce qui lui fit employer ce moyen :
Elle envoie appeler Montagne,
Sous mine de faire un chapeau
A son époux, le comte d'Oripeau,
Qui, pour lors, était en campagne.
L'adonis n'était pas si novice en ce point,
Qu'il ne vit bien que l'aventure
Simplement n'aboutirait point
A prendre d'un chapeau l'inutile mesure.
Aussi, dès qu'il eût vu parler
Les yeux mourants de la comtesse,
Il crût qu'au fait il pouvait droit aller,
Sans choquer sa délicatesse.
Par quoi, tirant du bosquet de Naphos,
Ce Dieu qui fuit la secte des Saphos,
Il l'offre aux regards de la belle.
Ce beau patron lui plût si fort
Qu'elle en voulut décorer sa chapelle.
La galante n'avait pas tort.
Le compagnon, étant de force énorme,
Foula comme il faut le castor.
La comtesse fournit la coiffe avec la forme,
Moyennant quoi le mari fût coiffé
D'un chapeau fort bien étoffé.
— Quoi! c'est là tout le stratagème?
Dit un valet qui vit le drôle à l'atelier.
Parbleu! sans être chapelier,
J'aurais coiffé monsieur de même.

Robbé de Beauveset.

BALLADE

Dans ce hameau, je vois de toutes parts,
De beaux atours mainte fillette ornée.

Je gagerais que quelque jeune gars
Avec Catin unit sa destinée.
Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée;
Mais grand défaut gâte tous ses attraits,
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

De doux propos et d'amoureux regards,
On ne saurait vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent des vieillards,
Quand leur convient jeûner chaque journée ;
Soucis pressants chassent pensers gaillards.
Tendresse alors est en bref terminée.
S'il en paraît ce n'est qu'*ad honores.*
Par maints grands clers l'affaire examinée,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfants criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hasards
Font endurer peine d'âme damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrtes dont fût la tête couronnée,
Voir on voudrait transformer en Cyprès.
D'un tel désir point ne suis étonnée,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

ENVOI

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards,
Disant : Beauté suffit pour l'hyménée.
Si vous voulez en tout faire florès,
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

Mme DESHOULIÈRES.

MODESTE ET SIMPLE ASILE

Dans ce modeste et simple asile,
Nul ne peut commander que moi.
Je suis libre, heureuse et tranquille;
Je puis courir partout, je crois,
Sans qu'un mari gronde après moi,
Et si quelqu'amoureux
Soupçonneux
Me faisait les gros yeux,
Moi, je ris,
Moi, je ris, et je dis :
Liberté chérie,
Seul bien de la vie;
Liberté chérie,
Règne toujours là.
Tra la, tra la, tra la la
Liberté chérie,
Seul bien de la vie;
Liberté chérie,
Règne toujours là
Tra la la.
Tant pis pour qui s'en fâchera.
Tra la la.
Tant pis pour qui s'en fâchera.

J'irais, quand je suis la maîtresse,
Me donner un maître, oui dà!
Pour qu'à la danse où l'on s'empresse,
Quand un galant m'invitera,
Mon mari dise : restez là!
Un époux en fureur
Me fait peur.
C'est alors que mon cœur
Ne dirait

Qu'en secret, oui, qu'en secret :
Liberté chérie, etc.

1834. Scribe et Mélesville.

L'HOMME ENTENDU

Dans certain bourg qui servait de passage
Aux gens de guerre, étaient deux villageois
Ayant chacun femelle en mariage,
Jeune, fringante et de joli corsage;
Bref, près de qui tout autre qu'un grivois
Eût volontiers fait les frais du ménage.

Un certain soir, qu'ensemble ils chopinaient,
De ces soldats nos manants devisaient.
— Morgué, disait Pierrot, cette canaille
Me fâche plus que corvée et que taille.
Je les voudrais tous voir au fond de l'eau.
— Eh, quoi ! dit Jean, que te font donc ces hommes ?
Ne sont-ils pas faits comme tous nous sommes ?
Qu'ont-ils donc tant qui trouble ton cerveau ?
— Quoi ! dit Pierrot, tout d'abord ils sont cause
Que notre femme ailleurs s'en va coucher.
A ces ribauds veux-tu que je l'expose ?
Ce serait bien de quoi la débaucher.
Après cela, c'est toujours à refaire ;
Et rien de moi ne peut les contenter.
Enfin de tout, j'ai beau m'en enquêter,
Ils m'ont toujours dérobé quelqu'affaire.
— A tout cela, dit Jean, tu n'entends rien.
Dans ce cas, moi, je les attrape bien.
Quand je les vois, je quitte le ménage,
De tout ce train, je charge ma moitié :
Et la friponne, elle a mordi bon pied !

Bien éloigné de me faire dommage.
Tiens, quand je rentre, ils ont tous oublié
Ou quelque nippe, ou quelqu'autre bagage.

PAJON.

LE NÉANT DES PLAISIRS DE CE MONDE

Dans ces derniers jours de carême,
Un moine d'environ trente ans,
Ayant l'air de la santé même
Malgré les rigueurs du saint temps ;
Qu'œil brillant et face vermeille,
Lèvres de corail, belles dents,
Et bord rouge à petite oreille
Distinguait de ses pénitents
Qui sont moins dégoûtés qu'ils ne sont dégoûtants ;
Ce moine, enfin, prêchait sur le mépris du monde
Et le néant de ses plaisirs,
Chez des nonnains dont les désirs
N'ont rien moins que la paix profonde
Qu'annoncent leurs pieux loisirs.
Oui, mes très-chères sœurs, lorsque l'on considère,
Leur disait le révérend père,
Ce qu'à nos sens trompés, ce monde corrupteur
Offre de plus piquant et de plus séducteur,
Et quand on songe au peu que dure
Ce fugitif instant qu'une faible nature
N'accorde trop souvent qu'au prix de la santé
A la plus grande volupté ;
On voit que ce n'est rien, presque rien, je vous jure.
Hélas ! pour vous porter à souffrir sans murmure
Quelques privations et quelqu'austérité,
Que ne puis-je, mes sœurs, en dissipant vos doutes,

Vous faire bien sentir à toutes,
Cette importante vérité!

(Muses du foyer de l'Opéra.)

DEO GRATIAS

D'UN ÉPICURIEN

Air : *Tout le long de la rivière.*

Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du *Benedicite!*
Faut-il qu'à peine il m'en souvienne!
Mais pour que l'appétit revienne,
Je dis mes *grâces*, lorsqu'enfin
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim.
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau.
Rien qu'à voir mousser le champagne,
Déjà la migraine le gagne;
Tandis que pur et coup sur coup
Pour ma santé je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, etc...

De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.
Cet époux sans philosophie,
Par bonheur de nous se défie
Et tient sa femme, aux yeux si doux,
Sous triple porte à deux verroux.

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, etc...

Certain soir, monsieur célébra
Une déesse d'Opéra.
Pour prix d'un grain d'encens profane,
Vite au régime on le condamne.
Sans accident, moi j'ai fêté,
Huit danseuses de la Gaîté.
Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, etc...

Mais quel convive assis là-bas,
N'ose rire et ne chante pas?
Chut! me dit-on, c'est un vrai sage
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi! chez nous, cet homme rêveur,
Des rois regrette la faveur!
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, etc...

A table, trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

BÉRANGER.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS

Dans ce siècle rusé l'on ne voit plus d'enfants.
Une fille, à quinze ans,

A pénétré de l'amoureux mystère
Les secrets les plus curieux.
A cet âge, elle en sait tout autant que sa mère,
Et l'exécute beaucoup mieux.

DESMAHIS.

LA TERREUR PANIQUE OU LA CONFESSION

CONTE

Dans cette froide et lugubre saison,
Triste portrait de la vieillesse,
Où le soleil, enclin à la paresse,
Paraît trop tard à l'horizon
Et trop tôt aussi nous délaisse.
Un certain soir, un certain capucin
Fût averti qu'une âme pénitente
Dans l'église attendait ce sacrement divin
Qui peut, nous soulageant du poids qui nous tourmente,
Du paradis nous rouvrir le chemin.
Invention céleste et vraiment consolante!
Je peux voler, tuer, violer mon prochain;
Tout droit au ciel j'irai sans épouvante,
Pourvu qu'un jour je me repente
Et qu'un moine français me bénisse en latin.
Le père Ambroise, donc, à tâtons dans l'église
Descend, et s'établit au confessionnal.
— Quel motif vous conduit à ce saint tribunal?
Eh! qui que vous soyez, dit-il avec franchise,
Contez-moi vos péchés : surtout point de secret,
Car Dieu ne permet pas ici que l'on déguise
Ni le bien qu'on a pris, ni le mal qu'on a fait.
— Mon père, lui répond une voix jeune et tendre,
Dont le doux tremblement annonçait l'embarras;

J'ai commis un péché si grand, si grand, qu'hélas !
De trouble et de remords je ne me puis défendre ;
Je ne sais trop comment vous en faire l'aveu.
— Mon enfant, dans votre âme il faut me faire lire.
— Oui, mais, mon père, si j'ose ainsi vous le dire,
L'aveu coûte beaucoup et le péché si peu !
Un jeune homme charmant... ah ! par pitié, mon père,
Devinez mon forfait, ménagez ma pudeur.
Il était si pressant !. . comment pouvais-je faire ?
Peignez-vous Adonis, et jugez mon erreur.
— Ah ! ciel ! qu'avez-vous fait, lui dit d'un ton sévère
Le moine courroucé. Pensez-vous au malheur
Qui peut suivre l'instant d'un coupable délire ?
Si vous n'épousez pas l'insolent suborneur
Qui sût prendre sur vous ce détestable empire,
Vous perdrez le salut aussi bien que l'honneur,
Vous allez avilir vous et votre famille.
Quittant les bras de Dieu pour ceux de Lucifer,
Dans l'autre monde, hélas ! vous irez en enfer,
Et dans ce monde-ci vous serez toujours fille.
— Moi, qui moi ! rester fille, ô ciel ! que dites-vous ?
Mon père, en vérité, je suis bien loin de l'être.
— C'est plus grave cent fois, dit le moine en courroux.
Si vous avez trahi votre époux, votre maître,
Manquant à vos serments, à l'église, à nos lois,
Pensez-vous que ce Dieu qui parle par ma voix
Ne puisse vous punir comme il vous a fait naître.
Des maux les plus affreux vos jours sont menacés,
Votre mari jaloux, vos enfans délaissés...
— Mon mari ! quelle erreur ! mais mon révérend père,
Je n'ai point de mari. — Bon ! sur ce pied, ma chère,
Le cas est plus léger et le crime moins grand.
Epousez cet amant dont vous fîtes l'épreuve,
Et que votre péché devienne un sacrement.
Qui peut vous arrêter ? vous êtes libre et veuve.
—Veuve, hélas ! mon Dieu non.—Mais qui diable êtes-vous ?
N'étant fille, ni veuve, et n'ayant point d'époux ?

Parlez... — Je suis, mon père, un pauvre gentilhomme
Qui naquit à Paris et qui revient de Rome.

LE COMTE L.-PH. DE SÉGUR.

CHANSON

sur les bals qui se donnaient dans la Place Royale où les grands et petits allaient depuis neuf heures du soir jusqu'à six heures du matin. 1747.

AIR : *Des Francs-maçons.*

Dans cette place, quel vacarme
On entend la nuit !
Non, jamais la place des Carmes
N'a fait tant de bruit.
On danse, on crie, on fait tapage.
Le public est-il sage ou non ?
Bon, ignorez-vous que l'usage
Contredit toujours la raison ?

Le clerc, le bourgeois, la grisette,
Le galant plumet,
L'homme de robe et la coquette,
Le petit collet,
Chacun y fait son personnage,
Et vient donner cette leçon :
Que jamais le monde et l'usage
N'est d'accord avec la raison.

L'on y voit danser la noblesse
Avec les valets ;
Le savetier près d'eux s'empresse
A faire goguets,
Les b... les f... au voisinage

Se font entendre en faux bourdon.
Qu'importe, puisque c'est l'usage,
Que cela choque la raison !

La mère dit à sa fillette :
Pourquoi me quitter ?
Songez un peu, si je m'arrête,
A vous arrêter.
Sous mes yeux et loin du tapage,
Asseyez-vous sur ce gazon.
Ma fille, je crains que l'usage
Ne joue un tour à la raison.

Morgué, pourquoi blâmer ces fêtes ?
Peste du benêt,
Qui voudrait aux plaisirs honnêtes
Borner son rôlet.
Le refrain seul a mon suffrage,
J'en juge par comparaison.
Ma femme sert à mon usage
Et point du tout à ma raison.

(*Recueil de Maurepas,* VI, 138.)

MA BERGÈRE

Dans de riches appartements,
On a vingt meubles différents ;
Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sopha doré,
Mon petit réduit est paré
D'une simple bergère.

L'étoffe en est d'un blanc satin.
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printannière.

Le lustre en est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans des contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis
Mon bonheur se resserre.
J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement quand il fait froid,
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte, dans ses bras,
Un repos salutaire.
Avec délices, je m'étends.
Ah! quel plaisir quand je me sens
Au fond de ma bergère!

Je n'en sors qu'avec des regrets.
Souvent j'y rentre et j'y voudrais
Rester ma vie entière.
Je lui sais plus d'un amateur,
Mais c'est moi seul qui, par bonheur,
Me sers de ma bergère.

BOUFFLERS. 1778.

ÉPIGRAMME

Dans la chronique scandaleuse.
On assurait qu'Eglé, fillette de vingt ans,
Avait déjà fait deux enfants.
Qu'une fille, hélas! dit-elle, est malheureuse,
D'être exposée à ces propos méchants.
— Pensez, lui dit quelqu'un, que cette fausse histoire

Ne peut obtenir de crédit.
Ne sait-on pas qu'il ne faut croire
Que la moitié de ce qu'on dit?

DE CHOISY. 1724.

LA BAGUE PERDUE ET RETROUVÉE

Dans la maison d'un vieux jaloux,
Qu'avaient quitté Vénus, et l'Amour, et Priape,
Un marquis fréquentait et faisait les yeux doux
A sa gente moitié qui mordait à la grappe,
Si qu'il pouvait compter sur son consentement.
C'est beaucoup : toutefois ce n'était rien encore,
Car il restait à trouver le moment.
Amour peut tout; Amour le fit éclore
Et je vais vous conter comment.

La dame avait un diamant
De très-belle eau, d'un prix... tel qu'un Cassandre
Y devait mettre en dédommagement,
Du doux plaisir de l'amour vif et tendre
Qu'il ne pouvait montrer que rarement.

Un jour la belle, étant à sa fenêtre,
Le mari dans l'appartement,
Le marquis avec eux ; elle pense à l'instant
Que son argus les quittera peut-être,
Si tout à coup elle fait le semblant
D'avoir perdu son diamant.
— Ma bague de mon doigt vient de tomber, dit-elle,
Je crois la voir là-bas, dans le sable, au jardin.
Le marquis dit : j'irais chercher en vain
Car sur ma foi, j'ai la visière telle,
Qu'en plein midi je n'y vois quasi rien.
Lors le barbon (tout barbon est avare !)

Sur son gros vilain nez camus
Enfonçant sa double lunette,
Descend en hâte et cherche. Il trouve place nette,
Bien qu'à tous les saints il promette
Des messes et des *oremus*.
Sa femme cependant l'anime et l'encourage.
La fenêtre lui sert d'appui.
Derrière elle un rideau ferme à l'œil tout passage.
Mon jaloux ne voit qu'elle ; elle ne voit que lui.
Ainsi caché, le galant personnage,
Le beau marquis, à cette heure à l'ouvrage,
Fait le devoir... posté... non pas comme un mari,
Ains employant le revers de la page,
Et je crois bien n'y laissant aucun pli.

Lors, à l'époux dont la vue éprouvée,
Mais sans succès s'exerce encor là-bas,
Cherchant la bague et ne la trouvant pas,
La dame dit (toute chose achevée) :
— Venez, mon cœur, le marquis l'a trouvée.

Félix Nogaret.

RÉFLEXION

Dans l'amour comme dans le jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide,
Et le mérite sert bien peu
Où, sans ordre et sans choix, la fortune préside.
Du plus adroit et du plus généreux,
Du plus aimable et du plus amoureux,
Souvent le malheur est extrême.
Quelquefois, sans y penser même,
Le plus sot est le plus heureux.

Mme Deshoulières.

LE CHARMANT VOLEUR

CONTE

Dans le Berry, certains voleurs naguère
Avaient jeté l'épouvante et l'effroi.
Ce n'était pas de ces voleurs vulgaires,
Honnêtes gens et de fort bon aloi,
Qui, sans scandale, exercent leur emploi
En pressurant la bourse de leurs frères,
Ceux dont je parle étaient six francs corsaires,
Six guet-à-pens et, pour tout dire enfin,
Six vétérans des drapeaux de Mandrin.
Pour ces coquins d'extrême gourmandise,
Friands surtout de l'honneur féminin,
Jeune fillette était morceau divin
Qui réveillait leur mâle convoitise.
Ils ne croyaient avoir fait bonne prise,
Que lorsqu'un coup de leur heureux destin
Faisait tomber des filles sous leur main.
Belles ou non, toutes étaient de mise.
Ils en usaient, comme de biens d'église
Fait aujourd'hui maint chanoine ou doyen,
Trouvant tout bon dès qu'il ne coûte rien.

Or, vous jugez quelle frayeur extrême
Troublait l'esprit des filles du canton.
Donner sa fleur à quelqu'un que l'on aime,
Passe : il n'est rien de si pur que le don.
Mais prodiguer ses plus tendres prémices
A des brigands sans âme, sans honneur,
C'est de l'amour perdre tous les délices ;
Car quel plaisir peut donner un voleur ?
Dans les soucis, leur âme ainsi se plonge,
Tant qu'on en voit qui se pâment en songe,
Croyant toucher au moment plein d'horreur.

La jeune Agnès, dans l'âge heureux encore
Où notre cœur, éveillé par les sens
Et mal instruit sur ses désirs naissants,
Soupire après un plaisir qu'il ignore ;
La jeune Agnès, qui ne comprenait pas
Que des garçons, fussent-ils scélérats,
Pussent ravir aux filles autre chose
Que leur argent, et leur mince trousseau,
Seule ignorait la véritable cause
De la frayeur des filles du hameau.
Tous les matins elle allait à la ville
Vendre son lait, et d'un pas diligent,
S'en revenait satisfaite et tranquille,
Après avoir bien caché son argent.
Naïve Agnès, qu'avec plus de justice
Eussiez caché ce teint sans artifice
Qu'amour peignit d'un si frais coloris,
Et cette bouche au doux baiser novice,
Et ces grands yeux bordés de noirs sourcils,
Et ce beau front où folâtrent les ris !
Sur vous, hélas ! le destin trop propice
N'a-t'il versé ses dcns les plus chéris
Que pour les voir, par l'usage avilis,
Servir d'appât et d'instrument au vice ?

Mais, vite au fait. Agnès allait chantant
Le long d'un bois où faisaient sentinelle
Les ennemis : L'un deux lorgna la belle.
C'est une fille, elle est jeune... à l'instant
Tous d'accourir. Agnès, qui les entend,
Tourne la tête, ils sont déjà près d'elle
Le bras levé, l'œil fixe, étincelant.
Agnès recule et s'enfuit en tremblant ;
Mais, au milieu de sa course légère,
Elle chancelle et tombe. Événement
Bien malheureux, mais pourtant ordinaire.
Lorsque l'on court, le pied glisse aisément.

Par un revers, hélas ! non moins funeste,
Sous ses genoux alors qu'elle tomba,
Sa courte jupe aussi se déroba
Et découvrit les... ; mais, soyons modeste.
Je gagerais que l'on m'entend de reste.
Lors fallut voir errer de toutes parts
De nos brigands les avides regards.
Fallut les voir, d'une œillade lascive,
Par le menu détailler leur captive.
C'est un pied fin qu'ils admirent d'abord,
Puis c'est la jambe et puis c'est mieux encor.
— Par la corbleu, leur dit le capitaine,
Rien n'est de voir si l'on ne sait jouir.
Que cet enfant doit donner de plaisir !
Pour moi d'abord, je prends mon droit d'aubaine,
Vous me suivrez... Il parle, et tout d'un saut,
Guerrier superbe, il s'élance à l'assaut.
La pauvre Agnès, sur la terre étendue,
Sans mouvement, presque morte de peur,
Revient à soi trop vivement émue
Par les efforts de son fier agresseur.
Un cri perçant échappe à sa douleur.
Des pleurs légers obscurcissent sa vue.
Ses cris, ses pleurs, sa douleur ingénue,
Du capitaine aiguillonnent l'ardeur ;
Il taille, il fend. Déjà, de la pudeur,
Il a forcé la barrière rompue,
Et, dans la place, il entre enfin vainqueur.
Agnès alors sent tressaillir son cœur.
Un feu brûlant, une flamme inconnue,
Glisse à longs traits dans son âme éperdue.
Agnès soupire, et se pâme, et se meurt,
Mais de l'amour, éclatante faveur,
Au jour, bientôt par le plaisir rendue,
Elle s'écrie : Ah ! le charmant voleur !
Ce doux propos, pour notre fier athlète,
Fût le signal d'une prompte retraite.

On sait pourquoi : bien lui prit d'avoir fait,
Car dans l'instant des cavaliers parurent,
Cavaliers bleus, pourvoyeurs de gibet.
Tous nos brigands au fond des bois coururent.
Agnès alors, vers ses libérateurs,
Tourne ses yeux encor rouges de pleurs,
Tremble, gémit, et d'une voix troublée,
Leur dit : Messieurs, je viens d'être... volée,
Je l'aurais même été cinq fois de plus
Si vous étiez un peu plus tard venus.

Par M. Dr. *(Délassements du boudoir*, p. 9.)

L'AMOUR DU COLLÉGE

Air : *Du confiteor.*

Dans le collége des amours,
Venez, venez, belle jeunesse,
Accourez pour mettre au concours.
Prenez vos places, le temps presse. (bis)
Au beau milieu (bis) de vos discours,
Gardez-vous bien de rester courts (bis).

Dans les écoles de Cypris
On va d'abord en rhétorique,
Mais la logique a peu d'amis.
Toute la foule est en physique
Pour passer maître en fait d'amour.
Soutenez thèse nuit et jour.

Dans la grammaire des amants,
Sachez conjuguer sans bésicle,
Sachez bien distinguer les temps,
Surtout, soyez fort sur l'article.

Le temps passé sert rarement,
Tâchez toujours d'être au présent.

Maris, prenez garde au futur,
Craignez le verbe auxiliaire.
Dans votre style toujours pur.
Pendant longtemps voulez-vous plaire!
N'usez jamais d'impératif,
Soyez toujours à l'optatif.

L'usage des conjonctions
Veut beaucoup d'art et de mystère.
Prenez garde aux déclinaisons
Quand vous aurez un thème à faire.
Il faut mettre en jeu force actifs,
Point de neutres, peu de passifs.

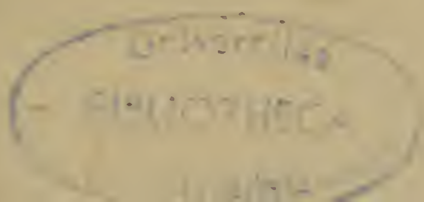
Et vous, messieurs les bacheliers,
Quand vous entrerez en licence,
Ne soyez pas trop réguliers.
N'usez pas trop de réticence.
Au beau milieu de vos discours,
Gardez-vous bien de rester courts.

Hélas! pourquoi, dans ma chanson,
Peindre encor l'amour au collége.
Depuis longtemps ce Dieu fripon
Est reçu maître à tendre un piége.
Depuis longtemps il a passé
L'âge heureux de son A B C.

SYLVAIN MARÉCHAL.

EST-IL BON DE TOUT SAVOIR

Dans le faubourg, à Cérès consacré,
Vivait à Reims Elise et sa grand-mère.



L'une a seize ans, l'autre est sexagénaire.
La mère Alix ne voit que son curé,
Et de lui plaire est sans cesse occupée.
Lise a des fleurs, un serin favori,
Mais son esprit n'est plus à sa poupée ;
Elle est dans l'âge où l'on rêve un mari.
Le jour, la nuit, elle y pense, et sa peine
Allait croissant quand, après la neuvaine,
Ni blond, ni noir, n'a demandé sa main.
Lise est jolie, et Lise attend en vain.
Quelqu'un lui dit : Chez vous l'argent est rare,
Voilà le mal, l'hymen veut de l'argent.
— Que veut l'amour? dit Lise innocemment.
On lui répond : — L'amour n'est point avare.
Un mois après, Lise avait un amant.
Contrat d'amour, passé sans le notaire
Ni les parents, veut l'ombre du mystère.
La mère Alix ayant vu sur le soir
L'amant sortir, va se fâcher, quand Lise
Lui dit : — Maman, dans mon livre d'église,
Il est écrit que l'on doit tout savoir.
— Mais, mon enfant, retourne donc la page,
Trop savoir nuit, nous dit l'autre verset.
— C'est bon, grand'mère, et quand j'aurai votre âge,
Je vous promets de tourner le feuillet.

COMTE DE CHEVIGNÉ.

CHANSON

Dans le logis de mon voisin
J'ai trouvé sa femme couchée.
Je n'ai pas été trop mal fin,
Cinq ou six fois je l'ai baisée !
C'est la devise de l'amour,
Chacun le doit faire à son tour.

Je suis cuisinier de mon art,
Qui, de ma lardoire aiguisée,
Ai traversé de part en part,
Le bas du ventre à l'épousée.
C'est la... etc.

Je suis charlatan renommé
Qui viens de guérir une dame
Dont le pucelage entamé
La faisait bien crier alarme.
C'est la... etc.

Et moi qui suis tant amoureux,
Je viens de baiser ma maîtresse.
J'ai tant frotté son entredeux
Qu'elle s'est écorchée la fesse.
C'est la... etc.

Je suis un chevalier errant,
Malheureux en toute aventure.
J'ai rompu ma lance en courant
Dans la barrière de nature.
C'est la devise de l'amour,
Chacun le doit faire à son tour,

(*Chansons folastres.*)

LE PLAISIR ET L'AMOUR

A MADAME ***

Allégorie

Dans l'empire de la Chimère,
Ou le Bonheur a fixé son séjour,
L'Occasion, sur le soir d'un beau jour,

En respirant l'odeur d'une rose éphémère,
Enfanta tout à coup le Plaisir et l'Amour.
Ces deux jumeaux qu'on a pris l'un pour l'autre,
Dans tous les temps et même dans le nôtre,
Tant l'œil hésite entre eux pour la première fois,
N'ont pas un trait qui se ressemble.
Dans un horizon d'or apparaissant ensemble,
Ils enlacent leurs bras, ils mélangent leurs voix...
On court vers eux, on les appelle,
On approche, on croit les saisir...
Mais le moins familier s'éloigne d'un coup d'aile ;
Est-ce l'Amour ou le Plaisir?

L'Amour, pour être heureux, a besoin de son frère.
Sans le Plaisir, il sommeille, il s'endort;
Sans le Plaisir, rien ne peut le distraire;
Sans le Plaisir, il se meurt, il est mort...
Le Plaisir, sans l'Amour, est plus vif, au contraire.
Les deux frères, Madame, en se tenant la main,
A vos genoux s'enchaîneraient d'eux-mêmes;
Mais un vieillard caresse ses systèmes.
Et voici mon avis : Quiconque en son chemin
Trouvera le Plaisir, doit d'abord, s'il est sage,
Sans attendre l'Amour, l'arrêter au passage
Et ne jamais dire *demain*.

Le Plaisir, par les sens, nous tient l'âme asservie,
Le plaisir émaille la vie,
Comme les fleurs dans la plaine au printemps;
Le Plaisir à l'Amour laisse la coupe amère,
Ses traits cruels et ses ennuis constants.
Le plaisir se souvient, dans ses plus doux instants,
Que l'Occasion fût sa mère :
Le Plaisir vit toujours et l'Amour n'a qu'un temps.

P. L. Jacob, *bibliophile*.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANTE

Dans le parc d'un duc libertin
Je conduisais Adélaïde.
Devant nous se trouve soudain
Un antique tout nu (c'était le grand Alcide).
Sur ses beaux yeux elle a posé sa main.
Moi, je lui dis bientôt, comme écuyer fidèle :
— Il est passé, ne craignez rien.
— Vous me trompez, répondit-elle,
J'en suis fort près, je le vois bien.

Daillant de la Tonche.

LES DOIGTS BÉNIS

Dans le parloir de sainte Madeleine.
Alix venant un pater consulter,
Est-ce péché, dit la nonne incertaine,
Quand le nombril démange, d'y gratter ?
— Péché vraiment. Corps ne sont que souillures,
Ne faut sur soi porter des mains impures.
Lors se levant et troussant ses habits :
Grattez-moi donc, dit la nonne au père Ange,
Vous êtes père en Dieu, dont les doigts sont bénis,
Mais grattez fort, car bien fort me démange.

(Recueil du Cosmopolite).

LA DÉVOTION ITALIENNE

CONTE

Dans le pays charmant où le pieux Énée
Vint terminer enfin ses courses et ses pleurs,
Où la religion triplement couronnée

Voit encore à ses pieds des flots d'adorateurs,
Vivait la belle Aline au cœur simple et docile,
Brûlant d'un amour pur pour Marie et Jésus,
Sans relâche observant quatre temps et vigile,
Et couvrant son beau corps d'os sacrés et d'agnus.
L'hymen l'avait liée au seigneur Fabius,
Triste époux, que le temps marquait de son empreinte.
D'ailleurs très peu dévot : de là plus d'une plainte
Et cent sujets de dispute et d'humeur.
De Pékin à Paris, de Paris jusqu'à Rome,
Il n'est qu'un seul moyen d'adoucir la rigueur
D'un nœud aussi bizarre, et ce moyen se nomme
Le droit de cocuage. Il est, dit saint Jérôme,
De toute antiquité : les rois y sont soumis.
Il fût imaginé pour consoler les femmes.
On le lève, dit-on, sur messieurs les maris,
Et l'on assure que nos dames,
Douces d'ailleurs, sensibles à nos vœux,
Sont sur ce point sans indulgence.
L'époux d'Aline, en conséquence,
Le payait comme un autre et n'en dormait que mieux.
Un soir d'été, dans le silence,
La déesse des nuits voilant le front du jour,
Sur son trône d'argent paisiblement s'avance,
Amenant sur ses pas le mystère et l'amour.
Aline, sous l'abri du plus doux des bocages,
Dont la lune n'osait percer la profondeur,
D'un amant adoré recevait les hommages.
Il était à ses pieds, demandait son bonheur
Et l'obtenait enfin de faveur en faveur,
Quand tout à coup le son d'une cloche voisine
Retentit dans les bois : O ciel ! ô doux Jésus !
S'écrie alors la scrupuleuse Aline,
Arrêtez, arrêtez, on sonne l'*angelus*.

LANTIER (*Travaux de l'abbé Mouche.*)

LA FAVEUR PAPALE

Dans le sacré conclave, un prélat limousin,
Véritable maître Gonin,
Manœuvra si bien à la sape,
Qu'il emporta la place et fût proclamé pape.
Les habitans du misérable bourg,
Où le pontife avait reçu le jour,
Choisirent dix d'entre eux pour porter leur hommage
A celui qui de Dieu sur la terre est l'image,
Et pour implorer sa faveur.
Le pape limousin leur fit faire grand'chère ;
De lui baiser les pieds ils obtinrent l'honneur.
Après quoi, l'agreste orateur
De la troupe lui dit : Saint Père,
Vous savez combien est ingrat
Le sol de la pauvre contrée
Qui, par votre pontificat,
Se voit à jamais illustrée.
Un travail rude et redoublé
N'y produit tout au plus que pour six mois de blé.
Très-saint Père, à telles enseignes
Que tout l'hiver nous vivons de châtaignes.
Daignez, par l'absolu pouvoir
Que vous exercez sur la terre,
Faire en sorte que ce terroir
Rapporte, sans jamais demeurer en jachère,
Deux bonnes moissons tous les ans.
Le pape répondit : Mes amis, j'y consens ;
Et, par l'autorité que le ciel m'a donnée,
Je veux en outre que l'année
Qui, dans tous les pays, n'a que douze mois pleins,
En ait douze de plus pour mes bons Limousins.

Van den Zande *(Contes en vers imités du Moyen de parvenir.)*

L'AVEU INATTENDU

Dans les états d'un roi de Lombardie,
Un jeune ermite avait tant forniqué,
Séduit, trompé par son hypocrisie,
Que son faux zèle enfin fut démasqué.
Son prince, instruit de sa joyeuse vie,
Voulut le voir ; il le mande à sa cour.
— Çà, lui dit-il, avoue, et sans détour,
A quels objets tu trouvas l'art de plaire.
Fais-en la liste avec mon secrétaire;
Mais, sur ta tête, il s'agit d'être franc.
Le bon cafard, forcé d'être sincère,
Cita les noms de femmes de tout rang,
Puis protesta n'avoir voulu rien taire.
— Quoi ! c'est là tout ! observa l'écrivain,
Sois plus exact, et nomme-nous quelqu'autre.
L'ermite alors, dit d'un ton patelin :
— Eh bien, monsieur ! écrivez donc la vôtre.

L'abbé de Schosne.

L'AMANTE ABANDONNÉE

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux.
Mais de la colonelle,
C'est le plus scélérat,
Pour une péronnelle
Le gueux m'a planté là.

Se découvrant sans feinte,
Dans un fossé du cours

Il grelottait de crainte.
Quoiqu'il brûlât d'amour :
Je meurs, chère maîtresse,
Dit-il, prenant ma main.
J'en pleurai de tendresse
Et ne lui cachai rien.

Il me jurait sans cesse
Qu'il m'aimerait toujours.
Hélas! sur sa promesse
J'approuvai ses amours.
De toute sa tendresse
Je faisais mon bonheur,
Et par ses tours d'adresse
Il s'rendit le vainqueur.

Quoi! fallait-il me rendre
Pour cet amant ingrat?
J'avais le cœur trop tendre
Pour un simple soldat.
Je veux être plus fière,
Puisqu'il me laisse là ;
Je serai plus altière
Et n'aimerai comm' ça.

Il avait la semaine
Deux fois du linge blanc,
Et, comme un capitaine,
La toquante d'argent,
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,

De pleurs tout inondée,
Je remplis mon baquet ;
Je suis abandonnée ;
Mais pour comble d'ennui,
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au berniquet ;
Il retournait mes poches
Sans me laisser un sou ;
Ce n'est pas par reproches,
Mais il m'a mangé tout.

La nuit, quand je sommeille,
J'embrasse mon coquin ;
Mais le plaisir m'éveille
Tenant mon traversin.
La chance est bien tournée :
A présent c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.

De ta lame tranchante
Perce mon tendre cœur ;
Fais périr ton amante,
Ou rends-lui son bonheur ;
Le passé n'est qu'un songe,
Une foutaise, un rien ;
J'y passerai l'éponge,
Viens, rentre dans ton bien.

Sans écouter ma plainte,
Le drôle avec Catin,

Sans aucune contrainte,
Va boire un pot de vin :
J'étais pour lui trop bonne
De souffrir ses amours ;
Et, puisqu'il m'abandonne,
Je le fuirai toujours.

J'étais parfois trop bête
D'aimer ce libertin,
Qui venait tête à tête
Manger mon saint frusquin ;
S'il me trouvait gentille,
D'autres aussi verront
Que je suis brave fille,
Qui ne veut point d'affront.

L'ABBÉ MANGENOT (p. 109, de ses *Poésies*).

COMPLAINTE D'UNE FEMME A SENTIMENT

ROMANCE

AIR : *De mon berger volage.*

Dans le siècle où nous sommes,
Qu'on *aime faiblement !*
L'on ne peut, chez les hommes,
Trouver de sentiment !
Tircis n'est point volage,
Mais son cœur est usé.
Se peut-il qu'à son âge
Un *cœur* soit épuisé ?

Tu jures que tu m'aimes,
Mais c'est si froidement !
Tircis, tes serments mêmes,
Redoublent mon tourment.

Laisse le vain langage
Des serments superflus;
Aime-moi davantage,
Et ne le jure plus.

Quels destins sont les nôtres!
Pourquoi suis-tu mes pas?
Tu n'en *aimes* point d'autre,
Mais tu ne m'*aimes* pas.
Quand ton *cœur* léthargique
N'est plus sensible à rien,
Ingrat! ce qui me pique,
C'est que je sens le *mien*.

Comment! rien ne ranime
Tes *désirs* languissants!
Ce n'est pas que j'estime
Les vains plaisirs des sens.
Mais que ton *cœur* s'enflamme
Du moins par mes transports!
Eh! quoi! même ton âme
A perdu ses *ressorts!*

Collé.

TABLEAU DE LA VIE HUMAINE

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Dans les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir;
En avançant dans la vie,
Nos seuls biens sont dans l'espoir.
La vieillesse encor projette,
Mais avant d'exécuter,

L'heure sonne, et l'on regrette,
Sans avoir à regretter.

M[me] LA M[se] DE BOUFFLERS.

LES NOCES DE GUILLOT (1)

CONTE TIRÉ DE MACHIAVEL

Dans les noces toujours se disent les bons mots,
Car la joie et l'amour vont d'une même route.
Tous deux ouvrent l'esprit sans doute ;
Et si, dans ces endroits il s'y fait quelques sots,
Si l'on y voit germer les têtes
Des bêtes,
C'est pour le compte des traitants ;
Car le reste des assistants
Ne songe qu'à manger et rire.
Sur ce sujet, il me souvient
D'un conte qu'on m'a fait, qui fort à propos vient ;
Et, tel qu'on me l'a fait, je m'en vais vous le dire.

Aux noces d'un certain Guillot,
Je ne sais s'il y fut fait sot ;
Mais je sais que grosse cohorte
De gens de différente sorte
Et de différent sexe aussi,
Y goba maint chasse souci ;
Surtout de certaines commères
Fort friandes de bonnes chères
Et de certains encolletés
S'y tinrent tous pour invités,

(1) Ce conte, qui n'a été revendiqué par aucun contemporain de La Fontaine, et qui porte le cachet de son style, malgré de graves négligences, se trouve à la fin du premier volume de l'édition de ses contes de 1710.

Car la fête jamais ne se trouverait bonne,
Surtout quand femme il y a,
Si quelqu'abbé n'assistait en personne
Pour entonner l'*alleluia*
Ou pour cajoler. Tant y a
Que, dans cette noce-ci,
Trois commères sans souci,
Un homme et sa femme aussi,
Et certain porte soutane,
S'y trouvèrent en caravane.
L'abbé était rêveur, triste comme la mort;
Mais il n'avait pas tout le tort,
Puisque l'on enlève sa mie.
C'est sa tonton qui se marie.
C'était assez pour en devenir fol,
Et pour s'aller casser le col.
Enfin, après bon vin, bon pain et bonne chère,
La femme parla la première ;
De la nouvelle épouse elle dit les bijoux,
La dot qu'elle porte à l'époux,
Ses fonds, ses biens et ses chevances,
Ses qualités, ses alliances.
Enfin que les conjoints sont à jamais heureux.
— Il n'est que moi de malheureux,
Dit le mari d'un ton fort pitoyable,
Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul diable.
— Ecoutez-le ! dit la femme en courroux.
Sachez, mon très-ingrat époux,
Que je n'ai pas porté la corne d'un seul diable,
Mais mille cornes d'autres gens,
Dont nous tirons bien de l'argent.
Cependant la commère Aimée,
Du jus de Bacchus animée,
Lors s'écrie en riant : Je vois en ce réduit
Un lit,
Qui servira toute la nuit
De champ à sanglante bataille.

Mais pourtant de celles qu'on baille
Sans grand courroux et sans grand bruit.
Nos champions déjà semblent se mettre en ordre :
Leurs yeux commencent leur débat.
Ils se défient à leur combat.
Ils enragent de s'entre-mordre ;
Et comme de vrais inhumains,
Ils désirent d'en être aux mains.
Voyez comme les yeux leur brillent !
Pour le combat, comme ils pétillent !
Je crains qu'en cette occasion
Il n'y ait quelqu'effusion
De sang humain ou de quelque autre chose
Qu'ici vous étaler je n'ose.
— Oh ! pour moi, Lucrèce reprit,
Je n'ai pas beaucoup de l'esprit;
Mais je n'ai jamais pu comprendre
Comme une jeune fille, et délicate et tendre,
Peut se résoudre de coucher
Avec un garçon en chemise,
Et je serais bien entreprise
S'il me venait ainsi toucher.
— Voyez-vous la sainte Nitouche !
Interrompit Clarisse à ce moment.
Vous ne diriez pas qu'elle y touche !
Elle fait la petite bouche,
Mais on sait bien ses sentiments.
Elle préfère les serments
De ses amants
A tous les actes de notaire.
Ce n'est pas là toute l'affaire !
Continua Clarisse, et d'un ton goguenard ;
Car je gage une grosse somme
Qu'elle va refuser un parfait homme,
De peur d'épouser un cornard !
— Eh ! tout doux, ma bonne commère !
Répondit Lucrèce en colère.

Retenez mieux votre courroux :
Que mon fait point ne vous tourmente !
Je n'en agis point comme vous
Qui, dès lors que le coucou chante,
N'oseriez approcher un bois
Sans prendre une grande épouvante.
Croyant de votre époux entendre alors la voix.
Aussitôt la commère Aimée,
En voyant les fers s'échauffer,
Que leur bile était enflammée,
Qu'elles allaient se décoiffer,
S'avisa, en femme de bien,
D'y mettre ordre en rompant les chiens.
— Quoi ! vous ne dites rien, dit-elle, mon compère,
En s'adressant à messire l'abbé.
Oh ! vous ne nous estimez guère !
Vous n'avez point encor parlé ?
Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne ;
Car, à vous voir ne dire mot,
On vous prendrait bien pour un sot,
Et l'on dirait d'abord que vous avez pris corne.
Quittez-moi cet air de soupir !
Faites-nous vite un petit conte !...
— Madame, dit l'abbé, trop d'honneur me fait honte,
Et sans doute vous vous trompez.
Je ne suis ni marquis ni comte ;
Et faire je ne puis que des petits abbés.
Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose.
A temps finit ici la glose ;
Car l'on finit bientôt, bientôt on s'en alla,
Et de ceci, ni de cela,
Jamais personne ne parla.

Attribué à La Fontaine.

———

A BON CHAT BON RAT

Dans les transports d'une amoureuse flamme
Un roué disait à sa femme :
Cocufier son galant est bien doux !
— Il est plus doux encor, lui répondit la dame,
De cocufier son époux.

Daillant de la Touche.

L'INEXPÉRIENCE

Dans le Temple de la Justice
Jeune voleur encor novice
Fut saisi par un alguasil ;
Ce qu'apercevant Monsieur Gobe,
Il dit : De quoi s'avise-t-il
De voler au Palais sans robe ?

Bruzen de la Martinière.

LA PAQUERETTE ET L'ÉTOILE

L'ÉTOILE

Dans l'ombre, aimable pâquerette,
Mon rayon le plus doux reluit
Et dessine ta collerette
Sur le noir manteau de la nuit.

La Paquerette

Quoi ! vous, belle étoile attachée
Au marchepied du roi des cieux,
Sur la fleur, dans l'ombre cachée,
Vous daignez abaisser les yeux !

L'Étoile

Chaque étoile, dans son orbite,
Loin d'être un vain luxe des nuits,
Aux planètes que l'homme habite
Dispense arbres, fleurs, grains et fruits

Des feux du soleil dans l'espace,
Moi qui compléta les couleurs,
Sur les corps que sa force enlace,
Je préside au destin des fleurs.

Tu ne m'es donc pas étrangère,
Fleurette éclose en si bas lieu.
Astre éclatant, fleur passagère,
Se tiennent dans la main de Dieu.

La Paquerette

Ainsi que la terre où nous sommes,
Se peut-il qu'aux cieux étoilés,
De fleurs, de papillons et d'hommes,
D'autres globes roulent peuplés?

L'Étoile

Certes, ma fille, aux mêmes causes,
Le même effet ne peut faillir.
Dans ces mondes naissent des roses
Et des vierges pour les cueillir.

Béranger *(Chansons posthumes.*

ELOI, NE ME TOUCHEZ PAS

Dans ma chambre, tête à tête,
Si j'ai pu vous recevoir,

J'ai pensé qu'un homme honnête
Ne me ferait rien de noir.
Et votre âme audacieuse
Ose concevoir..... hélas!.....
Ah! je suis si chatouilleuse!.....
Eloi, ne me touchez pas!

S'il faut pour vous satisfaire,
M'asseoir à votre côté,
Je le veux bien, mais j'espère
Que j'y suis en sûreté.
Est-ce être assez malheureuse!
Vous me regardez, hélas!
Ah! je suis si chatouilleuse!.....
Eloi, ne me touchez pas!

Quoi! plus près! est-ce un reproche!
Et devrais-je y consentir?
Voyez, lorsque l'on m'approche,
Combien ça me fait souffrir!.....
Ah! quelle conduite affreuse!.....
Dieu, vous me pressez le bras!.....
Moi, qui suis si chatouilleuse!.....
Eloi, ne me touchez pas!

PAR BOUCHER DE PERTHES.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Dans ma jeunesse
Cythère fut la cour
Où je fis mon séjour.
Sur l'échelle d'amour,
Je montais nuit et jour,
Et remontais sans cesse.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela.
Sérieux et grave,
Du régime esclave,
Je lis Boerhave,
Descends dans ma cave,
Et remonte cahin-caha.

PIRON.

JADIS ET AUJOURD'HUI

UN VIEILLARD

Dans ma jeunesse,
Gaîment le temps passait :
On se divertissait,
Avec grâce on dansait,
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence ;
Les grâces, la danse
Sont en décadence.
Et le bal va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE

Dans ma jeunesse,
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'injustice,

Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD

Dans ma jeunesse,
Les veuves, les mineurs,
Avaient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs,
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'on gruge, l'on pille,
La veuve, la fille,
Mineur et pupille,
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE

Dans ma jeunesse
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux,
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle,
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD

Dans ma jeunesse,
On voyait les auteurs,
Fertiles producteurs
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent :
Les muses gémissent,
Succombent, périssent :
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE

Dans ma jeunesse,
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilants,
En dépit des amants,
De leurs tendrons charmants
Conservaient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD

Dans ma jeunesse,
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bornait sagement,

Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Honteux d'être sage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage,
A vingt, il fait rage,
A trente, il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE

Dans ma jeunesse,
Les femmes, dès vingt ans,
Renonçaient aux amants ;
De leurs engagements
Les devoirs importants
Les occupaient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère :
La bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD

Dans ma jeunesse,
Des riches partisans,
Les trésors séduisants,
Les fêtes, les présents
N'étaient pas suffisants
Pour vaincre une maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Un commis sans peine
Gagne une Climène,
Et dès qu'à Vincennes

En fiacre il la mène,
La vertu va
Cahin, caha.

PANARD.

LA FAUSSE DÉVOTE

Dans mon humeur dévote et de sainte Nitouche,
Je condamne l'amour que je trouve si doux;
Et si d'un seul amant je refusai la couche,
C'est afin que mon lit fut la couche de tous.

GUILLAUME COLLETET. 1659. (*Flèches d'Apollon*, I, p. 163.)

CHANSON

Dans nos bois, dans nos champs, parmi cette verdure,
Nous vivons, nous aimons sans fard,
Sans caprice et sans art.
Nous ne cherchons, Philis, qu'à suivre la nature.
Si le rossignol chante un air tendre et touchant,
Ou si la fauvette soupire,
Nous suivons le penchant
Que nous inspire
La douceur de leur chant.
S'il paraît quelques tourterelles,
Nous gémissons, nous badinons comme elles.
Enfin, charmés de mille oiseaux,
Et les prenant tous pour modèles,
Nous allons jusques aux moineaux.

ALEXANDRE LAINEZ (*Amusements du cœur*, IX, 15.)

VAUDEVILLE DE LÉANDRE ÉTALON

AIR : *J'en f'rai la folie.*

GILLES

Dans nos haras en Turquie,
Femme un peu jolie
Veut, au gré de son envie,
Se voir bien servie ;
L'être par onze ou douze étalons,
Grands, gros, gras, beaux, blancs, noirs ou blonds.
Jarni ! quelle vie,
Ma mie,
Jarni ! quelle vie !

ISABELLE

Un jour ne paraît qu'une heure
Dans cette demeure.
Dans un sérail, sainte Ampoule !
Comme le temps coule !
Trouve-t'on jamais les jours trop longs
Auprès de tendres étalons ?
Jarni !... etc.

LÉANDRE

Pour être étalon passable,
Faut être impayable,
Infatigable, incroyable,
Il faut être un diable.
Jarni ! que les jours paraissent longs,
Même au plus fier des étalons.
Queu chienne de vie,
Ma mie,
Queu chienne de vie !

CASSANDRE

Mesdames, quoi qu'on dise,
Je vois sans surprise
Qu'on donne, au temps du bel âge,
Dans l'étalonnage.
Mais, pour Cassandre ou pour Pantalon.
Le sot métier d'être étalon.
Queu chienne de vie,
Ma mie,
Queu chienne de vie!

COLLÉ.

LA QUESTION CAPTIEUSE

Dans notre voisinage, où l'on voit tant d'abus,
Disait Lucas à son compère,
Sans vous compter, combien comptez-vous de cocus?
— Comment, sans me compter? reprit l'autre en colère...
— Ne vous mettez pas en courroux,
Dit Lucas, je n'ai point prétendu vous déplaire.
Eh bien! en vous comptant, combien en comptez-vous?

ANT. L. LEBRUN.

LE PAIEMENT D'AVANCE

Dans Paris plus d'un bourgeois,
N'ayant maîtresse ni femme,
Pour un écu, tous les mois,
S'en va rafraîchir sa flamme.
Témoin monsieur Rogaton
Qui sait où le bât le blesse,

Et de temps en temps, dit-on,
Cède à l'humaine faiblesse.
L'autre jour, une drôlesse
L'aperçut de son balcon,
Et la voilà qui l'invite
Par un *sitt sitt* redoublé.
Mon homme de monter vite
Sitôt qu'il est appelé.
Il entre ; elle de lui dire :
— Mon fils, sois le bien venu.
C'est moi qu'on nomme Zelmire.
Ce nom, je crois, est connu.
Ici l'on trouve à sa guise
Blancheur, fraîcheur, fermeté.
Ces trois mots sont ma devise.
Je suis en bonne santé.
Dans mes bras tout Paris tombe.
J'ai la gorge de Duthé
Et les fesses de Colombe.
Viens t'asseoir à mon côté,
Et mets-moi vite à l'épreuve ;
Mais, auparavant, fais preuve
De ta générosité.
— Dis-moi combien tu demandes.
— Combien ? six livres, mon cher,
Et douze si tu marchandes.
C'est un prix fait en hiver.
Mons Rogaton sur la bouche
Un gros baiser lui colla.
Zelmire, d'un air farouche :
— Il faut mettre six francs là,
Et sois sûr que sans cela
Je ne veux pas qu'on me touche :
Dépêchons, il se fait tard.
Six francs, ou bats en retraite.
Rogaton les lui départ,
La commère satisfaite,

Ses charmes lors dévoila
En lui disant : Me voilà
Comme le bon Dieu m'a faite.
— Ah ! ciel ! je suis infecté.
Ici que n'ai-je apporté
De l'ambre ou de la civette !
Cache vite tes attraits,
Dit-il, car je gagerais
Que tu n'a pas fait toilette.
Fi ! — Si tu n'est pas content,
Tu peux regagner la porte.
— Eh bien ! rends-moi vitement
Mes six francs et que je sorte.
— Tes six francs : oh ! doucement.
Je ne fais point de corvée.
On ne rend jamais l'argent
Lorsque la toile est levée.

(*Etrennes gaillardes*, 1784, p. 26.)

LA BÉGUEULE

Dans ses écrits, un sage italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'âme, en talents, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres là :
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état, heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place et garder ce qu'il a !

La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune, elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice et souffrant son mépris.

L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux esprits,
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère,
Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacle et soupers agréables
Rendaient ses jours à peu près tolérables :
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme n'est pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ses plaisirs. Son superbe dégoût,
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout.
On l'appelait la belle impertinente.
Or, admirez la faiblesse des gens :
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisans,
D'apprivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on faisait.
Pour ses amants encor plus intraitable ;
Aise de plaire et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste ;
Tout prit parti, seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste ;
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'âme et ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que les esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine, et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis

De sa filleule et lui disait : Arsène,
Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
As-tu des goûts et des amusements ?
Tu dois mener une assez douce vie.
L'autre en deux mots répondait : Je m'ennuie.
— C'est un grand mal, dit la fée, et je crois
Qu'un beau secret, c'est de vivre chez soi.

Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
— Je veux aller à la sphère divine ;
Faites-moi voir votre beau paradis.
Je ne saurais supporter ma famille
Ni mes amis, j'aime assez ce qui brille,
Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
Me trouver bien que dans votre palais ;
C'est un goût vif dont je me sens coiffée.
— Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt, dans un char lumineux,
Vers l'Orient la belle est transportée ;
Le char volait, et notre dégoûtée,
Pour être en l'air se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique
D'or ciselé dans un goût tout nouveau
Lui parut riche et passablement beau.
Mais ce n'est rien quand on voit le château
Pour les jardins, c'est un miracle unique.
Marly, Versailles, et leurs petits jets d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.
La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : Voilà votre maison ;
Je vous y laisse un pouvoir despotique
Commandez-y. Toute ma nation
Obéira sans aucune réplique.

J'ai quatre mots à dire en Amérique,
Il faut que j'aille y faire quelques tours ;
Je reviendrai vers vous en peu de jours ;
J'espère au moins, dans ma douce retraite,
Vous retrouver l'âme un peu satisfaite.

Aline part. La belle, en liberté,
Reste et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim? cent plats sont apportés :
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie :
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphirs.
Vingt chars brillants de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes ;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siége aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillements,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmants.
Les perroquets répétaient ses paroles
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des Dieux,
A ses parents avec art enlevée,
Au seul amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré
Aux éléments commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie.
Plus d'agréments environnaient sa vie,
Plus de beautés décoraient son séjour,

Elle avait tout ; mais il manquait l'amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna, le soir, de la musique
Dont les accords et les accents nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes ;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes ;
Dans ce palais point de barbe au menton.

A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine ?
Point d'homme ici ! suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me traite en reine,
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend :
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
C'est leur destin et leur premier devoir.
Je les méprise et je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable ;
Et cependant les nymphes, sur le soir,
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instruments.

Le lendemain mêmes enchantements,
Mêmes festins, pareille sérénade,
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade ;
Le lendemain fut triste et fatigant ;
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du temps trop peu durable
Où je chantais, dans mon heureux printemps,
Des lendemains plus doux et plus plaisants.

La belle enfin chaque jour festoyée,
Fût tellement de sa gloire ennuyée
Que, détestant cet excès de bonheur,

Ce paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brèche
A certain mur ; et semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute et vous franchit le parc.

Au même instant, palais, jardins, fontaines,
Or, diamants, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis.
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert et des rochers affreux.
La dame alors s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait, et déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux ;
Les cris perçants des funèbres oiseaux,
Les hurlements des ours et des panthères
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière ?
Dans sa détresse, elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier
Qui s'en allait, par un vilain sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière.

Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,
Vois en pitié le malheur qui me suit,
Car je ne sais où coucher cette nuit ;
Quand on a peur tout orgueil s'humanise.

Le noir pataud, la voyant si bien mise,
Lui répondit : Quel étrange démon
Vous fait aller dans cet état de crise
Pendant la nuit, à pied, sans compagnon !
Je suis encor très-loin de la maison.
Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne,

On recevra sa petite personne
Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
Toute française, à ce que j'imagine,
Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
Je n'ai qu'un lit : c'est assez pour nous deux.

Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser, sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie,
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
— Hélas ! hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir, la honte, le courroux
L'ont suffoquée ; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie.
La fée arrive, et peut-être un peu tard,
Présente à tout, elle était à l'écart :
Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
Que vous étiez une franche bégueule.
Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux,
Que de quitter le bien pour être mieux.
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire,
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur ?... qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente ; et prit même en secret,
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

VOLTAIRE.

LE DUC EMBARRASSÉ

Dans son boudoir, un vieux seigneur caduc,
Mine faisait de beaucoup entreprendre ;
Il pressait Lise : « Arrêtez, mon cher duc,
Lui dit l'espiègle ; et si j'allais me rendre!... »

ECOUCHARD LE BRUN.

LA CHOSE IMPOSSIBLE A SAVOIR

Dans son château, loin de la cour,
Paisiblement vivait une baronne antique,
Avec son cher époux, le baron de Vertcour.
Nombreuse était sa maison domestique,
Trop facile, ou plutôt moins heureuse en son choix,
Pour suivante elle avait la perle des coquettes ;
Mais c'était bien le plus joli minois !
Lise aurait eu la pomme entre mille soubrettes.
Bouche perlée, œil noir et bien fendu,
Gorge à son point, taille élégante.
Lisette avait tout ce qui nous enchante
Et sucre le fruit défendu.
Déjà sur maint autel, l'encens pour elle fume.
C'est qu'on ne peut la voir sans désirer...
Fille qui brûle aussi de ce feu qu'elle allume,
Ne laisse pas trop longtemps soupirer,
Et son honneur n'est plus qu'une glace fragile,
Un trésor précieux dans un vase d'argile
Qu'au moindre choc on va briser.....
C'est fait. Lise a perdu sa première innocence,
Et le mal vient à tel point d'évidence
Qu'on ne saurait le déguiser.

C'est un malheur, je lui pardonne.
Lise pourtant aurait dû le prévoir;
Mais quel en est l'auteur? C'est ce que la baronne
Absolument voulait savoir.
Lisette absolument ne veut nommer personne.
Sa maîtresse, le même soir,
Dit à ses gens qu'elle rassemble :
— Le coupable chez moi viendra se déclarer.
Le mal est fait, on le doit réparer.
Sur cela nous verrons à raisonner ensemble.
Pour la chasse demain, dès qu'on sera parti,
Je serai seule, alors, avec toute assurance,
De sa faute il pourra me faire confidence.
Le lendemain, Picard, grand laquais bien bâti,
Arrive chez madame et dit avec franchise :
J'avais perdu la tête, et j'ai fait la sottise,
Je vous ai fait, madame, une infidélité.
— Petit ingrat! qui s'en serait douté?
— A tout péché, miséricorde,
Lise a je ne sais quoi, rien n'affriole tant.
Sous la coudrette, un soir, tout en batifolant,
Je lui propose, elle m'accorde,
J'en profite. — Coquin, rien ne peut t'excuser.
Et voilà donc le prix de ma tendresse!
C'en est trop. Lise eût tort de ne pas refuser.
Et vous, Picard, de sa jeunesse
Vous ne deviez pas abuser.
Mais après cette gentillesse,
Vous vous aimez, je pense, il faut vous épouser.
— Je l'aimais ce jour-là. — Paix, on ouvre ma porte.
— Madame, faut-il que je sorte?
— Oui, va-t'en par mon cabinet.
Un second laquais entre, et, l'air tout en déroute,
Dans ses mains, sans mot dire, il tourne son bonnet.
— Que veux-tu si matin? — Ah! madame s'en doute.
— Non, de quoi s'agit-il? parle plus clairement.
— Je viens me déclarer... Lisette a fait de sorte

Que je suis le papa du petit qu'elle porte.
— Tant mieux, de tout mon cœur, je t'en fais compliment,
Dit la baronne avec malin sourire,
J'entends quelqu'un, reviens dans un autre moment.
Va, mon garçon, et ne fais jamais pire.
— C'est vous, monsieur Dumont, soyez le bien-venu.
Vous savez qu'aujourd'hui j'aurai beaucoup de monde,
Vous m'apportez sans doute le menu.
— Avant que sur cela, madame, je réponde,
Permettez que mon cœur se soulage d'abord,
Et qu'en faisant l'aveu d'une erreur passagère,
Je cherche à mériter un pardon que j'espère.
Ma probité, madame, a fait naufrage au port.
De ce début, la baronne interdite
Lui dit : Monsieur, expliquez-vous bien vite.
— J'ai succombé, le pas était glissant,
C'est moi qui suis le père de l'enfant.
— En êtes-vous bien sûr? — Certes, je dois le croire.
— Ne vous effrayez point, monsieur Dumont, hélas!
Allons, que mon dîner surtout n'en souffre pas.
De plus en plus s'embellit notre histoire;
Car au maître d'hôtel succède l'intendant.
C'était, dans la maison, un philosophe, un sage,
Jamais n'auriez pensé qu'il fut entreprenant.
Ce rigide censeur, ce grave personnage,
Qui ne comptait encor que soixante printemps,
Trouvait certain plaisir à faire des enfants;
Mais il craignait surtout de passer pour en faire.
D'un amateur honteux, c'est la crainte ordinaire.
Le cocher, le frotteur, le garçon jardinier,
Gens amis du plaisir, bons vivants, bien capables,
Tous du même péché vont s'avouer coupables;
Le précepteur, enfin, comparait le dernier.
Homme lettré, sachant manier la parole;
Mais devrait-il ici jouer un rôle!
Son prime abord dénote un modeste embarras.
A faire cet aveu sa langue se refuse.

Aux premiers compliments un instant il s'amuse,
Se pince le menton, et faisant les beaux bras,
Finit par s'accuser comme un autre s'excuse.
— A propos de Lisette, il est de mon devoir
D'écarter les soupçons que vous pourriez avoir.
Vous voyez que je viens, par un trait de sagesse,
Immoler l'amour-propre à la délicatesse.
A peine quelquefois si je suis éveillé,
Qu'elle vient dans ma chambre en frais déshabillé.
Je sais que malgré moi j'ai le défaut de plaire.
Je lui donnai un jour un avis salutaire.
« Lise ! chez un jeune homme on n'entre pas ainsi.
A ton âge, ma fille, on connaît la décence.
Tu t'exposes beaucoup, tu m'exposes aussi. »
Un sourire, un soupir échappe à l'innocence,
Dans le calme apparent d'une douce langueur.
Son cœur était ému, le mien n'était plus libre.
Tous deux en même temps nous perdons l'équilibre,
Et d'un baiser plein de douceur,
Je ne sais si j'accorde ou obtiens la faveur :
D'un œil voluptueux la puissance attractive,
Sur mon âme troublée agit avec fureur,
Et je rappelle enfin ma vertu fugitive.
Comment rétrograder après le premier pas?
D'honneur! on le voudrait qu'on ne le pourrait pas.
Mais décent par état, discret par caractère,
J'ai voilé mes plaisirs des ombres du mystère.
Je sais, quand il le faut, garder le *décorum*,
Et la prudence est mon *vade mecum*.

— Oh! n'en déplaise à votre prud'hommie,
Pour cette fois, monsieur, elle s'est endormie.

— Ce fût le sommeil du bonheur,
Le moment vient qu'on n'est plus maître
De sa raison ni de son cœur.
Le Dieu malin vous prend en traître,

Et l'on trouve le fruit où l'on cherche la fleur.
Je ne sais pas si je m'exprime
Fort clairement. — Monsieur, on ne peut mieux,
Je vois dans tout son jour l'horreur de votre crime :
Vous le peignez en beau, j'en sens tout l'odieux.

— Ah ! madame, pourquoi cette amère censure ?
Ce crime est trop commun ;
Ce crime enfin, si c'en est un,
Avant d'être en mon cœur était dans la nature.
Que je plains ceux qui ne pardonnent rien.

Ici le bruit des cors interrompt l'entretien,
C'est le retour de chasse, on sonne la retraite,
Après le débotté, l'on parle de Lisette.
— Le croiriez-vous, monsieur, je n'ai pu découvrir
De son enfant quel est le père.
— J'en étais sûr. — C'est encor un mystère.
— Je vous crois. En deux mots je pourrai l'éclaircir,
Ne vous en fâchez pas. Un jour, en votre absence,
L'occasion, l'herbe tendre, je pense...
— Je vous entends, monsieur, vous gazez finement.
— Ce ne fut qu'un caprice, un moment de folie.
Mesdames, vous savez, quand notre cœur s'oublie,
Le ramener au sentiment.
— Vous persiflez aussi fort joliment.
Baron, j'aurai mon tour, je me fais une fête
De me venger... d'une manière honnête.
Je ne sais point me venger autrement.
Notre baronne, en ressources fécondes,
Pour la seconde fois rassemble tout son monde
Et leur dit : Mes enfants, ne songez qu'au plaisir :
Nous marions Lisette, il vous faut divertir.
L'hymen efface tout, elle est toujours charmante...
Pour sa dot, le baron fait mille écus de rente,
La noce est à mes frais, nous la ferons demain.
Que son amant s'approche et lui donne la main.

Deux ou trois seulement d'y courir se hasardent,
S'arrêtent tout à coup et bien sots se regardent.
L'abbé se mord les doigts, il enrageait un peu
D'avoir fait l'enfant? non, d'en avoir fait l'aveu.
Sur ce coup de théâtre, il faut baisser la toile.
On voit comment l'intrigue à l'instant se dévoile.
Quel est le père enfin? On ne l'a jamais su.
Lequel fut son époux? Aucun n'en a voulu.

L'abbé Bretin.

LA PRUDE

Dans tous les lieux dévôts, elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

Molière.

LA FILLE VIOLÉE

Dans tous les temps on a parlé;
On parle tous les jours encore;
De femme que par force un brutal déshonore,
De jeune tendron violé :
Même il est par les lois des peines décernées
Contre ces ardeurs effrénées.
Toutefois de ce point je suis toujours surpris,
Et je crois encor moins au viol qu'aux esprits.
Vous m'allez apporter l'exemple de Lucrèce;
Et bien Lucrèce soit : qui dira sûrement

Si de sa part quelque consentement
N'aida pas de Tarquin la brutale tendresse!
Mais elle se donna le trépas de sa main,
Il est vrai ; mais qui sait si ce coup inhumain
Fût pour montrer son innocence,
Ou pour punir son peu de résistance?
Croyez-moi, quels que soient les efforts d'un amant,
Une belle toujours y résiste aisément.
Or donc, toutes les fois qu'en l'amoureuse affaire,
Un téméraire amant vient à se satisfaire,
Comptez que la souffrante en secret y consent.
Je vais vous en donner un exemple récent.
Zénogris, fille grande et forte,
Mais ingénue, autant que fille de sa sorte,
Autour d'elle laissa tant rôder un amant,
Qu'enfin, je ne sais comment,
Ses robes chaque jour devenaient trop étroites;
Comme elle était des moins adroites,
Ses parents aussitôt s'aperçurent du cas.
Dieu sait quel bruit, et quel fracas
Ce fût dans toute la famille!
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,
Etant riche, ce point adoucit tout le fait.
D'abord le père de la fille
Va proposer au suborneur
D'épouser Zénogris pour sauver son honneur.
Epouser est un sort où rarement aspirent
Ceux qu'amour n'a pas fait vainement soupirer,
Et c'est ce qu'à peine ils désirent,
Lorsqu'ils ont tout à désirer.
Aussi Cléon, c'est le nom du jeune homme,
A ce triste propos n'eût garde de céder;
On supplie, on menace, on somme,
Le plus court fut de plaider.
Devant les magistrats, notre belle éplorée
Se plaint, montrant son ventre à son menton égal,
D'avoir été déshonorée,

Et demande qu'enfin, par le nœud conjugal,
Cette honte soit réparée.
Cléon, d'une mine assurée,
Et fourbe, comme sont les hommes d'aujourd'hui,
Dit que le fait n'est pas de lui.
En cent façons on tâche à le surprendre :
Quelque détour qu'on puisse prendre,
Le drôle adroitement de tout sait se tirer.
Eh bien, Messieurs, répond Zénogris désolée,
Puisqu'il m'y force, enfin, il faut tout déclarer :
Le perfide m'a violée.
Debout contre une porte arriva l'accident.
— Mais comment, dit le président,
Un homme si petit, qu'à peine il peut atteindre
De sa main jusqu'à votre front,
A-t'il pu, debout, vous contraindre
A recevoir un tel affront ?
— Hélas ! la chose est très-certaine,
Répond Zénogris sans tarder,
Le voyant haleter et souffrir tant de peine,
Je me baissai tant soit peu pour l'aider.
A ces mots, de rire éclatèrent
Les juges, et la déboutèrent
De sa vaine prétention.
Si l'on jugeoit sans passion,
Ou plutôt sans prévention,
Tout ce que dans le monde on nomme violence,
L'on verrait que ce n'est que pure fiction,
Et l'on n'y trouverait que trop de ressemblance
A cette comique action.

VERGIER.

LA RESTITUTION

Dans un accès de tendre frénésie,
Un blanc-manteau trouvant une laïs,
La supplia tout bas de courtoisie.
L'autre requiert qu'il lui donne un louis,
La somme est grande ; aussi grande est l'envie
Du compagnon tant qu'il n'en pouvait plus.
Il y consent et compte les écus,
Puis, il en prend pour dix ans, pour la vie.
Quand il fut soûl, dit adieu, s'en alla.
Mais, tout d'un coup, la garce le rappelle
En lui disant : Je ferais conscience
De prendre écus quand on me sert si fort.
Tenez, je joins trois francs au louis d'or,
Et, pour le tout, que votre révérence
Vite le fasse une autre fois encor.

(*Poésies de M. B****, 1756, p. III.)

LA COMMODITÉ DES FIACRES

Air : *Fille qui voyage en France.*

Dans un amoureux mystère,
Un fiacre est d'un grand secours ;
Du voyage de Cythère
Il précipite le cours :
Chaque secousse
Fait avancer les Amours,
Sans qu'on les pousse.

Près d'un bal, un fiacre habile
S'alla placer à propos.
L'Amour trouvant cet asile

Propre à cacher ses travaux,
Ouvrit sa bourse,
Et lui paya son repos
Plus que sa course.

GRÉCOURT.

LES PÉDANTS

CONTE

Dans un bâtiment magnifique,
Où trois ou quatre honnêtes gens
Logeaient parmi quantité de pédants,
Où tout était scientifique,
Jusqu'au moindre domestique,
Le feu s'étant mis un beau jour,
On ferma vivement les portes
Pour empêcher d'entrer le peuple d'alentour,
Qu'on voyait accourir en nombreuses cohortes.
Or, entre les gens de dehors
Etaient plusieurs pédants qui, laissant leurs affaires,
Venaient secourir leurs confrères
Comme membres d'un même corps.
Ils étaient en chapeau, manteau long et soutane.
On les introduisit. Dès qu'ils furent entrés,
Ceux de dedans, tout effarés,
Ayant presque perdu la tramontane,
Vinrent vers eux, disant : Tous, tant que nous voici,
Il faut délibérer sur cette affaire-ci,
Comme étant affaire importante.
Notre maison brûle toujours.
Sans qu'on y donne du secours ;
Ne perdons pas de temps, car la chose est pressante.
Nos deliberare oportet.

Oui mais, dans nos statuts, s'il faut qu'on délibère,
Dirent les autres, comment faire?
Délibérerons-nous sans robe ni bonnet?

L'ABBÉ DE SAINT-USSANS (*Contes nouveaux*, 1677, p. 154.)

LA FILLE DEVENUE PRUDENTE

Dans un bois, à l'écart, d'un air coquet et doux,
Cléon pressait Babet, qu'il trouvait difficile.
De la naïve enfant s'allumait le courroux.
— Finissez donc, monsieur, retirez-vous :
Voulez-vous bien rester tranquille?
— Eh! pourquoi te fâcher? Je serai ton époux.
Allons, Babet, sois plus gentille.
— A d'autres. Mon époux! Tenez, dans ce bois-ci,
Colin, Jeannot, Lucas me le dirent aussi,
Je les crus tous les trois, et je suis encor fille.

FUMARS (*Fables et poésies diverses.*)

LE PUCELAGE

Dans un bois solitaire et sombre,
Réduit inhabité que voit peu l'œil du jour,
Beau lieu que la Nature a formé pour l'Amour,
Mais qu'un devoir austère avait créé dans l'ombre,
On découvre un palais, où le Ciel envieux,
Déposant le trésor dont il forma le monde,
De l'astre qui nous luit mit la source féconde
Pour la dérober à nos yeux.
C'est là que Prométhée alla puiser les flammes

Dont le souffle anime nos âmes ;
C'est là que l'homme ambitieux
Se reproduit lui-même en une vive image
Et communique d'âge en âge
Un pouvoir qui l'égale aux Dieux.
Dans ce palais charmant loge un monstre implacable,
Phœnix ennemi des mortels,
Phœnix dont la défaite offre un laurier aimable
Au héros fortuné qui brise ses autels.
La raison, le devoir, le préjugé timide
Tiennent sur lui les yeux ouverts ;
Dans tous ses mouvements la pudeur est son guide
Et le fait gémir dans ses fers.
Vers une conquête si douce
Un pouvoir inconnu nous pousse.
Nous soupirons, nous avons des désirs,
Avant que de pouvoir connaître
Quel objet en nous les fait naître.
Eh! quel est ce Phœnix? L'écueil de nos plaisirs.
L'Amour ardent à sa poursuite
Déjà plus de deux fois l'avait su mettre en fuite ;
Le nom seul aux mortels semblait être resté.
Mais Iris vint au monde et si sage et si belle,
Que ce Phœnix égaré
Avec toute sa cour se retira chez elle,
Comme en un asile assuré.
Bientôt l'Amour en conçoit des alarmes :
C'est en vain qu'il emploie et ses traits et ses charmes,
A force ouverte il ne peut l'ébranler.
Sous les traits de l'Hymen il cache son visage ;
Il joint au sang des Dieux les trésors de Plutus,
Et forme un brillant assemblage
Et de richesse et de vertus.
Il se présente alors aux portes du palais.
La pudeur effrayée en dispute l'accès ;
Inutiles efforts! La raison la fait taire.
Eblouie à l'éclat qui vient frapper ses yeux,

La raison elle-même ouvre son sanctuaire ;
L'Hymen entre victorieux
Et redevient l'Amour. Son ardeur se ranime,
De cent coups redoublés il perce la victime,
Le sang coule, elle expire : Iris avec douleur
Voit périr le vaincu, mais pardonne au vainqueur.
Comme un présent parfait et rare
Mercure le transporte aux cieux.
« C'est le mien, dit Vénus. » Prenez, dirent les Dieux,
Mais d'un bien retrouvé devenez plus avare.
O vous à qui l'on vient de cueillir cette rose,
Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas,
Votre sexe n'en goûte pas
Qu'il n'ait donné matière à cette apothéose.
Ne croyez pourtant pas, Iris, perdre un trésor ;
Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage,
C'est moins pour le plaisir de l'avoir en partage,
Que pour celui de la reperdre encor.

(Attribué à Grécourt.)

LE MOINE DE CITEAUX

CONTREDANSE

Air : *De l'Allemande suisse.*

Dans un bon lit,
Sœur Judith
Et don Joseph
Se trouvaient mieux que dans leur nef.
Moi, par un trou
De mur où
Je voyais tout,
Je pensai crier tout d'un coup :
Chou !

Je me contins,
Me retins
Et voulus
Voir s'extasier deux élus
Nus !

Ils préludaient,
Se baisaient,
Se taisaient
Quand la sœur ne dit pas pour rien :
Chien !

La nonne alors
Rend transports pour transports,
Et d'abord
Pince le père et le mord
Fort !

Lui s'allumait,
S'enflammait,
Et jurait
Tout adrait,
Lorsqu'en se pâmant, Judith
Dit :

Ah ! tu prononces les mots
Sacramentaux
De Citeaux
A propos !
Mais, répète encor Joseph,
Je sens que tu rends trop bref
L' f !

Collé.

LA MUETTE ET LE BAVARD

Air : *Je vous prêterai mon manchon*

Dans un bosquet, près de Lisette,
Colin parlait de ses amours.
La belle faisait la muette,
Par signe approuvant son discours.
Que dois-je, dit-il, penser de ce geste,
Si ton cœur ne me dit le reste ?
Mais, mam'zelle Louison, répondez donc.
Dites oui ou non.
Comment trouvez-vous ça ?
Suis-je bien là ?
Comment trouvez-vous ça ?

Dans son silence elle s'obstine.
Colin, pour la faire jaser,
Sur la bouche de la mutine,
Prend et reprend un doux baiser.
Je sens, dit-il, qu'il augmente ma flamme.
Mon feu passe-t'il dans ton âme ?
Mais, mamzelle, etc.

Ma foi, je n'y puis rien comprendre,
Dit-il, en découvrant son sein.
Quoi ! faut-il pour me faire entendre,
Promener là-dessus ma main ?
Je vois, je sens que mon âme est joyeuse.
Ah ! tu n'es donc pas chatouilleuse ?
Mais, mamzelle, etc.

Pas un mot, pas une parole !
Ma foi, dit-il, tu parleras...
Je suis pressé, le temps s'envole.
Soudain, il la prend dans ses bras ;
Puis, avec elle il tombe sur l'herbette.

Eh bien! sens-tu, enfin... Lisette?
Mais, mamzelle, etc.

Lise, d'un œil mourant et tendre,
De Colin imite l'ardeur,
Et, sans songer à se défendre,
Souffre qu'il soit trois fois vainqueur.
Enfin! dit-il, tu vois combien je t'aime...
A présent, m'aimes-tu de même?
Mais, mamzelle, etc.

—Ah! j'ai senti, répond Lisette,
Laissant échapper un soupir.
L'émotion me rendait muette,
Mais je parle, grâce au plaisir.
Ami, tu peux, à présent, sans obstacle,
M'interroger. — Ah! quel miracle!
Quoi! mamzelle Louison, vous parlez donc?
Le tour est bon!
Vous parlerez demain
Avec Colin.
Nous parlerons demain.

Vadé.

LA FEINTE COLÈRE

Dans un bosquet, près du hameau,
Colin caressait Isabeau :
La jeune bergère,
D'une main légère,
Le repoussait,
Le nommant téméraire;
Et lui jurait
Qu'elle appellerait.

Sa chienne, qui entendait ça,
Croyant l'obliger, aboya ;
La belle inquiète,
Saisit sa houlette
Et l'en frappa,
Maudissant l'indiscrète ;
Jugez par-là,
Comme elle appela.

L'abbé Mangénot.

PLACE POUR DEUX

Dans un champêtre équipage,
Tircis avec Iris allaient faire voyage,
Lorsque le coche les versa.
Pas un des deux ne se blessa ;
Mais le plaisant en ce rencontre,
Fut que la belle Iris fit montre...
— Ah ! dit Tircis tout aussitôt,
Je viens de voir ce qu'il me faut.
— Oh ! nenni, dit Iris, et j'en suis bien marrie,
Car le tout appartient à mon fidèle époux.
Mais si j'en avois deux, je vous jure ma vie,
J'en réserverois un pour vous.
— Le remède est aisé, madame ;
En faisant un retranchement,
Il s'en trouvera, sur mon âme,
Et pour l'époux et pour l'amant.

Piron.

LE CHANOINE AU BAL

Dans un chapitre de province,
Un jeune clerc nouvellement reçu
Voulut aller au bal; mais il fut reconnu
Quoique bien déguisé. La faute n'est pas mince.
Quel scandale ! ô mœurs ! ô vertu !
Pour juger ce forfait, le chapitre s'assemble.
Quel parti va-t'on prendre? On dispute beaucoup
Et l'on ne s'entend pas; c'est l'usage partout.
— Le crime est odieux, dit l'un, que vous en semble?
— Odieux, répond l'autre, ah ! dites inouï.
— Inouï, c'est le mot, poursuit un troisième; oui,
Si l'on souffrait de telles incartades!...
— Messieurs, dit le doyen, homme prudent et doux,
Remettons-lui ses escapades,
Il s'en lassera comme nous.

(*Drôleries poétiques*, p. 70.)

LIBERTÉ DANS LE CHEMIN DU ROI

Dans un chemin un pays traversant,
Pierrot tenait sa Jeannette accolée :
Sur ce, de loin avisant un passant,
Il fut d'avis de quitter la mêlée.
— Pourquoi fais-tu, dit la garce affolée,
Trêve du cul? — Ah! dit-il, laisse-moi;
Je vois quelqu'un; c'est le chemin du roi.
— Ma foi, Pierrot, peu de cas te débauche.
Il n'est pas fait plutôt, comme je crois,
Pour un piéton que pour un qui chevauche.

MATH. RÉGNIER.

LE SILENCE

Dans un couvent de Saragosse,
Une nonain se trouva grosse.
L'abbesse l'aperçut, la reprit, la tança.
Sur quoi la nonain s'excusa,
Disant que le péché qui causait sa grossesse
Avait été commis sans son consentement.
— Mais cela ne se peut, lui répondit l'abbesse.
Vous pouviez très facilement
Repousser cette violence.
Vous n'aviez qu'à crier de tout votre pouvoir.
— Oui mais, dit la nonain, c'était dans le dortoir,
Où notre règle veut qu'on garde le silence.

Saint-Glas, *abbé de Saint Ussans.*
(Contes en vers, 1677.)

L'AVE MARIA

CONTE

Dans un couvent, deux nonnettes gentilles,
Mais dont l'esprit simple, doux, innocent,
Ne connaissaient que le tour et les grilles,
Tenaient un jour propos intéressants
De confidence et d'amitié fort tendre.
Notez qu'aucun ne pouvait les entendre.
L'huis était clos. Fillettes de jaser,
De s'appeler, et *mon cœur et ma bonne,*
De se donner saintement un baiser,
D'y revenir sans qu'aucune soupçonne
Que le malin les enduit à ce jeu.
— Jésus! ma sœur, dit la jeune Sophie,
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu!

Quelle beauté ! vous êtes accomplie,
Que ce bouton de rose là me plaît !
J'y vois la main de la toute puissance.
— Et vous, mon cœur, reprit la sœur Constance,
Peut-on vous voir et ne pas l'adorer !
Tout est parfait, en vous tout m'édifie.
Lors le pieux examen sur Sophie
Va son chemin : On admire ceci,
Et puis cela ; tant que par aventure,
En certain lieu que la folle nature
Fit à plaisir, l'examen vint aussi.
Pieux élans obligeamment mystiques
Naissent alors à cet objet frappant.
— Ma chère sœur, mon Dieu, le beau portique !
Le beau dessin ! qu'il est simple et piquant !
— Chez vous, ma sœur, lui réplique Sophie,
Mêmes appas : mon âme en est ravie.
Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
Vous allez rire, il me prend une envie.
C'est de savoir un peu qui de nous deux
A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.
—C'est vous, ma sœur.—Non, ma sœur, je vous jure,
C'est vous. — Eh bien ! prenons-en la mesure ;
Notre rosaire est tout propre à cela.
On y procède. — Eh, bon Dieu ! dit Sophie,
Qui l'aurait cru ? Vous l'avez, chère amie,
Plus grand que moi d'un *ave maria*.

PIRON.

RAISONNEMENT INUTILE

Dans un couvent se confiner,
Dans l'hymen aller s'enfourner,
Se jeter dans un précipice,

Sont trois choses, disait Maurice,
Qu'il faut faire sans raisonner.

BARATON.

LES CIERGES DU PARADIS

AIR : *Du confiteor.*

Dans un des coins du paradis,
Sont en ligne onze mille vierges;
Dans l'autre coin, tout vis-à-vis,
Sont placés onze mille cierges : (bis)
Toujours brûlants sans raccourcir,
On ne les voit jamais finir. (bis)

Autant de saints les ont en main;
Au bout brille une flamme pure;
Et c'est pour l'office divin,
Que cette flamme toujours dure :
Toujours brûlants, etc.

Comme c'est pour l'éternité,
Que ces saints brûlent pour ces vierges ;
Pour sauver l'uniformité,
Chaque vierge change de cierges :
Toujours brûlants, etc.

Les saintes ont toujours quinze ans,
Et les saints en ont toujours trente;
Leurs charmes sont toujours naissants,
Des cierges la flamme est constante :
Toujours brûlants, etc.

Les vierges n'ont pour vêtement
Que le voile de l'innocence;

Les saints le percent aisément,
Vu le feu de leur cierge immense
Toujours brûlants, etc.

Le matin, à midi, le soir,
Ensemble ils font tous l'exercice.
Ah! c'est là qu'il fait beau les voir
Répéter onze fois l'office :
Toujours brûlants, etc.

Dieu! quel coup d'œil intéressant;
Onze mille saints d'une bande,
Onze mille saintes d'un rang,
Des cierges recevant l'offrande :
Toujours brûlants, etc.

Pas un seul instant de repos,
Entre chaque office l'on danse :
Le cierge en main, faisant des sauts,
Les vierges marquant la cadence :
Toujours brûlants, etc.

La sainte chandelle d'Arras
Est l'échantillon de ces cierges ·
Ce saint bout, qui ne finit pas,
Fut donné par une des vierges :
Toujours brûlants, etc.

Avec grande dévotion,
Je vous invoque, heureuses vierges;
Que par votre intercession
J'obtienne un jour un de vos cierges :
Toujours brûlants, etc.

Ces bouts sans fin du paradis
Font la félicité parfaite :
O mes bonnes et bons amis!

Un pareil bout je vous souhaite :
Toujours brûlants, etc.

Par BOUFFLERS.

LA PICARDE ET SON CURÉ

Dans une foire, avec une Picarde,
Un bon curé disputait un matin.
— Oui, vous êtes un diable, un sorcier, un lutin,
Lui disait la femme criarde.
— Vous, vous êtes une catin.
— A merveille ! s'écria-t'elle,
Oh ! je n'en attendais pas moins !
C'est ma confession, messieurs, qu'il vous révèle.

GUYÉTAND (*Choix d'anecdotes,* 1830, II, 114).

GASCON RACONTANT SON HISTOIRE

Dans une hôtellerie, un soir je me présente,
Pour coucher seulement, car je soupe en chemin ;
On en digère mieux et le fait est certain.
Tous les lits sont doublés, me dit une servante,
Hors un qu'occupe seul certain homme entiché
De je ne sais quel goût. — Je vous entends, mignonne,
Mais, bast, de ce vilain péché,
Je ne crois capable personne.
Montons toujours, je verrai bien,
Mon cœur, ce qu'il en est. Sandis, ne craignez rien !
Je monte donc, je trouve un homme fort honnête.
Je lui tourne en deux mots ma petite requête.
Il me dit, sans façon : Vite, mettez-vous là,
Auprès de lui, bref, couché me voilà

Rideaux tirés, lumière éteinte,
De choses et d'autres nous jasons.
Rien de lâché qui pût me donner crainte.
De concert, pour dormir tous deux nous nous taisons.
Je sens tâtonner ma chemise.
Je ne dis mot... je crois la sienne prise,
Et me soulève pour l'aider
Tant j'ai peur de l'incommoder.
Une main doucement se glisse sur ma fesse.
Je ne dis mot... de pareils cas
Sont chatouilleux, sont délicats,
Et d'en juger imprudent qui se presse.
De son vit raide comme un pieu,
Il me farfouille au beau milieu.
Je ne dis mot, le pauvre sire
Pouvait rêver; le somme est père du délire.
Il me l'enfonce... ah!... ceci devient fort...
Je ne dis mot encor pour n'avoir pas le tort;
Mais je remue aussi pour avertir mon homme.
Il va toujours son train, que le diable l'assomme.
Il me mouille. Halte-là! criai-je avec fureur,
Vous êtes un bougre, monsieur!

GUICHARD.

LE TONNERRE

CONTE

Dans une maison importante
Etait une jeune suivante,
Son nom est Isabeau, la scène est à Paris,
En tout temps de l'amour séjour des plus chéris.
Cette galante chambrière
Devint sensible à la prière
D'un jeune gars épris de ses appas.

Un certain jour entre deux draps
Ensemble ils se donnoient carrière,
Enchantés, Dieu le sait, (vous le savez aussi,
Vous qu'amour a traités ainsi)
Quand soudain survint un tonnerre
Tel qu'autrefois on l'entendit,
Lorsque Jupiter confondit
L'orgueil des enfants de la terre.
A ce bruit la pauvre Isabeau,
Quoique d'ailleurs fortement occupée,
De frayeur se sentit frappée;
Et craignant que son lit ne devînt son tombeau,
Elle crut que déjà la céleste vengeance
S'armoit pour punir son offense :
Car le sexe dévotieux,
Même dans le désordre est craintif et pieux.
Quoi qu'il en soit enfin, notre belle peureuse,
Malgré l'amour, malgré la nuit affreuse,
Se jette en bas du lit, et seule va chercher
Une cave pour se cacher.
Le galant veut en vain la suivre :
Non, lui dit-elle en l'embrassant,
C'est toi, dont l'amour trop pressant
A ce cruel danger me livre.
Je vais prier les Dieux qu'il leur plaise arrêter
Leur foudroyant courroux, leur fureur vengeresse.
Lindor, si tu me suis, je connois ma faiblesse,
J'irais peut-être encor les irriter.
Enfin le voilà seul, non sans inquiétude :
Mais il fut peu de temps dans cette solitude.
Auprès de là couchoit la fille du logis,
Si je m'en souviens bien, son nom étoit Lisis.
Charmante, ayant encor sa première innocence,
Et si pourtant déjà quinze ans elle comptoit.
Peau, taille, gorge, bras, tout beau par excellence,
Le friand morceau que c'étoit!
Le tonnerre l'éveille, où le démon peut-être,

Car il se sert de tout pour nous faire pécher.
Tremblante, elle s'en va près du galant coucher,
Qui, craignant que Lisis ne vint à le connaître,
Tourne le dos, s'écarte et n'ose la toucher.
Mais Lisis l'approchant: — Isabeau, lui dit-elle,
Je sens une frayeur mortelle ;
Pour me rassurer, tourne-toi.
Tourne-toi, je te prie, et t'approche de moi.
Le moyen de pouvoir refuser cette grâce,
Il se tourne, Lisis l'embrasse.
Cependant le fracas redouble dans les cieux,
Et plus elle entend le tonnerre,
Plus fortement elle le serre.
L'amour n'auroit pu faire mieux.
Pensez combien difficile il doit être,
Qu'un jeune homme longtemps puisse fille paraître,
Dans la posture où le voilà.
Le vif Lindor n'en fut pas longtemps maître :
—Juste ciel ! qu'est-ce que cela ?
S'écria Lisis étonnée.
N'es-tu pas un monstre, Isabeau ?
Il m'en souvient encor, un jour qu'il faisait beau,
Etant avec ma mère au bord d'une rivière,
Je crus voir femme ayant je ne sais quoi
D'une forme particulière,
Et faite à peu près comme toi.
Qu'est-ce que je vois là ? demandai-je à ma mère,
— Ne le regarde pas, c'est un monstre odieux,
Me dit-elle, d'un air sévère.
Ce monstre toutefois ne me déplaisoit guère,
Et j'eus quelque regret d'en détourner mes yeux.
N'es-tu point monstre aussi ? — Non, dit d'une voix feinte
Notre fausse Isabeau, et cela m'est venu
Des frayeurs dont j'ai l'âme atteinte.
C'est chose étrange que la crainte,
Tel est de peur un lièvre devenu,
Tel autre s'est trouvé cornu.

Enfin n'en doutez point, c'est la frayeur, vous dis-je.
Lisis croit cette fable, et ne se peut lasser
De passer et de repasser
Sa main sur le nouveau prodige.
Mais voici les éclairs qui reviennent encor,
Et Lisis de serrer tout de nouveau Lindor.
Même plus fortement la pauvrette l'embrasse ;
Pour l'étreindre mieux elle passe
Une jambe sur lui, le drôle prend ce temps,
Et voilà ses désirs contents.
— Où le mets-tu, dit l'innocente ?
Vraiment la rencontre est plaisante :
Qui ne croiroit qu'exprès, au milieu du discours,
La parole lui manque ? amour alla son cours.
Plusieurs fois le tonnerre
Par son bruit étonna la terre,
Plusieurs fois de Lindor plein d'amour et de feux
Les frayeurs jouèrent leurs jeux.
Mais enfin ses craintes passèrent,
Ou pour en parler mieux, ses ardeurs se lassèrent.
C'est le sort des mortels, ils seraient trop heureux,
Si rien n'affaiblissoit leurs transports amoureux,
Et c'est ce qui des Dieux fait le bonheur suprême ;
Leur pouvoir en amour passe leurs désirs même.
— Isabeau, lui disoit Lisis,
Quoi ! d'aucune frayeur tes sens ne sont saisis !
Pour moi, je n'en puis plus, n'entends-tu pas la foudre !
Elle va nous réduire en poudre.
Crains, ma chère Isabeau, crains, je te prie encor ;
— C'en est fait, répondit Lindor,
Au bruit mon âme accoutumée
Ne sauroit plus être alarmée.
Lisis ayant sur lui tenté ce vain effort,
De dépit se taît et s'endort.
L'autre avoit de dormir une envie aussi forte ;
Mais, malgré son abattement,
Le soin de s'en aller sur ce besoin l'emporte.

C'est la coutume d'un amant,
Quand il est content d'une belle,
Il a de la quitter le même empressement
Qu'il eut de venir auprès d'elle.
Ainsi, suivant ce sentiment,
Lindor se lève sans rien dire,
S'habille en hâte et se retire.
A peine a-t-il quitté ces lieux,
Que la pieuse chambrière,
Croyant avoir par sa prière
Calmé la colère des cieux
(Car pour lors tout étoit tranquille),
Ose sortir de son asile,
Et vient d'un pas précipité
Chercher ce qu'à regret son cœur avoit quitté.
Il me semble voir cette amante
S'approcher de Lisis dormante,
L'embrasser amoureusement.
Lindor, lui dit-elle à l'oreille,
Peux-tu dormir tranquillement,
Tandis que ma frayeur?.. A ce mot brusquement
La belle dormeuse s'éveille :
— Ta frayeur! Dieux, entends-je bien ?
S'écria la belle éperdue,
Quel bonheur te l'auroit rendue ?
Mais non, tu ne l'as pas, et je ne trouve rien.
Jugez combien Isabeau fut surprise,
Quand de Lisis elle entendit la voix.
Elle croyoit s'être méprise,
Et le croiroit encor, si sa main plusieurs fois
Ne se fût appliquée à dissiper ses doutes.
Enfin pour faire court elle apprit tout le fait,
Lisis le découvrant par d'innocentes routes.
Son cœur en fut mal satisfait,
Chaque mot lui portoit une atteinte mortelle ;
Mais fut-ce avec raison ? jugeons de bonne foi.
Des fidèles amants je suis le plus fidèle ;

Mais je répondrois peu de moi
Dans une occasion si belle ;
Et quand j'aurois dû voir tout commerce rompu,
Autant j'en aurois fait, s'entend, si j'avois pu.

VERGIER.

TIMIDITÉ RAILLÉE

Dans un endroit obscur passant avec Céphise,
Un amant trop discret lui disoit d'un ton doux :
Quelle commodité, trop aimable marquise,
Pour une amoureuse entreprise.
Si c'étoit une autre que vous !
Lors d'un souris moqueur, insultant au coupable,
Et les yeux allumés d'amour et de courroux :
— Oui, la commodité, dit-elle, est admirable.
Si c'étoit un autre que vous !

DE SÉNECÉ (*Amusements du cœur et de l'esprit*, III, p. 203).

LA FILLE SANS FORCE

Dans une Officialité,
Ces jours passés une soubrette,
Passablement belle et bien faite,
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avoit prise de force,
Qu'il falloit ou le pendre, ou qu'il fût son mari.
— Et comment, dit le Juge, a-t'il pû vous surprendre ?
Vous êtes vigoureuse, il falloit vous défendre :
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
— J'ai, Monsieur, lui répondit-elle,

De la force quand je querelle,
Mais je n'en ai point quand je ris.

La Monnoye.

LA BONNE MÉNAGÈRE

Dans un fauteuil agitant ses grelots,
Certain chanoine à ce jeu bien formé,
Tout haletant, ayant l'œil allumé,
Spermatisait sur la brique à grands flots.
Ce que voyant, sa bonne chambrière,
Par trou qu'avait porte du cabinet,
Lui présenta son cas par la chatière
En lui criant : Messire Robinet,
Pavé n'est fait pour si digne matière :
Dans notre clos tournez le robinet.

(*Recueil des poésies de M. B.*, p. 114

LA CHUTE DES FEUILLES

Dans un jardin certaine compagnie
D'une statue admirait la beauté.
C'était l'Amour tout nu représenté.
Rien de plus beau, c'était pièce finie,
Et tout le monde en était enchanté.
Une feuille, où l'on sait, cachait la nudité.
Annette consultée, sans hésiter, répond :
Certes, on ne vit jamais plus gracieux ouvrage ;
Mais il plaira, je crois, encore davantage
Quand cet hiver les feuilles tomberont.

(*Légende joyeuse*, livre III.)

LA FILLE ET LE CHEVAL

Dans un sentier passe un cheval,
Chargé d'un sac et d'une fille :
J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup d'œil sur la fille.
Voilà, dis-je, un fort beau cheval ;
Qu'elle est bien faite cette fille :
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille ;
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étois alors près du cheval.
Le sac tombant avec la fille,
Me renverse auprès du cheval,
Et sur moi se trouve la fille.
Non assise, comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas, la pauvre fille !
Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille.
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille.....
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudroit être un franc cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval !
Je voulais remonter..... la fille ;
Mais prest ! Voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille,
Elle court après son cheval.
Et moi je cours après la fille.

Il paroît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille!
Mais, lui dis-je, au lieu d'un cheval,
Ayez un âne, belle fille;
Il vous convient mieux qu'un cheval,
C'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval,
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

Boufflers (*Mém. de Bachaumont*,
30 avril 1785.)

VAUDEVILLE

Dans un solide et juste écrit,
Fuir le clinquant et la bassesse;
D'un aimable et galant débit,
Savoir embellir la sagesse,
Voilà le bon esprit.
Dans le brillant phébus d'une ode
Prodiguer un stérile encens;
A quelques traits éblouissants,
Immoler raison et bon sens,
Voilà l'esprit à la mode.

Des autres goûter le récit;
Vouloir que tout le monde plaise,
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à son aise,
Voilà le bon esprit.
D'un cercle censeur incommode,
S'emparer de tout l'entretien;
Ne trouver brillant que le sien,

Parler beaucoup, ne dire rien,
Voilà l'esprit à la mode.

Tenir, avec gens qu'on choisit,
Certains propos qu'on assaisonne
D'un sel qui plaît et divertit,
Sans jamais offenser personne,
Voilà le bon esprit.
Dans une histoire que l'on brode,
Charger vivement les portraits,
D'Iris mettre au jour les secrets,
Accabler les absents de traits,
Voilà l'esprit à la mode.

Vivre sans noise et sans dépit,
N'être jamais en mariage,
Contredisant ni contredit,
Borner ses soins à son ménage,
Voilà le bon esprit.
Toujours l'un à l'autre incommode,
N'avoir jamais même vouloir,
Loger ensemble sans se voir,
Jamais ni bon jour, ni bon soir,
Voilà l'esprit à la mode.

(*Anthologie française*, de 1765.

NAIVETÉ

Dans un succès d'amour, l'enflammé Coridon
Disait à Virginie, fille naïve encore :
Jure d'aimer toujours le berger qui t'adore...
— Toujours? dit-elle, c'est bien long !

VICTOR AUGIER (*Anthol. fr.*, 1816)

LE GUET

Dans un verger, Lubin avec Nicolle,
Pour n'être pris tandis qu'il exploitait,
Contre un pommier tout debout la bricolle,
Si que chacun de son côté guettait.
Or, dans le temps que plus il la pointait,
Nicolle pâme, et lors, toute éperdue,
Dit à Lubin qui toujours rabottait :
Guette tout seul, car j'ai perdu la vue.

Attribué à La Monnoye (*Joujou des demoiselles*, 1757.)

REMONTRANCE D'UN CURÉ

Dans un village, au jeudi de l'absoute,
Certain pasteur dit au peuple amassé :
Au moins, enfans, afin que nul n'en doute,
N'allez pas faire ainsi que l'an passé.
Tous vos maris, femmes, m'ont confessé
Avoir troussé leurs voisines en mâles,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
Avoir forfait à la foi conjugale.

J.-B. Rousseau.

LE VAN

CONTE

Dans un village, aux environs du Maine,
Un laboureur, nommé Pierre Pigal,

De quelques mois passant la soixantaine,
Las d'être veuf (souvent le bonheur gêne),
Reprit du goût pour le nœud conjugal.
Il avait tort : nous avons tous la rage
D'être maris sur le déclin de l'âge ;
Mal nous en prend : mais, c'est notre destin.
— Quand on est vieux, il faut faire une fin,
Disait Pigal ; je gagne au labourage
De bons écus qui se multipliront,
Et ces écus deviendront le partage
Des héritiers qui de moi proviendront.
Non loin de là, sous l'aile de son père,
Croissait alors fillette de quinze ans,
Bruyante, active, habile ménagère,
Et qui, maîtresse au défaut de sa mère,
Avec esprit, chez elle comme aux champs,
Menait sa ferme et gouvernait les gens.
Par dessus tout, Manon était jolie,
Avait l'œil bleu, les regards sémillants,
Les cheveux bruns, la gorge rebondie,
Et le dimanche, au son des instruments,
En corset fin, souliers roses, bas blancs,
D'un pied léger foulant l'herbe fleurie,
Manon fixait les plus indifférents,
Et sur ses pas appelait les amants.
Du bon vieillard elle fit la conquête.
Il l'aperçoit, l'aime, perd la raison,
La suit partout, remarque sa maison ;
Rentre chez lui, prend son habit de fête,
Va chez le père, arrange un compliment,
Et pour l'hymen obtient son agrément.
Il était riche, et vous savez l'usage,
Vous le savez comme moi, chers lecteurs.
Le premier point en fait de mariage
Est l'intérêt, au Maine comme ailleurs.
Cruel abus ! Manon devint chagrine,
Gémit tout bas sitôt qu'elle eût appris

De son papa celui qu'on lui destine;
Car pour un autre elle avait le cœur pris,
Et dès longtemps brûlait à la sourdine.
Mais, comme en vain elle eût fait la mutine,
Force lui fût de ne pas dire non.
Et dans huit jours, en dépit de Manon,
Avec Pigal l'affaire se termine.
La voilà femme; et de son cher tendron,
Devenu maître en face du notaire,
Notre civil et complaisant barbon
Pour sa moitié fait tout ce qu'il peut faire;
Croit rajeunir en voyant ses appas;
L'aime beaucoup et ne la gêne pas.
Car notez bien (le fait est d'importance)
Que pour Manon rempli de confiance,
Pigal était un de ces bons époux,
Non tel que ceux de Rome ou de Florence,
Mais justement comme on les veut en France,
Accommodants et nullement jaloux.
Mais quel est donc, enfin, me direz-vous,
Cet Adonis que l'on aime en silence,
Et que Manon, avant ses chastes nœuds,
Avait trouvé digne de tous ses feux?
C'était la perle et l'honneur du village,
Un grand garçon, vigoureux, fait au tour,
Garçon couru des beautés d'alentour,
Garçon fêté dans tout le voisinage,
Frisé, poudré, de tout point accompli,
Et, pour tout dire, en un mot, le bailli.
Il avait lu dans la philosophie,
Savait par cœur et Cyrus et Clélie,
Avait passé quatre mois à Paris
Où, très connu dans la jurisprudence,
Et faufilé parmi les beaux esprits,
Il avait fait moitié de sa licence.
Sans le bonheur à quoi sert la science!
Pigal triomphe, on assure à Pigal

Ce doux trésor, pour lequel son rival
Aurait vendu (tant il est vrai de dire
Que sans l'objet après qui l'on soupire,
Les biens, le rang, ne sont rien à nos yeux !)
Pour lequel, dis-je, avec un cœur joyeux,
Il eût vendu, ce rival malheureux,
Ce qu'il avait, ses titres, son office,
Son nom, sa robe, et jusqu'à la justice.
Mais, il n'eût pas à soupirer longtemps
Devant le toit de sa belle maitresse.
Toujours Manon lui garde sa tendresse
Et se souvient qu'il est dans son printemps.
Elle le voit, le reçoit en cachette,
Une et deux fois, puis trois, puis chaque jour.
Rien ne retient lorsque la planche est faite.
Le premier pas coûte seul en amour.
Pigal, un jour, appelé pour affaire,
Bride sa mule, et dès le grand matin,
Quitte en trottant sa femme et sa chaumière.
Notre galant, qu'Amour rendit devin,
Rentre aussitôt. Manon de mettre en train
La soupe au riz et la poularde fine.
Le magister d'aider à la cuisine,
Et nos amants, avant midi sonné,
Avaient déjà commencé le diner.
A table assis, l'amant et la maitresse,
Par leurs propos éloignaient la tristesse;
Ils s'amusaient, sans ce faux bel esprit,
Sans ce jargon parmi nous introduit,
Et qui nous fait, à force de finesse,
Geler de froid en parlant de tendresse.
Contentement donne de l'appétit,
Et la friponne et le bailli lui-même,
Tout en disant : Mon amour est extrême,
Je meurs pour toi, mangeaient bien cependant,
Et s'adoraient sans perdre un coup de dent.
Feu Céladon, d'amoureuse mémoire,

Était fort sobre, à ce que dit l'histoire,
Et sans dîner rêvait à deux beaux yeux.
Il aimait bien, je consens à le croire ;
Mais, par ma foi ! ces jeûnes rigoureux
Pouvaient aussi faire tort à ses feux.
Pour nos galants, en soupirant tous deux,
Point n'oubliaient de manger et de boire.
Mais combien peu de fond et de durée
A le bonheur que l'on goûte ici-bas !
Dans cette fête, à l'amour consacrée,
Chez notre couple, on ne s'ennuyait pas.
Le jour baissait : mais l'ardeur les emporte,
Et ce beau jour, déjà près de sa fin,
Selon leur compte était à son matin.
La nuit commence, et l'on frappe à la porte.
C'était Pigal. — O ciel ! que devenir ?
Mon cher bailli ! — Manon, par où sortir ?
Il eût voulu s'esquiver par derrière,
Mais point d'issue, et l'amant le plus fin
Aurait eu peine à se tirer d'affaire.
Aussi le nôtre y perdit son latin.
Quand du plancher, voyant la trappe ouverte,
Notre bailli, très vif et très alerte,
Grimpe au grenier, et pour s'y mieux cacher,
Couvre d'un van le trou de ce plancher.
Alors Manon d'aller en diligence
Ouvrir la porte à Pigal, qui dehors
Mourait de froid, car il gelait alors.
— Bonsoir Manon, j'avais impatience
De t'embrasser et de me voir ici.
J'appréhendais que, durant mon absence,
Ton petit cœur ne gagnât de l'ennui.
Oh ! l'homme unique et l'excellent mari !
Manon pensa faire la révérence,
Tant la touchait cet excès de bonté.
— Mais quoi ! dit-il, tu faisais ton goûté,
Tant mieux ! tant mieux ! avec toi, ma brunette,

Je m'en vais boire un coup à ta santé.
Le premier verre était pour la poulette,
Mais le bonhomme aimait un peu le vin.
Le second suit et, jasant à son aise,
Près d'un bon feu, sa pincette à la main,
Pigal s'enivre; il s'endort sur sa chaise
Et de grand cœur il se met à ronfler.
Pendant ce temps, l'amant n'osant souffler,
Désirait fort de sortir d'esclavage.
De temps en temps, mais par un petit coin,
Rangeait le van et regardait de loin.
Manon des yeux le priait d'être sage;
Mais de l'avis bien loin de faire usage,
Pour la mieux voir il allonge son cou.
Et d'une main trop pesante et peu sûre.
Pressant le van qui fermait l'ouverture,
Le fait tomber, et glissant par le trou,
Tombe avec lui sur le dos du bonhomme.

— Voilà le van, compère, grand merci !
En délogeant, dit l'amant tout transi.
Pigal s'éveille et pensant qu'on l'assomme ·
— Manon, Manon, qu'est-ce donc que ceci ?
— C'est notre van que nous rend le bailli,
Répond Manon encor toute étourdie.
— Peste de lui, dit Pigal en grondant :
Quand il emprunte, il rend bien lourdement.
J'en ai l'épaule et la hanche meurtrie.
Maudit bailli ! je croyais, sur ma foi,
Que le plancher était tombé sur moi.

Pour les amants, il est un dieu qui veille.
Dans un danger, dans un cas imprévu,
Il est près d'eux, il leur souffle à l'oreille
Ce qu'il faut dire, et si bien les conseille,
Qu'on ne saurait les prendre au dépourvu.
Que faire donc ? et comment se défendre

De cette engeance et parer cet affront
Que tout mari doit craindre pour son front?
Contre ce mal ne peut-on nous apprendre
Quelque secret? Après mûr examen,
Je n'en vois qu'un, c'est d'éviter l'hymen.
Que si l'hymen a pour vous tant de charmes,
Mariez-vous, laissez le reste au sort.
L'heureux Pigal, sans se donner d'alarmes,
Sort, court aux champs, revient, s'enivre et dort.
Pigal fait bien. Le sage se repose
Sans follement chercher sur certain point
Une clarté qu'on ne chercherait point,
Si l'on pensait aux chagrins qu'elle cause.
Et puis, d'ailleurs, en vain l'on se propose
De l'acquérir. Malgré leurs soins jaloux,
L'amour endort et berce les époux.
Non toutefois qu'en faisant ses bons coups,
A des périls souvent il ne s'expose;
Mais s'il est pris, n'ayez aucun effroi :
Ce Dieu toujours a réponse aux pourquoi
Et, si ce n'est un van, c'est autre chose.

Des Fontaines de la Vallée (*Chefs-d'œuvre des conteurs français*, III, 317).

LES CATACOMBES

De ces demeures redoutables,
Les froids et mornes habitants
Sont devenus fort bonnes gens,
Point ennemis de leurs semblables,
Point serviles, point arrogants,
Point envieux, point irritables,
Point menteurs et point médisants,
Et point bavards insupportables!...

Ma foi! quand je songe aux vivants,
Je trouve les morts bien aimables.

ANDRIEUX.

LA PHILOSOPHIE DU PAUVRE

AIR : *Valse du premier prix.*

De chaque jour je fais ma vie entière.
Travail, plaisir, tout arrive en son lieu ;
Et je fournis doucement ma carrière,
Sans y penser et comme il plaît à Dieu.
L'appétit franc et la face vermeille,
Le corps d'aplomb, l'esprit libre et content;
Avec l'aurore en chantant je m'éveille ;
Le jour finit... je m'endors en chantant.
Privé d'un œil, avec l'autre, sans gêne,
Je me conduis, et je crois, sauf erreur,
Qu'un œil de plus, mon cher, et moins de peine,
N'ajoute pas une chance au bonheur...
Y voir trop clair est moins gai qu'on ne pense,
Et bien des gens, sans doute, aimeraient mieux
Être ici-bas aveugle de naissance
Que de trop voir ce qui frappe leurs yeux.
Je suis à tout, et jamais je ne boude ;
Je me présente aux plus pesants fardeaux.
Au cabaret, je lève mieux le coude,
Lorsqu'au bazar j'ai bien courbé le dos.
Riche du peu que mon travail accroche,
De mon argent quand j'ai réglé l'emploi,
Je trouve encor du reste dans ma poche,
Pour consoler un plus pauvre que moi...
De chaque jour je fais ma vie entière.
Travail, loisir, tout arrive en son lieu,

Et je fournis doucement ma carrière,
Sans y penser et comme il plaît à Dieu.

Désaugiers. *(La Lanterne sourde, vaudeville).*

SENTENCE DE LA FACULTÉ

ÉPIGRAMME

De continence un prêtre étant malade,
La faculté n'eût qu'un mot : *si coït.*
Une catin, s'offrant à l'accolade,
A quarante ans, il dit son *introit;*
Dont aussitôt le célébrant larmoie.
— Eh quoi! mignon, dit la fille de joie :
Tu fais si bien et jà tu t'en repens?
— Eh oui, mordieu! mais de par saint Avoie,
C'est de m'en être abstenu si longtemps.

Piron.

LA DOUBLE FÉLICITÉ

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Dedans mon petit réduit,
Je vis à mon aise.
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaise;
Mais je m'en sers chaque jour
Pour caresser tour à tour
Ma pinte et ma mie, ô gué,
Ma pinte et ma mie.

Le haut degré de grandeur
Me fait peu d'envie.

On y doit au spectateur
Compte de sa vie.
Mais, dans mon obscurité,
Je possède en liberté,
Ma pinte..., etc.

Dans tous ces brillants emplois,
Qu'un sot orgueil brigue,
On est sujet à des lois
Dont le joug fatigue.
Pour moi, libre de tous soins,
Je prends, selon mes besoins,
Ma pinte..., etc.

Je ne veux point des grands mots
Être la victime.
De la gloire des héros
Je fais peu d'estime.
N'ai-je pas assez vécu
Quand j'ai pu mettre sur cu
Ma pinte..., etc.

Qu'au travers de mille morts,
Sur la terre et l'onde,
On coure après des trésors,
Dans un nouveau monde :
Je crois avoir tous les biens,
Lorsque dans mes bras je tiens
Ma pinte..., etc.

Des simples et des métaux
Cherchant l'analyse,
Pour échauffer ses fourneaux,
Le souffleur s'épuise.
Moi, souvent sans trop souffler,
Je sais faire distiller
Ma pinte..., etc.

La promenade et le jeu
N'ont rien qui me pique.
Un concert me touche peu,
Foin de la musique!
Je ne veux, pour m'amuser,
Que remplir et renverser
Ma pinte et ma mie, ô gué,
Ma pinte et ma mie.

(*Le petit Chansonnier français*, 1782.)

CHANSON NOUVELLE

SUR LE CHANT : *Dy moi, dy moi mignonne.*

Dedans notre village
Une fille y avait,
Qui, pour son pucelage,
Sans cesse s'écriait :
Hélas! hélas! ma mère,
Venez à mon secours.
Ce garçon téméraire
M'importune toujours.

Martin avec Charlotte
Sont ensemble tout nus,
Se chatouillant la motte
Du *quoniam bonus*.
Hélas!... etc.

Ma belle se repose
A l'ombre du buisson ;
Moi j'embroche son chose
De mon raide poinçon.
Hélas!... etc.

Moi le téton je touche,
Embrassés bras à bras,
Quand, collés bouche à bouche,
Elle s'écrie tout bas :
Hélas!... etc.

Laissez-moi en franchise
Et ôtez votre main.
— Vous gâtez ma chemise,
Vous n'êtes qu'un vilain!
Hélas!... etc.

CONCLUSION

Sus donc, que l'on nous baise,
Puisque faire le faut,
Jouissant de notre aise,
Sans s'écrier si haut :
Hélas! hélas! ma mère,
Venez à mon secours;
Ce garçon téméraire
M'importune toujours.

(*Chansons folastres*, 1612.)

LE FAUSSET

Dedans un coin de ma profonde cave,
Pour les enfants de jubilation,
Je conservais un muid de vin de Grave,
Dont ma servante avait direction.
Toutes les fois que pour mon ordinaire
Je l'envoyais quérir pinte de vieux,
Je ne manquais de dire à la commère,
Sur le nouveau jette un œil soucieux.
Vois s'il ne court et que ta main fidèle

De tous côtés promène la chandelle,
Mais sur le tout garde-toi d'en tâter.
Ma bouche ici veut te le répéter,
Ou sur le champ sera congédiée,
Dame Fanchon. — Lors dit la déliée :
— Pour qui, mon maître, enfin me prenez-vous?
Fanchon est sobre autant comme elle est chaste.
De son honneur mon cœur est trop jaloux,
Mais vous voulez me mettre dehors. Baste,
Comptons ensemble. — Ah ! ma chère Fanchon,
Mets, je te prie, en oubli ces outrages.
J'étais contraint de parler sur ce ton,
Je lui devais encore tous ses gages.
Et toutefois ne voulant me fier,
Plus que raison à la jeune donzelle,
Comme elle était un jour à mon cellier,
J'y descendis un instant après elle.
— Voyons un peu comment s'est gouverné,
Mon vin gascon, dis-je à notre picarde.
— Jà c'en est fait comme avez ordonné.
A votre muid tous les jours je prends garde.
— Il n'est rien tel que l'œil du maître, enfin.
Approche un peu ton flambeau de la tonne.
Voyons, voyons si le cercle est bien sain.
Et tout soudain à mon tonneau je donne
Un petit coup du revers de ma main
Lors le vaisseau presque vide résonne
D'un ton fort clair, augure bien certain
De la sobriété de la mignonne.
Mon vin se perd, lui dis-je, en ressondant
Avec la main la pièce presque vide,
Oncques ne puis douter de l'accident.
Sans faute il court, me répond la perfide,
Et se couchant le long de mon tonneau,
A chaque douve attache son flambeau,
Et cependant que la fille s'occupe
A découvrir si ne pêche le muid,

J'approche d'elle et lui levant la jupe,
Je sens mon doigt où l'amour le conduit.
Ne cherche plus, épargne-toi, ma poule,
Tous ces soucis dont ton cœur est grévé.
L'endroit par où mon languedocien coule,
Sans autrement y voir je l'ai trouvé.

BOURET.

SONNET

Déjà sur l'horizon le matinal soleil
Avait de toutes parts répandu la lumière,
Quand, couché dans mon lit, ma pesante paupière
Était couverte encor des voiles du sommeil.

Un songe en cet état éveillant mes désirs,
Me représente Iris demi-nue et moins fière,
Qui, me donnant sur elle une victoire entière,
Offrait de partager mon lit et mes plaisirs.

Lorsque, pour me priver de ce bien qui m'enchante
Et hâter mon réveil, j'entends le coq qui chante :
Je reniai soudain, je jurai, je maudis ;

Et rien ne me resta, dans ma triste aventure,
Que d'avoir à la main la clef du paradis
Dont je ne pouvais plus retrouver la serrure.

Par le Mis de VILLAINE (18e siècle) dans
la Cour et la ville, p. 377.

L'URINAL

De Jean malade, Anne était garde.
Elle demande un urinal;
On en apporte; elle regarde
Et trouve à tous étroit canal.
— Ah! dit-elle, votre servante,
On me croit donc bien peu savante.
Eh! c'est pour un enfant cela.
Allez, marchand, on n'est pas dupe;
Du vit de monsieur, sous ma jupe,
Au juste la mesure est là.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 9.)

ÉPIGRAMME

De joli buste un jeune gars friand,
Voyant passer la Saint-Cyr, vous la lorgne,
Puis d'un louis qu'il applique en riant
Sur son œil gauche, il contrefait le borgne.
A ce signal, la génisse vola
Vers son taureau qui si galamment beugle,
— L'ami, cet œil est bien comme cela,
Dit la catin, mais l'amour est aveugle.

ROBBÉ DE BEAUMONT.

IMPROMPTU

L'auteur ayant fait à table plusieurs impromptus, on lui en demanda un sur le mot VINAIGRE *et il chanta :*

AIR *de la romance de Daphné :*

De la femme d'un roi nègre
On fait un plaisant récit :
Quand son humeur devient aigre,
Par le moyen d'un *vinaigre,*
Son chambellan l'adoucit.

BOUFFLERS.

RÉGIME D'UN JÉSUITE

De la Fillon, une élève madrée,
De beaux habits, tout de neuf accoutrée,
Chemin faisant trouve une de ses sœurs ;
Las ! de ses sœurs !... Ce mot s'entend de reste,
Qui la voyant si contente et si leste,
Dit : Est-ce là le prix de tes faveurs ?
— Hé, vraiment oui, je suis entretenue.
— Et par qui donc ? — Par un Ignacien,
Un gros Bonnet qui, bandant comme un chien,
Incessamment en eût perdu la vue ;
Mais, de Gitons pour quelque temps sevré,
On a jugé qu'il était nécessaire
Que le malade à mes soins fût livré,
Et qu'on le mit au con, pour le refaire.

(*Légende joyeuse,* I, 100.)

GASCONNADE

De la fontaine de jouvence,
Certain gascon tenant le robinet,
Trop loin du mur un jour le produisait,
Se moquant de la bienséance
Qu'en ce moment il violait.
Lors un badaud, revenant de confesse :
— Contre le mur approchez un peu plus,
Dit-il. Le gascon, là-dessus :
— Mé rapprocher!... il est bon!... pauvre espèce,
Régardez donc!... faut-il qué jé mé blesse!

Félix Nogaret.

LA CONTRADICTION

Air : *De Joconde.*

De la nature un doux penchant
Nous porte à la tendresse,
Et l'on dit que la loi défend
D'avoir une maîtresse ;
Mais la nature est faible en soi,
Ou bien la loi trop dure.
Grands Dieux ! réformez votre loi,
Ou changez la nature.

Petit chansonnier français, I, 14.)

LA PETITE CHANSON

Air : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

De la romance l'abandon
Séduit le céladon.

La fable offre mainte leçon,
L'ode est incomparable :
Mais moi, pour la chanson,
J'enverrais tout au diable.

Glacé par un maudit frisson,
Gardez-vous la maison.
Opposez pour contre-poison
Au mal qui vous accable,
La petite chanson...
Et la fièvre est au diable.

Au champ de mars le plus poltron
Veut-il se faire un nom ?
Qu'il marie au feu du canon,
A son bruit effroyable,
La petite chanson...
Et la peur est au diable.

On se défie à l'espadon,
Pour un *oui*, pour un *non*.
Faites entendre en gai luron,
Au couple impitoyable,
La petite chanson...
Le cartel est au diable.

Faut-il, d'un innocent tendron,
Subjuguer la raison !
Apprenez-lui, sur le gazon,
Sous un feuillage aimable,
La petite chanson...
L'innocence est au diable.

On va représenter, dit-on,
Un drame à pamoison ;
Faites succéder à son ton
Lugubre, inconsolable,

La petite chanson...
Et le drame est au diable.

Depuis son veuvage, Lison
Ne parle que poison...
Qu'un bon vivant, sous le balcon,
Chante à l'inconsolable,
La petite chanson...
Et la mort est au diable.

Quand la sueur couvre le front
Du pauvre bûcheron,
Vienne, entre un baiser de Suzon
Et le clairet qu'il sable,
La petite chanson...
Et la peine est au diable.

Quand, après la belle saison,
Vient le triste glaçon,
Chantez, les pieds sur le tison,
Les coudes sur la table,
La petite chanson...
Et l'hiver est au diable.

Vous enfin, qui craignez Caron
Et le sombre Achéron,
Chantez gaiement à l'unisson,
Traitant la mort de fable,
La petite chanson...
Et la barque est au diable.

DÉSAUGIERS.

AUX MARIS

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

De la sombre jalousie,
Maris, fuyez le poison :
Cette noire frénésie,
Vous prive de la raison.
Si des rivaux redoutables
Causent vos tourments secrets,
En vous rendant plus aimables,
Renversez tous leurs projets.

Argus, auprès d'une belle,
Eut beau veiller nuit et jour,
Malgré sa garde éternelle,
Il fut dupé par l'amour.
Si ce gardien si sévère
Ne put rien avec cent yeux,
Hélas! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux.

Si votre épouse est fidèle,
A tort vous vous alarmez;
Si l'amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur, vous pourriez être
Excepté du sort commun;
Mais, si vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

La contrainte dont on use
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruse
Et les désirs d'un amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant.

Que pour goûter l'avantage
De tromper un surveillant.

Pour trop user de remède,
Bien souvent on se détruit;
De l'erreur qui vous possède,
Jaloux, c'est là tout le fruit.
Vos précautions sévères
Avancent l'instant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réalisent votre mal.

PANARD.

LE DOCTEUR DE SORBONNE

De la Sorbonne un docteur amoureux
Disait un jour à sa dame rebelle :
— Ainsi que font tous autres amoureux,
Je ne puis rien mériter de vous, belle.
Puis nous prêcha que la vie éternelle
Nous méritions par œuvres et par dits.
Arguo sic. Si magister Lourdis,
De sa catin mériter ne peut rien,
Ergo ne peut mériter paradis,
Car pour le moins paradis la vaut bien.

CLÉMENT MAROT.

L'HONNEUR DES DAMES

De l'honneur du beau sexe on parlait l'autre jour
Parmi des dames de la cour :
La chair, disoit Iris, comme on sait, est fragile;
Et sans une grande vertu,

Dans un siècle si corrompu,
La garde de l'honneur est assez difficile.
— J'en conviens, dit l'aimable Eglé,
Mais savez-vous pourquoi la garde en est peu sûre?
C'est qu'il n'est enfermé que sous une serrure
Dont tous les hommes ont la clé.

(*Poésies diverses de Baraton*, 1704, p. 279).

MOT DE LUTHER

De Luther, ennemi des vices de l'église,
La fougue me déplait, mais j'aime sa franchise.
Ce fils de forgeron, toujours prêt à forger,
Avait un œil lascif, peignant la convoitise;
Il prit femme et fit bien : s'en passer c'est sottise.
Si le clergé pesta, je le laisse à juger.
« Un prêtre, se lier par contrat authentique!
Quand on passe à chacun pour apaiser ses feux,
Jeune et gentille domestique,
Et de plus une nièce ou deux!
Quel scandale!... au déiste!... à l'athée... à l'impie. »
— Scélérats, dit Luther, laissez-moi vivre en paix,
Dans mon petit ménage, avec ma douce amie.
Deux choses, quelque jour, vous perdront à jamais
Le faste et votre hypocrisie.

Félix Nogaret.

PLACET DE PIRON

au lieutenant de police pour sa bonne, condamnée à l'amende pour avoir négligé de balayer le devant de sa maison

1757

De ma chambrière Nanon,
Que le devant soit sale ou non,

Elle est condamnée à l'amende ;
Mais douze francs, c'est l'écorcher !
La pauvre petite demande
Que vous la fassiez décharger.

ENIGME

De ma grandeur, je crois, votre main la mesure,
Et ma grosseur, Iris, la remplit aisément.
Sachez du moins quel est mon sort et ma figure,
Si vous n'osez risquer l'attouchement,
Sans col, à mon corps une tête attachée
Quoiqu'aveugle, toujours lui trace le chemin,
Et, par Priape au travail condamnée,
Se raidit, force et perce le terrain.
Je chéris ce travail, il a droit de me plaire,
Mais une enflure qu'il produit
Découvre toujours le mystère.
Et mon ouvrage me trahit.

(*Le Musée du foyer de l'Opéra*, p. 145.)

Nota. Le mot de l'énigme est une TAUPE.

LA CONSULTATION TARDIVE

De maints écus sauvés Harpagon réjoui,
Mariait au vieux Roch, sans dot, sa jeune fille ;
Jà dans le temple, Agnès, victime de famille,
Obéissait au sort. Quand l'époux eut dit oui,
Parole de plusieurs à longs jours regrettée,
Le prêtre dit : Agnès, le dites-vous aussi ?
— Homme de bien, dit-elle, hélas ! en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée.

CE QUI PLAIT AUX DAMES

AIR : *Trop de pétulance gâte tout*

Demandez ce qui plait aux femmes ;
Voltaire dit tout uniment
Que le seul plaisir de leurs âmes
Est d'avoir le commandement.
Le mot de l'énigme, mesdames,
Voltaire ne vous l'a pas dit.
Ce qui plaît aux dames,
C'est un bon lit. (bis).

La prude Emma, dans son ménage,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Se fonde sur ce qu'elle est sage
Pour mettre Hylas au désespoir.
Au lit, c'est la perle des femmes !
Levée, ah ! quel mauvais esprit !
Ce qui plaît, etc...

Avec ce jeune amant qu'elle aime
Orphise n'est jamais d'accord.
On se boude, on se hait de même ;
Minuit sonne, tous deux ont tort.
On se couche, plus d'épigrammes,
L'amour jette au loin le dépit.
Ce qui plaît, etc...

Clitandre, un jour sur la fougère,
Surprit Justine qui dormait ;
L'endroit était propre au mystère,
Et le drôle à son but allait.
La belle alors, crainte de blâme,
S'éveille, le repousse et dit :
Ce qui plaît, etc...,

Je crois par ma chanson, mesdames,
Avoir prouvé sans contredit,
Que rien n'égale dans vos âmes,
Le plaisir d'avoir un bon lit.
C'est là qu'amour ourdit ses trames
Ecoutez sa voix qui vous dit :
Ce qui plaît aux dames
C'est un bon lit. (bis).

PIÉTÉ FILIALE

De mes désirs te plaît-il de permettre
L'aveu craintif? — Ma mère le saura.
— Reçois du moins cette amoureuse lettre.
— Si je la prends, ma mère la lira.
— Souffre un baiser sur tes lèvres de rose...
— J'appellerai ma mère, si tu l'oses !
Hors de lui-même, il ajoute à ce point :
— Et si d'assaut mon feu te violente?
— Las! repartit la vierge un peu tremblante,
Elle en mourrait; je ne lui dirai point.

LEMERCIER.

LE COMMITTIMUS DES JÉSUITES

De mignonisme tout malade,
Un sectateur de d'Assouci,
Sur ces doux ébats en souci,
Tremblait au seul mot de grillade.
Toute fumée étoit fagot ;
Toute main lui sembloit ergot
D'un exempt mis à sa poursuite.
Quelqu'un le voyant si camus,

Lui dit : Ami, fais-toi jésuite,
Et jouis du *committimus*.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 31).

LE BONHEUR D'UNE FILLE

— De mon bonheur, ma bonne amie,
Pourrais-tu concevoir l'excès !
Non, je ne crois pas, de ma vie,
Avoir vu semblable succès.
De tous côtés à mon oreille
J'entendais dire : Il est charmant,
Mis avec goût, simple, élégant.
D'honneur, il est fait à merveille.
Je puis l'avouer entre nous
Que j'en eus une joie extrême.
Lucile, c'est qu'il est si doux
D'entendre louer ce qu'on aime !
Ainsi parlait, au retour d'un concert
L'aimable Laure à la jeune Lucile.
Maintenant je donne entre mille,
A deviner au plus expert
L'objet d'un intérêt si tendre.
Chacun me répond sans attendre
Que c'est un jeune et tendre amant.
Non. — Un bon frère, un ami ? — Bagatelle !
Il faut une cause plus belle
Pour un si noble sentiment.
Ce chef-d'œuvre de la nature
Qu'on estime avant tout, qu'on chérit sans mesure
De tant d'amour l'heureux objet,
Ce n'est pas un amant, messieurs, c'est... un bonnet.

JOUY.

DIZAIN

Attribué à François Ier

D'en aimer trois, ce m'est force et contrainte.
L'une est à moi trop pour ne l'aimer point;
Et l'autre m'a donné si vive atteinte,
Que plus la fuis, plus sa grâce me poingt.
La tierce tient son cœur uni et joint,
Voire attaché de si très-près au mien
Que je ne puis ni veux n'être point sien.
Ainsi, amour m'a mis en ses détroits
Et me soumet à toutes vouloir bien,
Mais je sais bien à qui le plus des trois.

ÉPITAPHE

Denise, d'un chacun pleurée,
Repose dessous ce tombeau,
Qui, au doux jeu de Cythérée,
Consomma son âge plus beau ;
Et s'adonnant à l'exercice,
Elle commença dès huit ans,
Avec une douce malice,
De rendre ses amants contents.
Si jouant toujours cette farce,
Elle eût plus longuement vécu,
C'eût été la plus docte garce
Qui donna jamais coup de cul.

MOTIN.

POT POURRI

AIR : *Des folies d'Espagne*

De Nicolas j'étais préoccupée,
A ses appas je rêvais tendrement,
Sur un sopha négligemment couchée,
Quand il entra dans mon appartement.

AIR : *Vous veillez lorsque tout sommeille*

Je brûlais d'une ardeur parfaite,
Il était plus beau que jamais ;
L'amour, pour hâter ma défaite,
L'avait orné de mille attraits.
J'étais seule, et ma contenance
Semblait lui marquer son bonheur.
On se livre sans résistance
A qui l'on a donné son cœur.

AIR : *Menuet d'Isis*

Il entra d'un air soumis et doux,
Près de moi se mit à deux genoux.
Notre amour s'expliquait sans rien dire.
Ses yeux ardents demandaient un baiser.
J'en rougis : il le voit, je soupire.
Sans le pouvoir, je veux le refuser.

AIR : *Assis sur l'herbette*

De cet avantage
Il sut profiter.
Je sens son visage
Du mien s'approcher.
Il veut, mais il n'ose,
Jusque sur mon sein,
Et sur autre chose
Promener sa main.

Air : *Frère Andouillard*

Mais mon silence et mes regards lui plurent.
Ses mains disparurent,
Et ce petit jeu
Me mettait toute en feu.
L'une des deux tout doucement se glisse
Le long de ma cuisse ;
Et l'autre, à tàtons,
Fourrage mes têtons.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie*

J'ignorais ce qu'il voulait faire
En me desserrant les genoux ;
Mais je sais, que dans cette affaire
Moi seule, hélas ! j'eus le dessous.

Air : *Le long de la rivière*

Un phénomène nouveau
S'offrit à ma vue.
Il était comme un moineau ;
J'en fus toute émue.
Dans ma main il se plaça,
Puis après il se glisse
Le long de la, la, la, la,
Le long de ma cuisse.

Air : *Contre un engag ment*

Il fut, devinez où ?
Ah ! je n'ose le dire.
Il fut droit à ce trou...
Cela vous fera rire.
Mais je fus étonnée
Quand ce petit oiseau,
Dès qu'il fut à l'entrée,
Vite ôta son chapeau.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole*

Après bien de la peine,
Il entra dans le nid,
J'étais tout hors d'haleine
Des douleurs qu'il me fit.
Bientôt à mes alarmes
Succéda le plaisir.
Il répandit des larmes :
Alors je crus mourir.

Air : *Eh! pourquoi donc dessus l'herbette*

Mais, hélas! ce bonheur suprême
Se dissipa dans le moment.
Ce qui paraissait en entrant,
D'une grandeur extrême,
N'avait plus, en se retirant,
Que le quart de lui-même.

Air : *Volez, volez, plaisirs*

Pleine d'étonnement,
Je croyais que sans ressources
Il était mourant;
Mais mon amant
Le pousse, le repousse,
Par secousse ;
J'en fais autant.
Dans un instant,
Sortant de léthargie,
Il reprit vie
Et parut plus grand.

Air : *Une jeune nonnette, en s'éveillant*

Je lui faisais caresse.
Il était las;
Mais il avait l'adresse,
Comme les chats,

De s'enfler et devenir gros,
Lorsque sur son dos
Je passais mon bras.
Oh! gué, lanla, lan laire
Oh gué, lan la.

L'abbé Grécourt.

LA NOURRICE

Air : *Amusez-vous, trémoussez-vous*

De Pantin j'suis la gross' nourrice,
Et chacun voit bien
Qu'il ne me manque rien
Pour vot' bien-être et pour le mien.
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous tous.
C'qui fait plaisir me rend service,
Amusez-vous tous,
Ça f'ra venir le pain chez nous.

N'craignez point pour l'lait d'la nourrice,
Louis, Pierre et l'curé,
Tous les trois m'ont juré
Qu'chacun d'eux vivrait plus r'tiré.
Amusez-vous, etc.

Quant au paiement des mois d'nourrice,
A plus d'un tendron
J'dis, montrant l'nourrisson,
C'n'est pour vous que l'prix d'la façon.
Amusez-vous, etc.

Les enfants sont l'pain d'la nourrice,
Messieurs, retenez

Qu'c'est vous qui me l'donnez.
L'pain que j'mange, vous l'enfournez.
Amusez-vous, etc.

BÉRANGER.

LE GASCON

De Pézenas, un citoyen fidèle
Disait avoir, à jeune jouvencelle,
En une nuit, dix fois donné l'assaut.
Alix l'oyait : — Mon bon ange, dit-elle,
Je voudrais bien avoir ce qu'il s'en faut!

GRÉCOURT.

COUPLET

AIR : *Je suis Lindor*

De plaire un jour sans aimer j'eus l'envie;
Je ne cherchais qu'un simple amusement.
L'amusement devint un sentiment;
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

Mme DE BOUFFLERS.

LA CONCEPTION DE LA VIERGE

Depuis deux mille ans, d'âge en âge,
On cherche à deviner comment
Marie a pu faire un enfant,
Et conserver son pucelage!

Sur ce fait, donné pour certain,
Je ne vois pas qu'on ait une foi sans nuage.
Pensez, amis, que l'Esprit saint
N'a pas des sens grossiers, comme nous, lourds bélitres.
Dans le cœur de Marie, il entra sûrement,
Comme un rayon du jour, dans un appartement,
Pénètre... sans casser les vitres.

FÉLIX NOGARET.

ÉPIGRAMME

Depuis deux ou trois jours, Lisette,
Dont le sein est si délicat,
M'appelait d'une voix doucette,
Presque toujours son petit chat.
Quand, flatté d'un si doux langage,
Je fis glisser, de bon courage,
Ma main dessous son habit gris :
— Que faites-vous là? me dit-elle.
— Paix! lui répondis-je, ma belle,
Le chat veut prendre la souris!

OGIER DE GOMBAULT.

A MADAME ***.

AIR : *Il étoit une fille*

Depuis le plus grand prince,
Jusqu'au moindre goujat,
Le petit-maître et le béat,
A Paris, en province,
Quiconque vous verra,
D'abord se récriera..... Ah!

On conte cent miracles,
Qu'opèrent en tous lieux
Presque tous les jours vos beaux yeux ;
On vous suit aux spectacles ;
Aux cours, à l'Opéra,
Chacun dit : la voilà..... Ah !

L'autre jour un malade,
Qui n'en pouvoit guérir,
Il étoit tout prêt d'en mourir,
Quand une seule œillade,
De vous, sur lui tomba,
Le mort ressuscita..... Ah !

Passant près de vous, Blaise,
Reluquoit vos appas,
Et soupirant, disoit tout bas :
Jarni ! qu'on est bien aise,
Quand on tient dans ses bras
Une femme comme ça..... Ah !

Un jour l'hermite Luce,
Qui vient ici quêter,
Craignant de se laisser tenter,
Renfonça son capuce,
Et trois fois se signa,
Vous nomma Satanas..... Ah !

Orgon, sexagénaire,
Plus avare qu'un juif,
Disoit, en comptant son tarif :
J'y mettrois mon enchère,
Si cette beauté-là
Etoit de l'Opéra..... Ah !

L'autre jour un bon moine,
Qui vous vit par hasard,
Disoit, d'un ton de Papelard :

Le diable, à saint Antoine,
Pour le mettre à quia,
N'avoit qu'à montrer çà..... Ah!

Certaine demoiselle,
Qui cherchoit des chalands,
Et faisoit valoir ses talens,
Disoit : Ah! qu'elle est belle!
Si j'avois ses appas,
Que j'aurois de ducats..... Ah!

Sortant du séminaire,
Certain dévot abbé,
Qui n'avoit jamais succombé,
En disant son bréviaire,
Vous vit, vous admira,
Et son livre tomba... Ah!

L'ABBÉ DE LATTAIGNANT.

RUPTURE HONNÊTE

Depuis plus de six mois, Pyrame,
De Célimène heureux amant,
Des plus douces faveurs a vu combler sa flamme;
Las de jouer le sentiment,
Il la prend aujourd'hui pour femme.
C'est là se quitter décemment.

Attribué à BARATON.

LE PRIVILÉGE

Depuis un temps immémorable,
Le monde a vu jouir quelques gens du Palais

D'un privilége incomparable ;
Ces gens volent toujours, on ne les pend jamais.

De Cailly.

RONDE DE L'ANCIEN CAVEAU

Air : *A table je suis Grégoire*

Descends des cieux, Dieu du verre,
Vole en ces lieux, tendre Amour ;
Venez, de myrte et de lierre,
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire,
Voici ma juste raison :
A table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

Grégoire, de ce breuvage,
Chérit les puissants attraits ;
Tircis, sous un vert ombrage,
D'amour goûte les bienfaits ;
Mais pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton ;
A table je suis Grégoire, etc.

Ma bouteille et ma Sylvie,
Remplissent tous mes moments ;
Les plaisirs que l'on varie,
N'en ont que plus d'agréments :
Pendant l'hiver je sais boire,
J'aime à la belle saison ;
A table je suis Grégoire, etc.

Je ne sais point, par des rimes,
Polir un brillant jargon ;
J'ignore les traits sublimes
De Descartes ou de Newton :

Mais pour aimer et pour boire,
Je pourrais donner leçon :
A table je suis Grégoire, etc.

Des favoris de la gloire
J'estime fort les lauriers;
Mais au temple de mémoire,
Je vais par d'autres sentiers;
Né pour aimer et pour boire,
Par là j'illustre mon nom ;
A table je suis Grégoire, etc.

Si quelque chagrin vous frappe,
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Esculape
Chercher remède à vos maux :
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contre-poison :
C'est d'être à table Grégoire, etc.

Cette liqueur m'est bien chère,
Mais je vous aime encor mieux ;
Jeune Iris, si, pour vous plaire,
Je puis être assez heureux,
Vous aurez tout lieu de croire,
Que, fidèle à ma chanson,
A table je suis Grégoire, etc.

Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis et ses amours !
De notre temps, pour leur plaire,
Partageons ainsi le cours :
Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon.
A table, soyons Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

PANARD.

ÉPIGRAMME

terminant le roman intitulé : Le Double cocu

Des cocus le nombre est si grand,
Qu'il n'est rien de plus à la mode.
D'abord, qui dit mari dit un homme commode,
Et rarement on s'y méprend.

PLUS ON EST DE FOUS PLUS ON RIT

CHANSON

Des frelons bravant la piqûre,
Que j'aime à voir dans ce séjour,
Le joyeux troupeau d'Épicure,
Se recruter de jour en jour!
Francs buveurs que Bacchus attire,
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous, venez boire et rire,
Plus on est de fous, plus on rit.

Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savants :
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivants !
Plus je bois, plus leur nombre augmente,
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze, j'en vois trente!...
Plus on est de fous, plus on rit.

Si j'avais une salle pleine :
Des vins choisis que nous sablons,
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,

Mon pinceau trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
Entrez, enfants de la folie !
Plus on est de fous, plus on rit.

Entrez, soutiens de la sagesse,
Apôtres de l'humanité ;
Entrez, amis de la richesse,
Entrez, amants de la beauté ;
Entrez, fillettes dégourdies,
Vieilles qui visez à l'esprit ;
Entrez, auteurs de tragédies :
Plus on est de fous, plus on rit.

Puisque notre vie a des bornes,
Aux enfers, un jour nous irons ;
Et, malgré le diable et ses cornes,
Aux enfers, un jour nous rirons.
L'heureux espoir ! que vous en semble ?
Or, voici ce qui le nourrit ;
Nous irons là-bas tous ensemble :
Plus on est de fous, plus on rit.

Armand Gouffé.

ON VOUS EN SOUHAITE

Air : *Lonla*

Des galants, dont le doux langage
Par de beaux serments vous engage,
On en trouvera
Tant qu'il vous plaira.
Des amants, dont l'ardeur parfaite
Jamais ne se démentira,
Lon la,
On vous en souhaite.

Des amis, dont la complaisance
Vous servira dans l'abondance,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des cœurs, dont l'amitié parfaite
Dans le besoin, vous cherchera
Lon la, etc.

Des prestolets d'humeur coquette,
Des petits coureurs de toilette,
On en trouvera
Tant qu'il vous plaira.
Des abbés à qui la retraite
Dans leur bénéfice plaira
Lon la, etc.

Des Iris, dont le cœur se prête
A tous les conteurs de sornettes,
On en trouvera
Tant qu'il vous plaira.
Des femmes à qui la fleurette,
Passé trente ans répugnera
Lon la, etc.

Des femmes qui, pour leur toilette
Epuiseront votre cassette,
On en trouvera
Tant qu'il vous plaira.
Mais femme sans humeur coquette,
A qui son ménage plaira
Lon la, etc.

BLONDEAU.

LES ACCIDENTS

VAUDEVILLE

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir*

Des galans, Isabelle,
Croyoit avoir le choix,
Et vouloit, disoit-elle,
Prendre la fleur des pois.
Cependant cette belle
Prend Monsieur l'intendant :
Voilà ce qui s'appelle
Un accident.

La malheureuse Hortense
Vient de perdre à Paphos
Un procès d'importance,
Qu'on jugeoit à huis-clos ;
Son avocat, dit-elle,
Resta court en plaidant :
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

Une Circassienne
Dans le sérail attend
Qu'à la fin son tour vienne ;
Il ne vient pas pourtant.
Elle reste pucelle
A son corps défendant :
C'est là ce qui s'appelle
Un accident.

Iris croit plus honnête
De n'avoir qu'un amant ;
Mais dans le tête-à-tête,
Son bon cœur la dément.
Hélas ! c'est plus fort qu'elle,

Dit-elle, en se rendant :
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

Une fille cruelle
D'abord me refusa
D'une façon cruelle,
Puis elle s'apaisa.
Elle fut plus cruelle
En me tout accordant :
Voilà ce que j'appelle
Un accident.

COLLÉ.

LA MÈRE CHARITABLE

Des grenadiers mis à discrétion
Chez une veuve ayant fille jolie,
Après avoir pillé, fait carillon
Et des tonneaux bu jusques à la lie,
Furent d'avis de tâter du tendron.
La veuve alors, adoucissant le ton,
Leur dit : Hélas ! c'en est fait de sa vie ;
Elle en mourra, la pauvre Louison !
Tombe sur moi plutôt votre furie !

(*Délassements du boudoir*, p. 111.)

L'ÉGLISE DE TOURS

Désirant obtenir lignée,
La noble dame de Nemours,
En la belle église de Tours

Se rendait bien accompagnée.
Elle allait le long du chemin,
A côté de son équipage,
Quand, sur les pas d'un vieux roussin,
Laitière du prochain village
Près d'elle arrive tout en nage;
Marchand comme un beau pèlerin.
Dieu vous garde! la jeune femme;
Où donc allez-vous, s'il vous plaît?
— Je vais à Tours, ma bonne dame.
— Eh! que faire? — Vendre mon lait.
— Où demeurez-vous, je vous prie?
— Madame, tout proche d'ici.
— Avez-vous un mari, ma mie?
— Un fort bel homme, Dieu merci?
— Ah! reprit la dame attendrie,
C'est que j'en ai bien un aussi;
Et pourtant je vais en litière,
Devers l'église de céans,
Prier la Vierge et Dieu le père,
De m'accorder petits enfants.
— Des enfants! Eh! par saint Antoine,
Dit l'autre, vos pas sont perdus.
Depuis la mort de ce beau moine
Qui les faisait, on n'en fait plus.

S.E. Géraud.

DÉSIR DE FEMME GROSSE

Désir de femme est un feu qui dévore,
Désir de femme grosse est cent fois pis encore.
En cet état on se croit tout permis.
Depuis un mois étaient unis
Palémon et la jeune Flore.

Un mois! l'espace est court et déjà les vapeurs
Jouaient leur jeu. — Mon ami, je me meurs!
— Vite un flacon... — Attends, il me prend une envie.
— Ah! parle, dans l'instant tu seras obéie,
Tous tes désirs pour moi seront des lois...
— Je viens de voir à la jeune Euphémie
Un déshabillé..., mais d'un choix!
D'un goût divin! — Hé quoi! c'est là la source
Du trouble qui t'agite? Avant que le soleil
Ait demain terminé sa course,
Je t'en ferai préparer un pareil...

Le lendemain Flore est parée,
De ce déshabillé qui fait tous ses plaisirs.
Est-elle satisfaite? oh! non; quelques soupirs,
Malgré l'habit de goût dont elle est décorée,
Dénotent de nouveaux désirs.
— J'ai vu, dit-elle, au doigt d'Annette,
Un diamant qui jette mille feux...
Le lendemain, Flore sur sa toilette
Trouve ce bijou précieux.
Puisse-t'elle être satisfaite?

Le lendemain, Flore avait des vapeurs;
Est-ce la fleur d'orange ou bien l'eau de mélisse
Qui lui convient? non, c'est une pelisse
Qui de l'Iris imite les couleurs;
Elle en a vu le matin à Clarisse...
C'est là la moindre des faveurs.

Le lendemain, Flore, à la promenade,
Sent en passant le fumet d'un ragoût
Qui, par l'odeur, laisse à juger du goût.
Si Flore n'en a pas, elle sera malade;
Son fruit sera marqué. Partant, prompte ambassade
Est envoyée, et dans l'instant,
Flore reçoit ce mets tentant.

La belle se porte à merveille
Ce jour-là ; mais le lendemain,
Il lui fallut quelques bouteilles
D'un vin mousseux qu'un sien voisin
Avait en cave. Aussitôt l'on députe
Vers le bonhomme, et ce nectar divin
Fut apporté dans la minute.

Le lendemain, Flore a les yeux battus ;
Quel nouveau désir a la belle ?
Est-ce encor le nectar que nous offre Bacchus ?
Quelque pompon, quelque dentelle ?
Non, c'est quelque chose de plus.
— Mon Dieu, qu'Alain me plaît ! dit-elle,
C'est un si bon enfant ! si gracieux ! si doux !
Je voudrais seule avoir sa compagnie
Une heure au plus. — Tout beau, lui dit son vieil époux,
De vos désirs à la fin je m'ennuie :
Quant à l'inanimé, je ferai tout pour vous ;
Mais pour Alain, halte-là, je vous prie.

PLANCHER DE VALCOURT.

ÉPIGRAMME

Des jeunes gens, filles, fuyez l'abord,
Disait en chaire un curé de village ;
Car, près de vous, jamais Satan ne dort.
Voyez la Vierge, elle qui fut si sage !
Elle ne fut que l'instant d'un *ave*,
Avec un ange honnête et réservé...
(Non, que pour ce, de rien moins je la prise) ;
Mais, entre nous, qu'en est-il arrivé ?
Et concepit, elle-même y fût prise !

PIRON.

SŒUR AGNÈS

Des lansquenets, hommes durs
Accoutumés aux rapines,
De nuit, chez les Ursulines,
Pénétrèrent par les murs.
Ils fouillent caves, cuisines,
Prennent d'assaut le dortoir.
Les tonnes sont défoncées ;
Les jeunes nonnains troussées,
Au clair de lune font voir
Des beautés que leur miroir
Jamais n'avait réfléchies.
Bref, dans les affreux dégâts
De ces huguenots impies,
Vingt sœurs ont sauté le pas.

Le lendemain de l'esclandre
Chacune brûle d'apprendre,
Si c'est commettre un péché
Quand on n'a pu se défendre.
Un courrier est dépêché
Au révérend père Jules.
Il arrive, il est touché
De leurs pudiques scrupules :
— Rassurez-vous, chères sœurs
Par la force dissolue
Si votre chair est pollue,
Chastes sont restés vos cœurs.
Retenez cet axiôme :
Mulier, dit saint Pacôme,
Non peccat vi coacta.
Sœur Agnès, voyant cela,
Dit d'un air modeste et sage :
De bénir le ciel j'ai lieu,
Car j'avais, j'en fais l'aveu,

Souhaité, dès mon jeune âge,
De perdre mon pucelage
Sans offenser le bon Dieu.

VAN DEN ZANDE.

LES PAYS-BAS

AIR : *Chansons, chansons*

Des marchands que le diable berce
Vont au Mexique, vont en Perse
Porter leurs pas.
Amants, sans faire de traverse,
Tenez-vous-en au doux commerce
Des Pays-Bas.

Ce n'est point ses épiceries,
Son tabac ni ses broderies
Dont on fait cas ;
Mais chemise fine et de Frise
Donne goût pour la marchandise
Des Pays-Bas.

Je connais un séminariste
Qui ne prend que là sa batiste
Pour ses rabats.
Il se croit plus adroit qu'un singe,
De ne jamais lever le linge
Qu'aux Pays-Bas.

Qu'en Espagne, qu'en Italie,
L'amour jaloux y multiplie
Les cadenas.
La république de Hollande
Donne une liberté plus grande
Aux Pays-Bas.

L'on a toujours là quelque intrigue ;
Fille avec plaisir y prodigue
Tous ses appas ;
Et jamais, après ces délices,
Galant ne s'est plaint des malices
Des Pays-Bas.

L'esprit seul, sans changer de place,
Voyage, court, passe et repasse
En cent climats ;
Tel est l'amant : en son vieux âge,
Sa tendre idée encor voyage
Aux Pays-Bas,

Ceux que le beau sexe, avec joie,
Voit brûler en France, on les noie
Dans ces états.
L'amour publie, à son de trompe,
Qu'il ne faut pas que l'on se trompe
Aux Pays-Bas.

Collé.

L'ACCIDENT

Air : *Je suis Lindor*

De son amant Lison a fait un père :
Sexe malin, pourquoi vous récrier ?
Le vent a fait lever son tablier ;
Le vôtre est-il d'étoffe moins légère ?

Boufflers.

LE CHEMIN DÉBARRASSÉ

De son pubis, belle Margot,
Avait émêché la lisière.
Par passetemps, le soir, Guillot
Tâte l'amoureuse gouttière,
Et n'y trouvant la mousse coutumière :
Oh ! oh ! dit-il, qu'est devenu le crin ?
— Je l'ai tondu, dit Margot. — Pourquoi ? — Parce
Que tout ce poil était broussaille éparse
Qui du plaisir vous barrait le chemin.

(*Rec. de poésies de M. B****. Genève, 1756.)

BILLET

Dès que la nuit sur nos demeures
Planera plus obscurément,
Dès que sur l'airain gémissant
Le marteau sonnera douze heures,
Sur les pas du fidèle amour
Alors les plaisirs, par centaine,
Voleront chez ma souveraine,
Et les voluptés tour à tour
Prendront soin d'amuser leur reine.
Ils y resteront jusqu'au jour ;
Et, si la matineuse aurore
Oubliait d'ouvrir au soleil
Ses larges portes de vermeil,
Le soir ils y seraient encore.

PARNY.

LA BELLE PLUIE

Dès que l'aurore, prête à naître,
Chasse les astres mécontents,
Marion court à la fenêtre
Pour voir des nouvelles du temps.
Un beau matin, elle s'écrie :
Ma mère, voyez, je vous prie,
Comme il pleuvit, comme il pleuvit !
Cateau repart à pleine tête :
Prends les plus gros, petite bête,
Et les apporte dans mon lit.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 36.)

ÉPIGRAMME

Dès qu'un jeune valet de chambre
S'offense du nom de valet,
Et met pour cinquante écus d'ambre
A charger la peau d'un collet,
Qu'à ses parents il fait la moue,
Qu'il prête, achète, donne et joue
Avecque prodigalité,
Dites que le compagnon sonde
Le trou d'où la postérité
De son maître est venu au monde.

MAYNARD.

LE MALENTENDU

Des sens craignons l'esclavage.
Et sur eux, disait un sage,

Il faut savoir dominer.
Qui voudrait *perdre* une fille...?
— Ce n'est moi, s'écrie un drille,
J'aime bien mieux la *gagner*.

(GUICHARD, *Contes, etc.*)

LES PUCELAGES DANS L'AUTRE MONDE

Des traits d'amour qu'un pucelage meure,
Trop bien le sais-je, il est anéanti.
Mais quand il est de ce monde sorti,
Gros de santé, quels lieux sont sa demeure?
Le paradis? les saints il tenterait.
Le purgatoire? il l'a fait en ce monde.
Est-ce en enfer? non, du manoir immonde
Les habitants il béatifierait;
Car là, dit-on, on renaît de sa cendre.
Où va-t'il donc? Il tournoie alentour
Du paradis. Limbes sont le séjour
Des innocents; mon nigaud va s'y rendre.

(*Poésies de l'abbé Mangenot*, p. 67.)

SUR LE MAL D'AMOUR

BALLADE

De tant de maux qui traversent la vie,
Lequel de tous donne plus d'embarras!
De grands malheurs la famine est suivie;
La guerre aussi cause bien du fracas;
La peste encore est un dangereux cas;
Femme fâcheuse est un méchant partage;

Faute d'argent cause bien du ravage ;
Mais pas ne sont là les plus douloureux :
Si m'en croyez, aussi bien que le sage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

De l'éprouver un jour me prit envie,
Mais aussitôt adieu joie et soulas ;
Ennuis cuisants, noirs soupçons, jalousie,
Cent autres maux je vois venir à tas.
Tous mes déduits furent de grands hélas !
Liberté fit place à honteux servage.
Tu fus d'abord, pauvre cœur, mis en cage,
D'où bien voudrais sortir, mais tu ne peux.
Lors tu chantas sur un piteux ramage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

Quand la beauté que vous avez servie,
A vos désirs parfois ne répond pas,
C'est bien alors que c'est la diablerie ;
Prendre on voudrait le parti de Judas.
On se pendrait pour moins de deux ducats.
Sans cesse au cœur on a fureur et rage ;
Fer et poison, on met tout en usage
Pour se tirer d'un pas si malheureux.
Qui peut après douter de cet adage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux ?

J'excepte amour qui se traite en Turquie
Dans les sérails de ces heureux bachas
D'où cruauté fut de tout temps bannie,
Où douceur gît toujours entre deux draps.
Plaisirs y sont sur des lits de damas,
Chagrins jamais ; jamais dame sauvage.
Jusqu'aux tendrons qui font l'apprentissage,
Tout est galant, traitable et gracieux.
Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

ENVOI

Objet charmant, de qui la belle image
Tient dès longtemps mon cœur en esclavage,
Soulage un peu mon tourment amoureux.
Si tu me fais un tour si généreux,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage :
Le mal d'amour est le plus rigoureux.

La Fontaine.

L'APPROBATION

De tes enfants tu te crois père :
Colin, tu fais bien, selon moi.
Le mariage est un mystère
Qui demande beaucoup de foi.

(Le Joujou des demoiselles, 1757, p. 36.)

DUO

dans Ma tante Aurore

De toi, Frontin, je me défie.
— Tu crois, du moins, à tes appas.
Comme toi, quand on est jolie...
— On peut faire encor des ingrats.
Là ! Si tu pouvais de l'office,
Pour toujours passer au salon,
Tu ne quitterais pas Marton?
— Fi donc!
Non.
Tu ne me rends pas justice.
Je resterais à l'office,
Ou j'emménerais Marton
Au salon.

— Quoi ! la fortune de la tante
Ne tu séduirait pas, dis-moi ?
— Il est un objet qui me tente
Beaucoup plus encor, et c'est toi.

(DUO)

Voilà comme on aime !
Sans or, ni grandeur.
Être aimé de même
Suffit au bonheur.
Entre l'opulence
Et la pauvreté,
Amour et constance,
Travail et santé
Font de l'existence
La félicité.

(Frontin.) Mais, n'es-tu pas un peu légère ?
— Es-tu fait pour être trompé ?
Ainsi que toi, quand on sait plaire.....
— On peut encore être attrapé.
Là ! Si tu pouvais de l'office,
Dès demain passer au salon,
Frontin ne perdrait pas Marton !
— Fi donc !
Non.
Tu ne me rends pas justice.
Je resterais à l'office,
Ou Frontin suivrait Marton
Au salon.
— Quoi ! l'or ni les bijoux, ma chère,
Ne te séduiraient pas, dis-moi ?
— A l'or, aux bijoux, je préfère
Quelque chose encore, et c'est toi.

(Ensemble.) Voilà comme on aime ! etc.

L'ANE DE MIRABEAU

De tous les ânes le plus beau,
Et qui même en faisait parade
Aux fiers Etats de Mirabeau,
Allait un jour en ambassade.
Du voyage une chèvre il mit,
Pour rire et pour causer ensemble.
En chemin notre âne lui dit :
— J'entends bien du bruit, ce me semble ;
Allez voir, c'est proche d'ici :
Ecoutez le son de la vielle ;
Si l'on y danse, dansez-y,
Si l'on y fout, que l'on m'appelle.

(*Légende joyeuse*, 1764, III, 22.)

LA MAIN CHAUDE

De tous les jeux que l'on invente,
Pour occuper un moment de loisir,
Le plus simple toujours fait le plus de plaisir.
Aussi la main chaude est charmante.
Jouant donc à ce jeu dans un cercle d'amis,
Où les propos gaillards, les rébus sont permis,
J'avais le dos courbé, la main sur le derrière
Et la tête cachée entre les deux genoux
De la plus aimable fermière,
Quand, par la grosse main de son benêt d'époux,
Je me sentis frappé d'une rude manière.
— Qui t'a touché ? me dit le sot.
— Morbleu, c'est un cocu, m'écriai-je en colère.
— Holà ! reprit-il à ce mot,
Je ne suis plus du jeu ; vous y voyez, compère !

FABIEN PILLET.

L'AMI ROBIN

AIR : *A la Monaco.*

De tout Cythère,
Sois le courtier.
On paiera bien ton ministère.
De tout Cythère,
Sois le courtier.
Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs, qui voulez des pucelles,
C'est à Robin qu'il faut parler.
De tout Cythère, etc.

Prodiguons l'or, et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir ;
Car si nous tenions aux comtesses,
Robin pourrait nous en fournir.
De tout Cythère, etc.

J'ai connu Robin à l'école.
Ce n'était point un libertin,
Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin.
De tout Cythère, etc.

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour çà.
Par malheur, la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorça.
De tout Cythère, etc.

Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur.

Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.
De tout Cythère, etc.

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens, qui déjà même,
Devant Robin ont chapeau bas !
De tout Cythère, etc.

BÉRANGER.

LE NŒUD DE MONSIEUR NICOLAS

De toutes les pines du village,
La plus belle est à Nicolas ;
Si bell' que la fill' la plus sage
Voudrait la t'nir dans ses appas.
C'est que de huit pouc's elle est grande,
De tour elle a plus de moitié.
— « Si j'pouvais branler le fermier !
Murmure alors la plus gourmande,
Dieu ! comme il bande !... »
Ell' la r'garde en disant tout bas .
— « Le beau nœud qu'a m'sieu Nicolas ! *(bis)*
Le beau nœud *(ter)* qu'a m'sieu Nicolas ! »

L'dimanche, au sortir de la messe,
Elles dis'nt toutes, mais en vain :
« Nicolas, mets-moi dans la fesse
C'qu'est dans ton pantalon d'nankin ! »
Le leur montrant, il dit l'infâme ! :
— « Regardez, mais n'y touchez pas ! »
— « Si j'pouvais branler Nicolas ! »
— « Vous n'ét's pas dégoûté', madame,
Mon nœud touch' l'âme !... »

Et toutes soupirent : « Hélas !
Le beau nœud qu'a m'sieu Nicolas !... »

Nicolas pissait sans prendr' garde
A l'ordonnance de Carlier ;
Un sergent de vill' le regarde,
S'approche et veut le fair' payer :
— « C'est treiz' francs cinquant' que ça coûte. »
Nicolas lui fait voir son nœud.
— « Nom de Dieu ! vous en avez deux !
Dit l'sergent de ville en déroute...
Oh ! la bell' courte !
Non ! non, non, je n'arrêt'rai pas
Le beau nœud de m'sieu Nicolas. »

C'est bien autre chose à la danse...
Alors les femmes n'y tienn't plus...
Son nœud en dansant se balance :
Chacun' voudrait l'avoir dans l'cul.
Un jour, sans doute, monsieur l'maire,
En voyant tous les cons bâiller,
Dira : « Nicolas, faut l'cacher...
Fourre-le moi dans le derrière... »
Pleurez, fermière !
Car il est plein de merde, hélas !
Le beau nœud de m'sieu Nicolas,
Le beau nœud de m'sieu Nicolas.

DARCIER.

COUPLET DÉTACHÉ

AIR : *L'on vous en ratissera*

De tout le gibier, Fanchon
N'aime rien que le cochon.

Surtout devant une andouille
Qu'aux carmes l'on choisira,
Elle s'agenouille, nouille, nouille,
Elle s'agenouillera.

Collé.

LA VIE DES BERNARDINS

Deux bernardins de diverses provinces,
De leurs couvents faisoient description.
Chez nous, dit l'un, moines vivent en princes ;
Cave et cuisine ont à discrétion.
Item nonains, avec permission
De s'en servir quatre fois la journée,
— Quatre? Parbleu, c'est pitance bornée,
Dit l'autre moine · on nous le permet huit;
Cinq le matin, et trois l'après-dînée ;
Et si j'enrage, encor toute la nuit.

J.-B. Rousseau.

SONNET

Deux braves, mais différemment,
De taille et de mine assez fière,
A l'envi pressent fortement
Une place sur la frontière.
Par devant, vigoureusement,
L'un veut enfoncer la barrière ;
L'autre, attaquant plus finement,
La veut surprendre par derrière.
L'un et l'autre de ces rivaux
Ont si bien poussé leurs travaux,

Qu'elle en est venue à se rendre.
On dit même qu'elle a traité,
Et qu'elle n'a pu se défendre
D'ouvrir d'un et d'autre côté.

St-Pavin *(Tall. des R.,* tom. IX).

LE FOU ET LE COCU

Deux conseillers, tous deux d'un même nom,
Et qui plus est, enfants d'un même père,
A certain emporté firent perdre une affaire.
Si leur arrêt fut juste ou non,
Je n'en sais rien, ainsi je dois m'en taire ;
Mais je sais bien que le perdant pesta,
Cria, jura, clabauda, s'emporta.
Pendant un jour, les lois laissent tout dire ;
Pendant un jour, il dit ce qu'il voulut,
Mais, dans le temps qu'il fallait qu'il se tut,
Il ne cessait encore de les maudire.
Les accablant d'injures tout son soul,
Les appelant l'un cocu, l'autre fou,
Et d'autres noms que je ne veux écrire,
Tant qu'à la fin l'un des deux s'irrita,
Fut trouver l'autre et le tout lui conta ;
Dit qu'il fallait, sans tarder davantage,
Faire informer contre un tel personnage,
Qui trop longtemps, pour un procès perdu,
Les appelait l'un fou, l'autre cocu.
Il faut, dit-il, laisser parler les gens,
Pour moi, je ris de tout ce que j'entends.
— Quoi ! pour deux mots cet homme vous tourmente.
Vous êtes fou, mon frère, allez, laissez-le là.
— Ouais ! je suis fou ? reprit l'autre en colère,

Vous êtes donc le cocu, mon bon frère?
J'en suis bien aise, et puis se retira.

SAINT-GLAS, ABBÉ DE St-USSANS.

LES DOUZE NONNES

Deux cordeliers, grands débrideurs de nonnes,
A frais communs desservaient un couvent
Et dirigeaient douze fringantes nonnes.
C'en était six pour chaque desservant.
L'un trépassa dans ces rudes épreuves.
— Moi, j'ai bon dos, dit l'autre survivant,
Morbleu! je veux épouser les six veuves.

J.-B. ROUSSEAU.

LE MOT GROSSIER

Deux dames de haute vertu,
Allant au tombeau du saint Diacre,
Trouvèrent l'embarras d'un fiacre
Qui, pour un cheval abattu,
Juroit et fermoit le passage.
L'une d'elles, d'un ton dévot,
Disoit : Ce cocher n'est pas sage ;
Entendez-vous ce vilain mot,
Que sans cesse il a dans la bouche?
— Oui, lui répond sainte Nitouche,
Mais je n'y trouve qu'un défaut;
C'est que je ne crois pas, ma chère,
Que ce terme, à nous interdit,

Ait été fait pour être dit
Dans les transports de la colère.

(*Légende joyeuse*, 1764, III, 23.)

ÉPIGRAMME

Deux dames, près d'une rivière,
Parlaient d'amour et de son jeu.
— Il est bon, ce dit la première ;
Mais le plaisir dure trop peu.
Et puis, l'action ordinaire
Est si sale après la façon !...
— Ma foi, répondit la dernière,
Court et vilain ; mais il est bon.

MAYNARD.

LE CORDELIER DE BONNE FOI ET DE BONNE ALLURE

Deux gars, s'entretenant des plaisirs de Vénus
Et de ceux du Dieu de la treille,
Passe un grand cordelier à la face vermeille,
Qui, martyr de ses vœux, débitait ses *agnus*.
— Tudieu ! dit l'un des gars, à ce roi des tondus,
Je ne voudrais prêter Cateau ni ma bouteille !
Ce propos, du Pater ayant frappé l'oreille :
— Jarni ! vous augurez bien,
Leur dit le vaillant apôtre,
Car j'aurais, en moins que rien,
Empli l'une et vidé l'autre.

FÉLIX NOGARET.

PANDORE, OU LES DEUX GENDARMES

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier.
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore;
— Le temps est beau pour la saison!
— Brigadier (répondit Pandore), } *bis.*
Brigadier, vous avez raison!

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
— Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon!
— Brigadier, etc.

— Ah! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité;
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison.
— Brigadier, etc.

— Il me souvient de ma jeunesse;
Le temps passé ne revient pas...
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas,
Mais le cœur... (pourquoi?...) je l'ignore,
Aime à changer de garnison.
Brigadier, etc.

— La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason.
— Brigadier, etc.

Puis il rêvèrent en silence;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :
— Brigadier, répondait Pandore,
Brigadier, vous avez raison!

Gust. Nadaud.

LE MARI HEUREUX

Deux hommes, près d'Iris, tous les jours à ses yeux
S'empressent d'étaler un procédé contraire.
L'un d'eux est complaisant, soumis, officieux,
Et par cent petits soins il parvient à lui plaire.
L'autre a la mine sombre et le regard sévère,
Prend des airs méprisants, des tons impérieux,
Et le chagrin choquant, qui le rend odieux,
De la belle outragée excite la colère.
Cependant la nuit vient, le dernier est vainqueur,
Et, livrant le plus tendre au trouble de son cœur,
Iris près du brutal va coucher sans mystère.
Iris est-elle injuste? ou, pour être chéri,
Cet indigne mortel a-t'il un caractère?
Rien moins, hélas! rien moins : c'est qu'il est son mari.

De Sénecé

LA BONNE FEMME

Deux moines, chemin faisant :
— Frère, dit l'un, dans le monde,
Lequel est le plus plaisant
D'avoir femme brune ou blonde?
— Frère, dit l'autre, en chat-brun,
Blonde ou brune, c'est tout un.
Le poil ne fait pas la femme.
Mais, pour résoudre le cas,
La meilleure, sur mon âme,
C'est celle que l'on n'a pas.

(*Passe-temps agréable*, 1742, I, 221.)

LE BOUT DE TABAC

Deux penaillons de l'ordre des Billettes,
L'un père, l'autre frère, et tous deux bons athlètes,
Chez une dame arrivés au matin,
Ne sais pas trop pourquoi, mais n'importe à l'histoire :
D'abord grands compliments... Bonjour, père Grégoire,
Et vous aussi, frère Martin?
Seyez-vous, je vous en supplie.
Le brave papelard obéit à l'instant :
Son compagnon, par modestie,
Se le fait répéter, et puis en fait autant.
La belle lors à sa toilette,
Par un coin de sa collerette,
Laisse échapper furtivement
Certains appas dont la vertu secrète
Fixant du frère lai le rayon visuel,
Émut en lui tellement la nature,
Qu'il fait sous sa crasseuse bure

A son intention un acte manuel.
Le père cependant, en vrai tartufe, prêche
De Dieu, des anges et des saints,
Des archanges et des séraphins,
Du bœuf, de l'âne et de la crêche,
Enfin des lieux communs connus aux capucins.
On pense bien que ces sortes de gammes
Ne sont guère du goût des dames ;
J'entends parler de celles dont les ans
N'ont point flétri les attraits séduisans,
Et dont l'âme peu scrupuleuse,
Livrée aux mouvements du cœur,
N'est point assujettie à l'humeur bilieuse
D'un hypocrite directeur.
Telle étoit à peu près la susdite femelle ;
Quoique maints enfroqués fréquentassent chez elle.
Le cagotisme en son esprit
N'était nullement en crédit.
Pourquoi donc recevoir pareille compagnie ?
C'est que feu son époux, bon homme au demeurant,
Mais digne de la confrérie,
Les recevoit en son vivant,
Et qu'il seroit moins difficile
De chasser d'un vieux domicile
Un peuple de rats établis,
Y fussent-ils de père en fils,
Que d'éloigner les prôneurs d'évangile,
Dès qu'en bonne maison ils se sont introduits.
Ainsi la dame en son logis
Recevoit la sainte vermine,
Lui faisant tantôt les yeux gris,
Tantôt lui faisant bonne mine.
Somme, pour revenir à mon principal point,
Elle aperçut les mouvements du frère,
Mouvements auxquels d'ordinaire
Le sexe ne se méprend point.
La commère surtout étoit trop bien apprise

Pour à tel jeu faire aucune méprise.
— Que faites-vous donc là? dit-elle en souriant.
— Je rape un peu de saint-Vincent...
— Ah! s'écria vivement dame Élise,
Prêtez-moi votre bout, que j'en rape une prise.

Piron.

LA PROFANATION

Deux portefaix, dans un étroit passage,
Par de gros mots préludaient à des coups;
Dans sa fureur, l'un d'eux, assez peu sage,
Lâcha ce mot qu'à des transports plus doux,
De notre temps a consacré l'usage.
Lecteur prudent, j'en dis assez pour vous.
Par cas fortuit, certaine douairière,
De sa fenêtre entendit nos héros :
— Jésus! dit-elle, ah! que ces gens sont sots!
Peut-on lâcher un tel mot en colère?

Lemazurier.

GOTTON

Air : *Des Cancans*

Deux vieilles disaient tout bas :
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton, servante au château.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbalas.

Son maître est jouet d'un sort.
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Au vieux baron dès qu'elle eût
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Bien que le chemin soit long,
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins;
Dormir tard dans des draps fins.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés!
Notre maire, qui l'a fait?
Gotton et le sous-préfet.
C'est par-ci, c'est par là, etc.

A l'église, Dieu! quel ton!
Suisse, au banc mène Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Mais quoi? l'infâme, aux jours gras.
Du beau curé prend le bras;

L'appelle petit coquin
Et l'habille en Arlequin!
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux.
Riche, on l'accueille en tous lieux.
Puis courez donc prier Dieu!
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

L'enfer donne à ses suppôts,
Trésors, plaisirs et repos.
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Béranger.

LA DISPUTE, OU LE COUP DE GUEULE

Deux voisines un jour en vinrent aux gros mots,
Sur un sujet qui remuait leur bile :
— Tais-toi, dit l'une, avec tous tes propos,
Tu fais la renchérie! et tes tours par la ville,
Traduits, chantés dans plus d'un style,
Sont achetés des grands et des marmots.
— Des tiens, dit l'autre, on en sait plus de mille;
Et ta fille qui va chez de certains dévôts,
Manger la messe et l'évangile...
Dieu sait ce qu'elle fait aux sots
Qui la prennent pour imbécille?
— Et la tienne? ses faits sont beaux!
C'est une fille sans défauts.....
La perle du quartier! que tout le monde enfile.

D'Auberval (*Contes*, II, 163).

INFORTUNE D'UN CHANOINE

Devant certain chanoine au teint frais et vermeil,
Un jeune homme disait : — Il n'est que vous au monde
Pour jouir de la vie, et nul sort n'est pareil
A celui que goûtez ; car chez vous tout abonde.
Jamais vous n'éprouvez nos trop cuisants soucis ;
Vous n'avez point d'ennemis à combattre.
Vous n'avez point de femme acariâtre
Qui ne vous laisse pas un instant de sursis.
— Halte-là, mon ami, répond l'homme d'église,
Pour se plaindre, ici-bas chacun a ses raisons.
Vous en jugez à votre guise ;
Mais comptez-vous pour rien les indigestions ?

le comte de P*** *(Choix d'anecdotes,*
1830, II, 103.)

L'ETEIGNOIR

Devant Lise, un jeune impudent
Avait sorti son cierge effrontément.
Il l'étalait sans le moindre scrupule,
Par telle vue espérant l'émouvoir.
Que fait la folle ? elle tire sa mule
Et la fait servir d'éteignoir.

(Le Libertin de bonne compagnie, 1801.)

LE CONFESSEUR INDISCRET

Devant sa porte, avec une picarde,
Un bon curé disputait un matin.

— Oui, vous êtes un diable, un sorcier, un lutin,
Lui disait la femme criarde.
— Vous, vous êtes une catin.
— A merveille ! s'écria-t'elle,
Oh ! je n'en attendais pas moins.
Mais je vous prends tous à témoins !
C'est ma confession, messieurs, qu'il vous révèle.

Guyétand (*Elite de bons mots*, 1786, p. 183).

LA DÉLICATESSE A LA MODE

Devant une beauté peu rebelle à ses feux,
Alexis déclamait un jour l'ode à Priape.
Or, il la déclamait du ton le plus nerveux.
La belle se fâcha, loin de mordre à la grappe :
— Fi donc ! ces choses-là ne se disent jamais,
Et je ne sais comment excuser votre audace.
Alexis devina le motif du procès.
L'amour fut mis en jeu, l'amour obtint sa grâce.
Sexe charmant que Dieu créa
Pour égayer l'humaine race,
Point ne voulez qu'amant dise ces choses-là,
Mais jarniguoi ! bien voulez qu'il les fasse.

Piis.

ÉPIGRAMME

— De vos signes de croix, je ne suis plus la dupe,
Dit certain archevêque à son gros chapelain,
Je sais que vous aimez la jupe ;
Pour un prêtre, c'est fort vilain !
— Ah ! monseigneur ! quelle imposture !

De tous les cotillons je fais si peu d'état,
Que je voudrais, je vous le jure,
Qu'aucune femme n'en portât.

BOUFFLERS.

BELPHÉGOR

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL (1)

A Mademoiselle de Champmeslé (2)

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los (3) franchisse
La nuit des temps ! Nous la saurons dompter,
Moi, par écrire, et vous, par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire.
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ;
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge

(1) La Fontaine, de même que Machiavel, a sans doute voulu peindre sa propre femme sous les traits de madame *Honesta*.

(2) Marie Desmares, célèbre actrice de la Comédie française, femme de Chevillet, sieur de Champmeslé, née à Rouen, en 1644, et morte le 15 mars 1698. La Fontaine fut son ami; Racine était son amant.

(3) Renommée, louange ; du latin *laus*.

De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,
Ce serait trop; je n'aurais jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez en mon âme toute entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au sort, que j'eusse pu mieux faire
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour, Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque âme :
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme? »
L'une disoit : « Hélas! c'est mon mari! »
L'autre aussitôt répondoit : « C'est ma femme. »
Tant et tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
« Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience. »
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles.

Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut un annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours et par son industrie,
Mais non mourir ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit....
Il n'en mit guère : un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme ;
Grosse maison, grand train, nombre de gens ;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange : Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.

Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle,
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle ;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens, de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte ;
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic, on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta
(C'étoit son nom) avoit eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.

Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant, le notaire y passa ;
Dont Belphégor se moquant en son âme :
« Eh quoi ! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! Ces gens ont tout gâté. »
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers ;
Les *si*, les *car*, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t'on, n'est-il, en nulles guises,
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là, c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla ;
Plus d'une fois on courut à la noise.

« Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret ; et si je faisois bien... »
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe ou quelque ameublement
D'été, d hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère ;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident,
Et j'oubliois qu'il eut un intendant.
Un intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont, par raison, bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour ;
Car, regagnant ce qu'il eut étant maître,

Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, étoit certain trafic,
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal :
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient; il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau;
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.

A Matéo (c'étoit le nom du sire),
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit :
Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui, Matéo, l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,

Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique,
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Matéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.

Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là, d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court,
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste, avant la fin du jour.
Dès l'heure même, on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère,

Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart;
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Matéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Matéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin, le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence,
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde,
Un peu surpris, au manant demanda :
« Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là? »
L'autre répond : — C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage :
— Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états;
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie
Ceux que l'hymen, fait de sa confrérie ;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne:
Elle eût jadis un plus heureux destin :
Mais, comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'était pas merveilles

Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on,
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrais voir quelque saint y durer ;
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci, que prétends-je inférer ?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant, à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

La Fontaine. (*Contes,* livre V).

LA BELLE MADELEINE

SATIRE

Devriez-vous pas, Madeleine,
Ainsi qu'on voit une pantène
Des bécasses serrer les cous,
Aussi serrer entre vos cuisses,
Les cervelas et les saucisses
Qui se meurent cent fois pour vous ?

Les saucisses, dedans Bologne,
Ne portent point si bonne trogne
Que fait le zest d'un cavalier ;
Et ni les andouilles de Troye,
Ni l'anguille, ni la lamproye,
N'égalent point ce doux gibier.

C'est un cavalier sans reproche,
Dur au combat comme une roche :
Ah ! je l'ai dit, n'en dites mot,
Son épée est de bonne trempe,
Son zest ardent comme une lampe
Ou un cheval qui va le trot.

Je le sais bien (dites-vous, belle)
Qu'il a une bonne allumelle,
Mais je crains que, comme le coq,
Après l'avoir fait, le publie ;
Qu'à tout le monde il ne le die :
Alors que deviendrait mon noc ?

Vous êtes une fine buse ;
Son zest n'est pas une arquebuse
Qui, déchargeant, mène du bruit ;
Il est muet comme une carpe,
Et l'on ne sent presque l'escarpe
De cet esprit qui va de nuit.

Brides à veaux, ce sont lanternes ;
Car avant, ces mulets d'Auvergne,
Tout l'Aristote expliqueront,
Les pourceaux feront la civette
Avant que sa bouche discrète
Jamais vous fasse un tel affront.

Les bêtes, qui ne sont pas tant belles
Que vous, dites, s'en passent-elles ?
Nenni parbleu : les morpions,
Et toute autre petite bête,
Comme puces et poux de tête,
Piquent ainsi que des lions.

Un lévrier sur sa levrette
Raidement tire sa brayette,

Comme Jaquet sur Alison ;
Et crois que tout pareils nous sommes
A ces bêtes, fors que nous, hommes,
Avons un peu moins de raison.

Jamais bête ne se pollue ;
Mais une femme dissolue
Se façonne un gaudemisi
Qui la souille, fouille, farfouille,
Et chatouille, comme l'andouille
D'un homme qui ferait ainsi.

C'est trop nous donner d'eaux bénites :
Vous le dites, vous le dédites ;
Vous donnez l'assignation ;
L'heure venue, on s'y transporte,
Mais on ne baise que la porte,
Au lieu de vous baiser le con.

L'autre jour je guettais mon maître,
Sifflant devant votre fenêtre ;
Je me pensais : Tout en est dit.
J'harassais d'aise en ma chemise,
Me pensant qu'il vous avait prise
A la pointe de son beau vit.

Il va, il vient, il tourne, il trotte,
Mais il ne fit qu'user sa botte,
Vous jouâtes un tourdion.
Moi, étonné de la cassade,
Je disais que la bastonnade
Devait venger sa passion.

Par votre foi, dites, ma belle,
Croyez-vous pas être pucelle ?
Non, voire non ; un almanach
De l'an mil six cents et quinze

M'a dit qu'étiez en tout apprinse (1)
En ce qui est du ticque tac.

Vous êtes une Marthe sublime :
Gaufridi ne sût point l'escrime
Si bien que vous, ni le latin ;
Et plus gros que deux bréviaires,
Vous avez fait des commentaires,
Des postures de l'Arétin.

Vous avez, savante professe,
Publiquement, par tout la Bresse,
Montré *de arte amandi.*
Sous le signe d'une brayette,
Vénus, qui fut votre planète,
Vous fit naître le vendredi.

Vous le faisiez pour une pomme,
Jadis en Bresse avec un homme ;
Maintenant, vous n'avez égards,
Ma belle, à cinquante pistoles ;
Vous qui n'aviez d'autres paroles
Que : Qui en veut pour deux liards !

Le cadenas est donc au chose ?
Hé ! Dieu te gard', la belle rose,
Ne te moque pas tant des gens :
Piquer pour rien est chose aimable,
Mais ce qui est plus souhaitable,
C'est le plaisir avec l'argent.

Vous savez si monsieur en manque
Et si sa bourse est une banque
Où vous pouvez, à cent pour cent,
Comme les juifs faire l'usure ;

(1) Apprise.

Votre noc est de fine bure;
Puisqu'il est tant vendu d'argent.

Pendant que cet hiver nous dure,
Monsieur voudrait de cette bure
Faire à son zest un balandran ;
Il lui ferait fort bon, me semble,
Car quelquefois ce bon zest tremble
Comme l'aiguille d'un cadran.

Votre noc est doublé d'hermine,
On en ferait une hongreline
A son beau zest, ou un robon ;
Mais il faudrait que la peluche
Un peu par devant l'on épluche,
Pour en ôter le morpion.

Ne faisons plus les chatemites,
Car mon brave a trop de mérites.
Belles, pour vous désobliger,
Monsieur n'est pas une trompette,
Il vesse plutôt qu'il ne pette
Quand il veut son corps décharger.

Ce cavalier a tant d'adresse,
D'enchantements et de prouesse,
Que, dans le nid des passereaux,
Il va besogner la femelle
Si finement qu'il ne réveille
Ni le père ni les oiseaux.

Votre con a une languette,
Et cependant elle est muette.
Monsieur est tel que votre con ;
Car, bien qu'il ait une languette,
Ce n'est pour être la trompette
De l'affaire en question.

Voire, quand l'on saurait l'affaire,
Que serait-ce? un exemplaire
Aux pauvres filles de ce temps,
De caresser un gentilhomme
Pour gagner une bonne somme.
Sans le plaisir que vaut l'argent?

Vous deviendrez un jour baronne,
Vous en auriez plutôt l'aumône
Quand vous ne pourriez plus filer;
Car notre cœur rien tant ne blesse
Qu'une pauvre vieille noblesse
Qui ne peut plus se travailler.

Sans y penser vieillesse arrive,
Ne plus ne moins qu'à une grive.
Sans y penser la mort advient,
Et puis, quand vous avez des rides,
Vous êtes de vieux mors de brides
Qui pour chevaux ne valent rien.

Toi qui fait tant de la fâcheuse,
Malandreuse, poussive, hargneuse,
Je te verrai l'un de ces jours
Maugréer ces vieilles prêtresses
Qui te cadenassent les fesses
Pour ne jouir de tes amours.

Les arlequins dessus ta face
Se dresseront à la grimace,
Sur ton museau l'on moulera
Les masques de Zani cornette,
Car ton visage maladette
Un vieux singe ressemblera.

Quand l'on voudra peindre le diable
De saint Michel sur une table,

Les imagiers, dessus ton nez,
Viendront tirer leur tablature,
Car tu seras la pourtraiture
De Belzébuth ou d'Asmodée.

Tu ne gagneras plus ta vie
Qu'en étrillant la ladrerie
Des pauvres héros malandrés,
Chancres, poulains, chiragre, ulcère,
Et tu seras comme la mère
Des ladres et des pestiférés.

Un autre office de diablesse
Pourrait soulager ta vieillesse ;
C'est que, portant un vieux cabat,
Et affublée d'une couverte,
Tu vendras la chandelle verte
Aux sorcières dans le sabbat.

Traînant ta chétive carcasse,
Ayant la ride sur la face
Comme un vieux roussi parchemin ;
Criant les os comme un chat traître,
Lequel, tombé d'une fenêtre,
Meurt éreinté sur le chemin.

Tu tiendras ces mêmes paroles :
— Où sont les cinquante pistoles
Que jadis on me présentait?
Las ! où sont les roses vermeilles?
Que n'ai-je pris par les oreilles
Le loup, alors qu'il s'arrêtait.

— J'ai imité donc les cigales
Qui se gaussaient sans intervalles,
Voyant travailler les fourmis?
Ah ! qu'il n'y a telle finesse

Que d'acquérir pour sa vieillesse
Un peu de bien et des amis !

Pensons donc aux choses futures.
Quand nos corps, glacés de froidure,
Seront courbés et tous chenus,
Nous serons des vieux commissaires
Qui n'entendrons plus les affaires,
Car nous serons sots et perclus.

D'ESTERNOD *(L'Espadon satyrique,* 1626.
Sat. XII).

LA SAGESSE

De zèle ayant reçu largesse,
Dans un bordel en entretien,
Un prêtre disoit : A quoi tient
Votre mépris pour la sagesse ?
— Pour la sagesse du mépris !
Hélas ! j'en sais trop bien le prix,
Monsieur, répartit la Surville :
Par son nom seul, elle me rend
De compte fait, en cette ville,
Au moins deux mille écus par an.

(Constitution de l'hôtel du Roule, p. 46).

LE JUGEMENT DERNIER

Dieu commande, et tout ressuscite.
Michel, par destination,
A haute voix devant lui cite

A son rang chaque nation.
Dans une rapidité vive
Avoit disparu la gent juive
Quand certaine voix la suivit :
— Je suis juif, s'écrioit un homme,
Et Zorobabel je me nomme,
— Bon, dit Michel, voyons ton vit.

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 56.)

— —

LA COMÈTE DE 1832

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre*

Dieu contre nous envoie une comète ;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète ;
L'Observatoire y perdra ses compas. (bis)
Avec la table, adieu tous les convives !
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (bis)
Vite, à confesse, allez, âmes craintives, } (bis)
Finissons-en ; le monde est assez vieux. }

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux,
Tu t'éteindrais ; que de soleils encore !
Finissons-en, etc.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais rois, de peuples de laquais ?

N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre?
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre,
Finissons-en, etc.

Les jeunes gens me disent : tout chemine,
A petit bruit chacun lime ses fers,
La presse éclaire et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bonhomme, attends encore,
L'œuf éclora sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore;
Finissons-en, etc.

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette,
Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux,
Arrive donc, implacable comète;
Finissons-en, etc.

BÉRANGER.

HYMNE A L'AMOUR

Dieu d'amour, qu'il est doux de vivre en tes liens!
Tes maux sont des plaisirs, tes ennuis sont des biens :
Quel intérêt touchant tu répands sur la vie!
Il n'est, lorsque l'on aime, aucuns moment perdus :
Combien je fus heureux, tant que j'aimai Sylvie!
Près d'elle, tes transports m'ont été tous connus;
Et pourtant, (croiras-tu ce que je te confie?)
Je fus bien plus heureux, quand je ne l'aimai plus.

DE B**. *(Anthol., franç. 1816).*

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Air : *De la treille de sincérité*

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité,
Sauvez vous par la charité. (bis)

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (bis)
Toutes deux, dignes de louanges
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amours.
Dieux lui-même, etc.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : — On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : — Ah ! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé.
Mais qu'à mon curé, Dieu pardonne,
Hélas ! il n'a jamais aimé.
Dieu lui-même, etc.

— Dans les palais et sous le chaume
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le beaume
Sur les souffrances des humains.
— Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.
Dieu lui-même, etc.

— Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe,
Ma voix préparait les mortels.
— Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la Nymphe, une douce erreur,
Moi je faisais chérir la vie.
Le plaisir fait croire au bonheur.
Dieu lui-même, etc.

— Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
— Moi, dit l'autre, par la détresse,
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.
Dieu lui-même, etc.

— Entrez, entrez, ô tendres femmes !
S'écrie le portier des élus,
La charité remplit vos âmes ;
Mon dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre
Ou sous des couronnes de fleurs.
Dieu lui-même, etc.

BÉRANGER.

DIALOGUE

Dieu vous gard', la pucelle, ainsi que je le pense.
— Et vous, monsieur le borgne, ainsi que je le vois.

— Ce sont mes ennemis qui m'ont fait cette offense.
— Et ce sont mes amis qui me l'ont faite à moi.

(Recueil du Cosmopolite, p. 223).

DESCRIPTION D'UN CUL

Dieux ! quelle nouvelle flamme
S'élève dans mes esprits !
Je sens naître dans mon âme
Les feux dont furent épris
Ces peuples dont la mollesse
Dans un déplorable lieu
Quitta le con pour la fesse
De deux beaux anges de Dieu.

Lully, sors de l'Élysée,
Viens, par un projet nouveau,
Du brillant de ta pensée
Viens échauffer mon cerveau :
Favorise la peinture
Que je veux faire en ces vers,
Du plus beau cul que Nature
Ait formé dans l'univers.

Cul charmant, dont la souplesse
Et le flatteur mouvement
Fait ranimer la faiblesse
Du plus langoureux amant.
Dieux ! qu'une coutume sage
Cache aux yeux tous ces attraits,
Sans cela, qui d'un visage
Auroit regardé les traits.

Tes beautés sont naturelles,
Tu n'empruntes point de l'art

Cette blancheur que nos belles
Doivent au secours du fard.
Avec quel plaisir s'amuse
L'amour à te caresser,
Sûr que plâtre ni céruse
Ne souillent point ton baiser.

Ton embonpoint est la base
Et l'aimant de nos désirs ;
C'est toi qui mêles l'extase
A nos amoureux plaisirs.
Tu fais que, dans ma maîtresse,
Je trouve mon Agathon :
C'est au seul tour de sa fesse
Qu'elle doit un si beau nom.

J'entends que le sot vulgaire
Me dit que rien sous les cieux
Ne peut avoir l'art de plaire
Quand il est privé des yeux.
Tout ne rend-il pas les armes,
Tout ne suit-il pas la loi
D'un Dieu qui, tout plein de charmes,
Est aveugle comme toi ?

Ainsi, comme on vit la Grèce
Bâtir un temple à l'honneur
Non de Vénus dompte-cœur,
Mais de Vénus belle-fesse,
Aujourd'hui ma passion
Consacre au cul de Climène
Un temple à qui La Fontaine
Auroit eu dévotion.

Pardon si de ton derrière
J'ai mis au jour les appas,
Que le Dieu de la lumière
Lui-même ne connoit pas.

Si ma verve est indiscrète,
Je la condamne en effet :
Est-il un sage poëte?
Est-il un amant discret?

L'ABBÉ DE CHAULIEU.

LE CARILLONNEUR

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Digue, digue, dig, din, dig, din don,
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !
Aux maris j'en demande pardon ;
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont fait assez connaître ;
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître.
Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.
Digue, digue, etc.

La maman est gaillarde et jolie,
Mais l'époux est triste et catarrheux.
Sur son compte Dieu sait ce qu'on publie.
Sonnons fort : il n'est pas généreux.
Digue, digue, etc.

De l'enfant, quel peut être le père?
N'est-ce pas mon voisin le banquier?
Les cadeaux mènent vite une affaire :
Sonnons fort : il est gros marguillier.
Digue, digue, etc.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin.

Je l'ai vu chiffonner la commère.
Sonnons fort : je boirai de son vin.
Digue, digue, etc.

Je crois bien que notre grand-vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu, ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort : pour l'honneur du métier.
Digue, digue, etc.

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain.
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort : monseigneur est parrain.
Digue, digue, etc.

Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini !
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort : et que Dieu soit béni.
Digue, digue, etc.

BÉRANGER.

LA HUITAINE

AIR : *Que ne suis je la fougère ?*

Dimanche, je fus aimable ;
Lundi, je fus autrement ;
Mardi, je fus raisonnable ;
Mercredi, je fis l'enfant ;
Jeudi, je fis la capable ;
Vendredi, j'eus un Amant ;

Samedi, je fus coupable ;
Dimanche, il fut inconstant.

Madame la Marquise de Boufflers.

BILLET D'INVITATION

A MIGNARD

Dimanche, Mignard, si tu veux,
Nous mangerons un bon potage ;
Suivi d'un ragoût ou de deux,
De rôti, dessert et fromage.
Nous boirons un vin excellent;
Et, contre le froid violent,
Nous aurons grand feu dans ma chambre.
Nous aurons des vins, des liqueurs,
Des compotes avec de l'ambre,
Et je serai de bonne humeur.

Scarron.

LE CHANOINE GALANT

Disciple aimable d'Augustin,
Qui dans son temps fut très aimable,
Un gros chanoine libertin,
Avec une brune adorable,
Eut un commerce clandestin,
Et si, se crut fort excusable,
Donnant à Dieu tout le matin,
De donner la soirée au diable.
— Est-ce là cette chasteté
Que votre règle vous commande?
Lui dit son évêque irrité,

En manière de réprimande.
Le chanoine, d'un ton hautain,
Lui répartit : — Croyez, mon maître,
Que je sais mon saint-Augustin
Autant que vous, et mieux peut-être.
Ce que sa morale défend,
Sa vie entre nous l'autorise,
Car il fut père d'un enfant (1)
Avant de l'être de l'Eglise

PIIS.

L'ANTIQUITÉ

Dis-je quelque chose assez belle !
L'antiquité, toute en cervelle,
Me dit : — Je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle,
Que ne venait-elle après moi ?
J'aurais dit la chose avant elle.

J. DE CAILLY.

ÉPIGRAMME

Dis, pourquoi te vantes-tu tant,
Par un titre si magnifique,
D'estre une personne publique ?
Ta femme en peut bien dire autant.

(Cabinet satyrique.)

(1) Cet enfant se nommoit Adéodat. Voir les *Confessions de St-Augustin*, liv. 9, chap. 6.

BALLADE

des dames du temps jadis

Dites-moi où, n'en quel pays
Est Flora, la belle romaine,
Archipiada, ne Thaïs
Qui fut sa cousine germaine!
Echo parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang :
Qui beauté eut trop, plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'Antan?

Où est la très sage Héloïse
Pour qui fut châtré et puis moine
Pierre Abeilard à Saint-Denis?
Pour son amour en cet essoyne (1).
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fut jeté en un sac en Seine?
Mais où sont les neiges d'Antan?

La reine blanche comme un lys
Qui chantait à voix de sirène.
Berthe au grand pied, Béatrix, Allix,
Harembourges qui tint le Maine,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Que Anglais brûlèrent à Rouen.
Où sont-ils, vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'Antan?

Prince n'enquérez de semaine,
Où elles sont, ne de cet an,
Que le refrain ne vous ramène.
Mais où sont les neiges d'Antan?

François Villon.

(1) Ce péril.

IMPROMPTU

chanté par Voltaire à des femmes qui lui demandaient un hymne à l'honneur de la Vierge

Air : *Vous m'entendez bien*

Divine mère du Sauveur,
Priez pour moi, pauvre pécheur,
Qui n'ai jamais pu croire,
Eh bien!
Un mot de votre histoire;
Vous m'entendez bien?

(*Contes théologiques*, p. 188.)

LE PORTRAIT DE THÉMIRE

Air : *Son joli petit corbillon*

Divin Latour, peins-moi Thémire.
Elle a d'Eglé l'éclat et la beauté.
Vénus lui donna ce sourire
Qui parle au cœur bien plus que la gaieté :
Et l'amour fit exprès pour lui,
Son joli petit,
Son petit joli,
Son joli petit
Coin sans i.
Quand je vois ses lèvres vermeilles,
Ses cheveux noirs, et son sein fait au tour,
Mon cœur épris de ces merveilles,
Pour voir plus loin, prend les yeux de l'amour,
Et devine à l'échantillon,
Son joli petit corbillon.

L'amour, dans un songe agréable,
M'a cette fois surpris par trahison,
Et m'enchaînant comme un coupable :
— Tu n'as, dit-il, qu'à choisir ta prison!
Comme moi, qui n'eût pas choisi
Ce joli petit coin sans i?
Ce Dieu charmant, belle Thémire,
Flattait mes vœux, au lieu de me punir :
Son prisonnier, sous ton empire,
De l'univers consent à se bannir.
L'univers vaut-il la prison
D'un joli petit corbillon?

(*Chansons, Recueil de Cazin*, VIII, 146.)

L'INFAILLIBILITÉ (1)

Dix ans y a qu'un moine Ignacien
(Ces moines-là donnent le branle aux autres),
Catéchisant maint et maint paroissien,
Prêchoit un dogme ignoré des apôtres.
Ce dogme étoit l'Infaillibilité,
Non de l'église, ains de la papauté.
Le moine donc, expliquant son grimoire :
— Non, mes enfants, dit-il à haute voix,
Il n'est qu'un Dieu, si j'ai bonne mémoire;
Mais si le pape en trouvait jamais trois,
Sans répliquer, nous devrions le croire.

(*Poésies sur la constitution Unigenitus*, I, 189.)

(1) Le 5 juillet 1711, le père Godefroy Croes, jésuite, en prêchant dans l'église Saint-Géry, à Bruxelles, prétendit que, si le pape disait qu'il y avait trois Dieux, on serait obligé de le croire. Cela causa du scandale et un grand tumulte dans la paroisse. (Voir, pour plus de détails, le livre d'où est extraite l'épigramme.)

LA TIRELIRE

Dix fois par jour, à petit bruit,
Une vieille, sœur tutélaire,
Trafiquait du con de sœur Claire
Et jouissait de l'usufruit.
Nul écu de la jouvencelle
Ne venait grossir l'escarcelle,
La vieille tous gains s'arrogeant.
Claire enfin lui dit : — C'est délire
A vous, ma sœur, d'avoir l'argent,
Quand je porte la tirelire.

(Constitution de l'hôtel du Roule, p. 27.)

LA PRÉPARATION

Dom Couillatrix, un jour dans son repaire,
Plus allumé qu'un vrai tison d'enfer,
En grand soulas faisait l'œuvre de chair,
Et d'Alison injectait le viscère.
Puis tout d'un coup vint tant à s'empresser,
Qu'eussiez juré, si vous l'eussiez vu faire,
Que la chrétienne il allait défoncer.
Lors Alison lui dit : — Quel taon vous blesse !
Par le saint froc vous avez bien grand presse,
Le jour est long, assez pour en fournir.
— Comment, par Dieu, n'entends-tu pas sonner ?
Or, dépêchons, encore une prouesse ;
Car c'est mon tour de chanter la grand'messe.

*(Recueil de poésies de M. B***,* p. 114.)

COUPLET DÉTACHÉ

Air : *Tant que Margot fut au village*

Dom l'enculeur et dom Maurice
Foutent tous deux madame Anroux ;
Ils desservent ce bénéfice
Différemment, selon leurs goûts.
Ne craignez qu'un des deux permute.
L'un en con, l'autre en cul la fout !
Chacun a son trou,
Point de dispute,
Chacun a son trou.

Collé (*Chansons,* édit. de 1807).

L'APOTHICAIRE

Dom Nicolas, habile apothicaire,
Honneur du froc, soutien du capuchon,
Frais et vermeil, quoique sexagénaire,
Fut appelé dans certaine maison,
Pour à fillette injecter un clistère.
Dieu sait s'il court pour une telle affaire !
Il entre, il voit notre jeune tendron ;
Tâte le pouls, lève la couverture,
Palpe, et tout chaud, il se met en posture.
Deux trous s'offraient, il choisit le plus bas.
Et sa seringue il apprête avec joie.
Il pousse, il pousse ; étroite était la voie :
Que faites-vous ? ah ! frère Nicolas,
Plus haut, plus haut, criait la bachelette.
Las ! je me meurs, et remuait son cas.
Frater, lâchant l'écluse en grand soulas :
— Je n'ai, dit-il, les visières bien nettes,

Ce qui m'a fait jeter dans ce pourchas.
Une autre fois je prendrai mes lunettes.

*Rec. de poésies de M. B***.* (Genève, 1756), p. 98.

CHANSON

Donne-moi ton pucelage,
Disait Pierrot à Toinon.
Elle répondit que non.
— Ma foi, tu n'es qu'une bête;
Je te ferai des présents
Plus beaux que les courtisans.

Une paire de noisettes
Avec un fromage gras,
Un devantier et des draps.
Donne-moi tes amourettes,
Je te ferai des présents
Plus beaux que les courtisans.

Si j'ai ce que je pourchasse,
Je te promets un gâteau,
Une quenouille, un fuseau
Pour y r'tordre ta filasse.
Je te ferai des présents
Plus beaux que les courtisans.

Ces beaux mignons de la ville
Pour rien te feront l'amour,
Et tu te plaindras un jour
De ta jeunesse gentille.
Je te ferai des présents
Plus beaux que les courtisans.

Deux perles orientales
Et un rubis cabochon

Dégarni de capuchon.
Veux-tu que je les étale?
Je te ferai des présents
Plus beaux que les courtisans.

GAULTIER GARGUILLE.

LA PETITE FEMME

Dorante, las du célibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il devait changer d'état,
Et se soumettre enfin au joug du mariage.
On lui proposa deux partis :
Une femme grosse et dodue,
Une autre petite et menue.
C'est de quoi contenter les divers appétits.
Toutes deux étaient fort de mise.
Il choisit la petite, et dit d'un ton railleur :
— Ma foi, de telle marchandise,
Le moins qu'on en peut prendre est toujours le meilleur.

BARATON.

LA RELIGION NATURELLE

Dorote a la tournure et l'air fin des amours.
Elle est sainte... comme eux ; sa fête est tous les jours.
Dorote cependant ne veut pas que l'on chôme.
Rester les bras croisés, c'est lui faire dépit :
Il faut, pour ses beaux yeux, se brouiller avec Rome.

A certain Nicodème, hier, près de son lit,
L'agaçante friponne dit :

— J'ai toujours désiré d'être homme.
Nicodème à cela, bras ballants, répondit :
— Vraiment da! mais pourquoi? La chrétienne reprit :
— Nigaud! pour faire nombre avec les bons apôtres.
En tout temps je ferais aux autres,
Ce que je voudrais qu'on me fit.

Félix Nogaret.

LES APOTRES

Doucement, d'un air de mystère.
Guillaumet, par un goût nouveau,
De Sodome enfilait l'anneau,
Au lieu du sentier de Cythère.
Catin lui dit : — Change de vol,
Tu prends saint Pierre pour saint Paul,
Donnant à l'un le bien de l'autre.
— Garce, dit le pieux époux,
Prends-tu ton con pour un apôtre!
Jésus, ayez pitié de nous!

(*Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 8.)

DÉFINITION DE LA FEMME

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours se mêle, on la reçoit toujours :

De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

MILLEVOYE.

A BERTIMONT

D'où vient cela que, si souvent,
Bertimont, ta femme s'égare?
C'est faute, je crois, que ton phare
Ne flambe assez pour son devant.

(Satyres bastardes, 1615, p. 98.)

LA GALANTERIE

D'où vient, disoit Tircis, que l'aimable Clarice,
Dont l'époux est jeune et charmant,
Veut encore avoir un galant?
Et d'où vient même que ce vice
Est parmi le beau sexe à présent si commun,
Que l'on ne voit presque autre chose?
— Puisqu'il faut, dit Damon, vous en dire la cause,
C'est que deux font toujours plus qu'un.

(Poésies diverses de Baraton, 1704, p. 200.)

Fin du troisième volume

